L'étoile Étrange

Science-fiction, Fantastique, Aventure & Fantasy

Interview (2/2)

Christian Grenier

Romancier, scénariste, musicien

Dossiers

Apocalypse : Mode d'emploi

L'Effondrement Saison 1

Hebdo 2022#02 - gratuit

Semaine du 27 janvier 2022 FR+UK

2 sommaire

Nouvelles
7 Arrière-pensée (prospective)
21 Le singe et le perroquet (fantastique)
25 Les garçons aux étoiles d'or (fantasy)
56 Le masque de la mort rouge (épouvante fantastique)
Essai
66 Apocalypses : mode d'emploi (essai, prospective)
259 De la Mandragore (rétro-science)
Guide des épisodes
101 L'Effondrement (prospective / post-apocalyptique)
Entretien
131 Christian Grenier (entretien, seconde partie)
165 La Galaxie Grenier, un aperçu des romans et essais de C. Grenier
Langues
185 Vous avez dit, « niveau de lecture » ?
236 Ne perdez pas votre latin : leçon 2 mises à jour.
Couverture de David Sicé avec la licence Daz 3D / Cinema 4D.

table of contents

Short Stories
14 Second Thought (prospective)
23 The Monkey & The Parrot (fantastic)
35 The Boys With The Golden Stars (fantasy)
39 The Masque Of The Red Death (horror)
Essays
84 Apocalypses : Operating Manual
259 About the Mandragora (retro-science, fantasy)
Episodes Guide
116 Collapse (prospective / Post-Apocalyptic)
Interview
196 Christian Grenier (interview, second part)
228 The Grenier Galaxy, an overview of C. Grenier's novels and essays
Languages
306 Did you say, 'reading level' ?
236 Don't lose your Latin! : unit 2 updated.

3 édito

Au fil de l'actualité de la Science-fiction et de mes recherches à travers les siècles, je réalise que les auteurs, illustrateurs, et toute la chaîne de ceux qui s'efforcent de publier du fantastique de qualité forment une espèce d'intelligence collective. Tous ces créateurs ne cessent de produire des images et des mots, voire des musiques, des architectures et des nouvelles technologies dont le principe de découverte est l'exploration et la description de ce qui n'est pas réel.

Alors oui, les couvertures de magazines et de romans semblent bariolées — elles peuvent aussi être trop froides ou trop dures aux goûts de certains, et les textes peuvent déranger ou simplement ne paraître n'avoir aucun sens — et être plus ou moins bien écrits. Mais il a un aspect systématique : une fois que quelqu'un a découvert un fil d'imagination qui tire sur une réalité passée, présente ou à venir, tout un pan de croyances et de propagande tombe pour révéler partiellement ou totalement ce qui se cachait derrière. Je crois que cela tient au fait que la Science-fiction — *fiction tirée de ce que l'on sait* — est l'équivalent au niveau du discours de la métaphore au niveau du mot.

En effet, chaque mot étend toujours sa définition par certains procédés : abstraction, partie pour le tout, connotation. Par analogie, le mot permet de désigner ce qu'on ne savait pas nommer, et de réaliser de nouveaux rapports et motifs, un peu comme lorsqu'un mot en changeant d'orthographe et de prononciation est pris pour un autre mot, et que vous réalisez en apprenant l'ancienne prononciation ou l'ancienne orthographe, que ce mot n'a jamais cessé de désigner la même chose, le même phénomène. Et c'est alors que le tableau entier que vous vous faisiez du monde change.

Une très bonne lecture.

David Sicé, 23 janvier 2021

Ce numéro a été mis en ligne le 29/01/2022 et mis à jour le 31/01.

4 editorial (uk)

As I read about science fiction and research through the centuries, I realize that authors, illustrators, and the whole chain of those who strive to publish quality fantasy form a kind of collective intelligence. All of these creators are constantly producing images and words, even music, architecture and new technologies whose discovery principle is the exploration and description of what is not real.

So yes, the covers of magazines and novels may seem colorful — they may also be too cold or too harsh for some people's tastes, and the texts may be disturbing or simply seem to make no sense — and be more or less well written. But there is a systematic aspect to it: once someone has discovered a thread of imagination that pulls at a past, present or future reality, a whole swathe of beliefs and propaganda falls away to reveal partially or totally what was behind it. I believe this is because science fiction — *fiction drawn from what is known* — is the discourse equivalent of metaphor at the word level.

Indeed, every word always extends its definition by certain processes: abstraction, part for the whole, connotation. By analogy, the word makes it possible to designate what one did not know how to name, and to realize new relationships and motifs, a bit like when a word, by changing its spelling and pronunciation, is taken for another word, and you realize, by learning the old pronunciation or spelling, that this word has never ceased to designate the very same thing, the very same phenomenon. And that's when your whole picture of the world changes.

A very good read.

David Sicé, January the 23rd. 2021

This issue was uloaded the 01/29/2022 and updated the 01/31.

A propos des traductions et images

Si la traduction automatique de Deepl.com aide, il me faut régulièrement en corriger la totalité, comme dans les textes de Poe ou Browne, et en général tout texte d'avant 1945 ou qui est déjà la traduction d'un texte original — et bien sûr en cas de jeux de mots ou d'effets de style, et pour toutes les références à des textes déjà traduits. Les wiktionnaires anglais et français sont utilisés à chaque fois qu'il faut vérifier la définition étendue ou connotée des mots et expressions anciennes ou modernes.

Tous les auteurs antérieurs à la seconde guerre mondiale semblent avoir l'habitude d'utiliser et de penser à la fois en latin et dans leurs langues anciennes : ils étendent donc facilement le sens de leurs mots aux définitions de l'équivalent latin, ancien français, germanique etc. Tous les auteurs antérieurs aux 19ème siècles semblent avoir l'habitude d'utiliser le grec ancien, et une grande partie des mots latins sont soit une traduction exacte du grec, soit une transposition d'un mot grec qui lui correspond exactement.

Il arrivera aussi que les traductions partent directement du latin et du grec ancien, en particulier quand l'auteur cite du latin ou du grec ou qu'il cite des traductions possiblement défectueuses de ces textes originaux. Je m'efforce alors de revenir aux sources en version originales et de consulter tous les dictionnaires électroniques et papier à ma disposition pour approcher au plus près ce que l'auteur original voulait dire, et de là, ce que l'auteur qui les cite veut dire. Si Internet aide énormément à retrouver ces originaux, je ne suis bien sûr pas à l'abri d'erreurs — ou d'altération des éditions consultées.

Je m'efforce également de respecter la typographie originale et les illustrations associées aux textes quand elles sont dans le domaine public. Ces illustrations d'époque sont comme toutes les images de **l'étoile étrange**, altérées sous licence photoshop pour approcher le plus possible de leur état neuf. Si l'image a été capturée sans grande compression ou marques dans les années 2010, il s'agit le plus souvent de l'état neuf original, mais le plus souvent les documents originaux, même des années 2000et bien sûr tout document antérieur ont leurs couleurs altérées, voire des zones de l'image abîmées. Ces zones peuvent être très faciles à réparer sans perte d'informations et dans ce cas, je le fais, mais il ne s'agira jamais de l'état d'origine et un détail peut disparaître. **David Sicé**.

About translations and images

If the automatic translation of **Deepl.com** does help, I regularly have to correct all of it, as in the texts of Poe or Browne and any text from before 1945 or which is already a translation of an original text, — and of course in case of puns or stylistic effects, and for all references to texts already translated. The English and French wiktionaries are used whenever it is necessary to check the extended or connotative definition of ancient or modern words and expressions.

All pre-World War II authors seem to be used to using and thinking in both Latin and their ancient languages: they therefore easily extend the meaning of their words to the definitions of the Latin, Old French, Germanic equivalent etc. All authors before the 19th century seem to be accustomed to using ancient Greek, and a large proportion of Latin words are either an exact translation of the Greek or a transposition of a Greek word which corresponds exactly to it.

There will also be times when translations start directly from Latin and ancient Greek, especially when the author is quoting from Latin or Greek or quoting possibly faulty translations of these original texts. I then try to go back to the original sources and consult all the electronic and paper dictionaries at my disposal to get as close as possible to what the original author meant, and from there, to what the quoting author means. While the Internet helps enormously in finding these originals, I am of course not immune to errors — or alterations in the editions consulted.

I also try to respect the original typography and illustrations associated with the texts when they are in the public domain. These vintage illustrations are, like all the images in the **Weird Star**, altered under a photoshop licence to look as close to new as possible. If the image was captured without much compression or markings in the 2010s, it is most often the original mint condition, but more often than not the original documents, even from the 2000s and of course any earlier documents have their colours altered or even areas of the image damaged. These areas can be very easily repaired without loss of information and in this case I do it, but it will never be the original state and a detail can disappear. **David Sice**.

7 arrière-pensée

Nous avions l'habitude d'en plaisanter : si le Big One venait à frapper la ville, la planète serait frappée en retour d'un Bigger One, sous la forme d'un déferlement microscopique de toutes les armes biochimiques qui s'étaient accumulées dans nos armoires : même blindées, il suffisait en effet que la pression s'équilibre et que quelques ampoules se brisent pour que, je ne sais pas, se dégage une odeur tellement atroce qu'elle tuerait à des kilomètres à la ronde quiconque humain, animal ou végétal la respirerait.

Et si le The Stinking One ne suffisait pas à tuer tout le monde, la nouvelle brume de fin de vie qu'un pote venait de mettre au point achèverait le reste de l'humanité : d'une simple bouffée, bien sûr élaborée dans le seul but de garantir à ceux et celles qui souffriraient trop, une mort digne, rapide et doux. Le seul aspect de cette thérapie qui n'était pas encore au point, c'était la seule élimination de la population en souffrance ; parce que, curieusement, ce virus aérien qui résistait à tout, n'était pas capable de faire la différence entre un enfant qui pleurait devant son écran en regardant Woody et Buzz se la jouer dans un four crématoire — et quelqu'un qui endurerait toute la misère du monde pour cause d'horreur économique.

En ce qui me concernait, j'étais censé enfin trouver la pilule du bonheur pour nos soldats, qui, comme tous les soldats, avaient une furieuse tendance à ne pas massacrer femmes, enfants et autres noces sans faire un petit stress post-traumatique qui obligeait l'armée à les virer : ils retourneraient crever clochards au pays — ou battre femmes et enfants, ou tuer en série, comme cela arrivait souvent depuis des siècles aux vétérans de chaque guerre : il fallait

donc absolument trouver le moyen d'éviter que le soldat ait des remords à tuer, qu'il s'agisse des collatéraux, de la noce, de la vache, ou du prisonnier que l'on aurait torturé des mois durant.

L'expérimentation animale étant désapprouvée par la Justice Sociale, je travaillais exclusivement sur des cobayes humains… Non, je vous fais marcher : j'utilisais comme des espèces de cartes plastifiées avec à l'intérieur du circuit des cellules des organes sur lesquels on travaillait. Ne me demandez pas où ils étaient allés chercher les cellules ou les organes en question, je sais seulement que la Chine est encore une fois leader sur ce marché. Ce jour-là, et les jours précédents, il s'agissait de cellules nerveuses et plus spécifiquement de certaines lamelles de différentes portions du cerveau, humain évidemment.

Je testais un virus qui en théorie serait ventilé dans le cerveau à l'aide d'un simple spray dans le nez de la victime — pardon, du soldat, ou déposé par un écouvillon à l'entrée du cerveau, là où vous êtes censés prélever bien au fond la morve — pardon, du soldat, et qui le transformera en gros en zombie tueur en série. J'avoue, je n'étais pas certain à ce stade que le régime du soldat modifié inclurait la cervelle humaine de ses victimes, mais c'était dans le champ des probabilités, et par ailleurs, obliger le soldat à consommer le cerveau des gens abattus serait sans doute vu comme une garantie supplémentaire que ce vaillant défenseur de la paix dans le monde remplirait bien le quota fixé par la comptabilité, et nous remporterions peut-être enfin l'une de nos guerres, enfin, sur le papier et à la télé.

Le problème est que le virus ne fonctionnait pas : la culpabilité, et tous les délires qui s'imprimaient durablement chez un être humain en bonne santé, ou même chez les plus tordus était une conséquence de l'empathie, c'est-à-dire le réflexe nerveux le plus basique qui consiste à reconnaître la vie et surtout la perte de la vie chez son prochain ou même le moindre cafard que l'on

écraserait en se rappelant qu'ils seraient les seuls à survivre en cas de guerre atomique.

Si vous ne compatissez pas avec le vivant, vous l'exploiterez, le mutilerez et le tuez plus facilement, certe. Mais si vous n'êtes plus capable de reconnaître le danger potentiel pour vos propres fesses quand votre prochain souffre ou crève, vous risquez le prix Darwin littéralement à chaque seconde de ce qui me parait difficile de qualifier de vie. Et figurez-vous que cela se passe non seulement à l'échelle humaine, mais à l'échelle de chaque cellule de votre corps, d'où le fait que mon poste consomme un grand nombre de ces jolies cartes chinoise remplies de cervelles.

Bref, chaque fois que j'arrivais à tuer l'empathie de mon soldat en lamelles, ses lamelles crevaient, et éliminer sa propre armée n'était pas la lettre du service commandé à la start-up qui m'employait, quand bien même je travaillais dans les confortables locaux fédéraux, installés en plein centre-ville de cette superbe capitale. Encore que, si les soldats modifiés crevaient après leur départ en permission et avant d'avoir droit à une pension, j'étais à peu près certains que mon effort serait considéré comme une réussite — et peut-être même un coup double car garantissant non seulement les statistiques de la victoire mais également de considérables économies budgétaires pour le ministère.

Toujours est-il que, je ne sais pas, sans doute un peu de lassitude ou l'idée naïve qu'un peu de légèreté dégagerait mon horizon nébuleux — à moins que la crainte de revenir à une gestion agile de mon projet, ou pire à un micro-management, ou mieux, ma mise à pieds… ou peut-être seulement par curiosité scientifique, je décidais d'inverser la programmation de mon virus : plutôt que de tuer l'empathie, il tuerait ceux qui n'en avait pas.

Oui, je sais, c'était l'objectif opposé de celui que j'étais chargé d'atteindre, mais comme de toute manière, je n'avais pas de résultats, peut être que mon incompétence ou le fait que ma

mission soit impossible conduirait à une erreur géniale, comme dans les films scientifiquement improbables, ou de manière plus rassurante, dans la petite histoire des inventions et des brevets qui avaient rendu très riches certains chercheurs du temps où on leur en laisser encore en déposer.

C'est alors que la secousse frappa San Francisco. Je vous rassure tout de suite, ce n'était certainement pas le Big One, et la pression et autres précautions qui garantissait que ce qui était dedans les armoires et les ampoules resterait dans les ampoules — n'avait pas varié, ou à peine. Par contre, et je ne m'en suis pas tout de suite aperçu, ma carte était fêlée. J'étais tout à la joie de mes découvertes : non seulement le cerveau de mon soldat n'était pas mort, mais ses neurones en parfait état de fonction étaient durablement modifiés pour compenser le genre d'orage de neurotransmetteurs que provoquait la vue d'une mort brutale, de mutilations ou d'une séance de torture poussée. En gros, vous pourriez aller prendre un café au bar du Bataclan et une balle dans le dos, et repartir faire le clown au karaoké, si bien sûr, aucun organe vital n'avait été touché et que vous n'aviez pas trop perdu de sang, et qu'on vous avait soigné un minimum — et dans le cas contraire, vous ne risqueriez rien d'autre qu'une mort paisible passée à remonter le moral de vos proches, ou à jouer sur votre smartphone si vous vous retrouviez abandonné à votre sort aux urgences.

Encore tout à l'euphorie de ma réussite, je ne paniquais pas en découvrant la fêlure, puis la minuscule trace d'un épanchement, ou le fait que je m'en étais mis sur les doigts, certes gantées, mais mes sourcils, mes cils juste dessous, et mes yeux juste derrière ne l'était pas. Je rangeais la carte fêlée dans sa boite, la boite dans son armoire, et je quittai à l'heure mon poste pour aller prendre un verre en ville et qui sait, peut-être faire une jolie touche pour une fois : je me sentais incroyablement chanceux et débordant… d'amour sincère, affectueux et tendre.

Je croisais ma patronne dans le couloir, une petite bonne femme qui vénérait les Trois Maigres, Hilary, Michèle et Margaret. Elle me jeta un regard noir sans doute parce que je partais à l'heure, et je la saluais avec un sourire bien malgré moi radieux. Rien de grave, elle se dirait que j'avais pris de la coke, rien d'étrange ou d'extraordinaire dans ce genre d'établissement, et me féliciterait demain lorsque je présenterais mes résultats lundi matin.

J'étais de si bonne humeur et si confiant que je passais la porte sans m'inquiéter du visage fermé du garde. De toute manière il faisait toujours la gueule. J'étais à marcher d'un bon pas dans une rue passante avec des restaurants et des cafés franchisés des deux côtés quand un bruit de chute derrière moi me fit me retourner : un homme s'était étalé de tout son long sur le trottoir, et me regardait l'air ahuri. Je m'inquiétais aussitôt pour lui : avait-il fait une attaque cérébrale, une crise cardiaque, ou un simple malaise ?

Ce ne fut que lorsqu'une serveuse cria à ma droite : « il a un flingue ! » que je remarquais l'arme automatique au poing du pauvre gars qui s'était mis à baver puis rouler des yeux. En restant logique, le canon du pistolet pointait mon dos quelques secondes au paravant. Puis j'entendis à nouveau un bruit de chute derrière moi, sur ma droite, accompagné du bruit d'une chaise renversée.

Et là, je tombais des nues : c'était ma patronne, elle aussi à terre, pratiquement en position latérale de sécurité, et je m'en voulu presque de penser que c'était déjà ça de fait. La pauvre s'était elle aussi mise à baver et rouler des yeux. Mais elle ne tenait pas de pistolet automatique, ou alors il avait dû filer sur le trottoir, peut-être dans le caniveau. Mais pourquoi ? Pourquoi le type voulait m'abattre ? Pourquoi ma patronne m'avait-elle suivie, ou plutôt précédée puis s'était-elle assise bien tranquillement sur mon chemin ? C'était pourtant pas le genre à offrir des coups… et à ne pas suivre sa propre consigne de toujours faire des heures supplémentaires non rémunérées, quoi que je n'avais jamais

épluché ses fiches de paye ou ses relevés de compte de paradis fiscaux…

Un homme s'était agenouillé à côté du type armé, et je m'en voulu de n'avoir pas eu le réflexe de le faire avant. Peut-être que si j'étais assez rapide, je pourrais porter secours à ma patronne ? Mais le bon samaritain m'interpella, ayant récupéré l'arme en prenant garde de ne pas effacer les empreintes, puisqu'il portait des gants : « Probablement un voleur qui pensait vous voler et s'enfuir… »

Puis il s'affaissa sur le côté, me regardant fixement, la lèvre inférieure qui s'abaissait. Cette fois, je reculais d'un pas : est-ce que c'était contagieux ? Les gens attablés s'étaient levés et filmaient avec leur téléphone portable. Deux policiers en patrouille arrivaient, l'un sembla trébucher. Il s'écroula. Une femme qui venait de sortir du café franchisé voulut détaler et s'étala, comme foudroyée. Mes tempes battait comme je tournais — pas trop vite — les talons : rentrer chez moi ? quitter la ville ? Est-ce que j'étais en train de vivre un roman de Stephen King ?

Je reconnaissais un état de choc étrange : ma tête était claire, mais je tremblais comme une feuille. Partout où j'allais, il y avait des gens qui tombaient — pas beaucoup, mais suffisamment pour déclencher la panique, et curieusement, lorsque des gens couraient dans une direction, d'autres s'écroulaient derrière eux. C'était comme si un vent surnaturel les poussait. Une idée absurde me vient alors : et si c'était à cause de moi. Mais si c'était à cause de moi, pourquoi n'étais-je pas mort juste après le premier homme que j'avais vu mourir ? Et je me sentis alors très triste pour tous ces gens qui perdaient la vie les uns après les autres, et pour leurs proches. Je me sentais triste même pour ma peau-de-vache de patronne. Une larme coula bêtement sur ma joue.

David Sicé, 8 janvier 2022

Texte original et traduction anglaise tous droits réservés 2022 par David Sice.

notes de rédaction

Les idées, toutes basées sur la lecture de l'actualité scientifique, tournaient depuis le numéro 14 de l'étoile étrange. La tentative de vol à main armée est une référence à l'explication toute prête de la police pour un certain nombre d'américains abattus mais jamais dévalisés, le premier cas dont j'ai entendu parlé concernait quelqu'un qui criait au complot après la chute des deux tours, le dernier était un stagiaire d'Hilary soupçonné d'avoir fait fuité les mails de la dame.

L'odeur qui tue, la quête du traitement préventif pour supprimer la culpabilité des soldats américains sont des anecdotes, hélas bien réel, tout comme le brevet pour administrer un virus mutagène via une simple brume flottant dans l'espace public contre le gré des passants est une découverte clamée récemment par une start-up. Utiliser un spray ou un écouvillon dans le nez pour contaminer et/ou soigner le cerveau est loin d'être une nouveauté dans l'histoire de la médecine.

La personnalité de la patronne m'a été inspirée par les portraits vidéos d'Elizabeth Holmes lors du reportage au JT Canadien récapitulant le scandale Theranos : Holmes prétendait réaliser moins cher des analyses sanguines par un procédé innovant alors qu'en réalité elle faisait faire des analyses traditionnelles et souvent fausses chez d'autres. Elle avait calqué son attitude générale, son apparence et son sourire sur ceux d'Hilary Clinton, ex candidate à la présidence américaine, et se présentait comme le Steve Jobs de la BioTech. Elle vient d'être condamnée pour fraude le 4 janvier 2022 par la justice américaine.

14 second thought

We used to joke that if the Big One hit the city, the planet would be hit back with a Bigger One, in the form of a microscopic outpouring of all the biochemical weapons that had accumulated in our cabinets: even if they were shielded, all it took was for the pressure to equalize and for a few light bulbs to break for, I don't know, a smell to exhale that was so horrific that it would kill anyone, human, animal or vegetable, who breathed it.

And if The Stinking One wasn't enough to kill everyone, the new end-of-life mist that a buddy had just developed would finish off the rest of humanity: with a single puff, of course, developed with the sole purpose of guaranteeing those who suffered too much a dignified, quick and gentle death. The only aspect of this therapy that was not yet perfected was the elimination of the suffering population; because, curiously, this airborne virus that resisted everything was not capable of distinguishing between a child who cried in front of his screen while watching Woody and Buzz play it out in a crematorium — and someone who would endure all the misery of the world because of economic horror.

As far as I was concerned, I was supposed to finally find the happy pill for our soldiers, who, like all soldiers, had a furious tendency not to slaughter women, children and other brides without getting a little post-traumatic stress which forced the army to fire them: They would go back home to die as tramps — or to beat up women and children, or to kill in series, as had often happened for centuries to the veterans of every war: it was therefore absolutely necessary to find a way to avoid that the soldier had remorse for killing, whether it was the collateral, the wedding, the cow, or the prisoner who had been tortured for months.

Animal experimentation being frowned upon by Social Justice, I worked exclusively on human guinea pigs... No, I'm pulling your leg: I used like a kind of plastic card with the cells of the organs we were working on inside the circuit. Don't ask me where they were getting the cells or organs from, I just know that China is once again the leader in this market. On that day, and on the previous days, it was nerve cells and more specifically certain lamellae from different parts of the brain, human of course.

I was testing a virus that in theory would be ventilated into the brain with a simple spray into the victim's — sorry, soldier's — nose, or deposited by a swab at the entrance to the brain, where you're supposed to collect the snot from deep inside — sorry, soldier's — brain, and basically turn him into a serial killer zombie. I confess, I wasn't sure at this stage that the modified soldier's diet would include the human brains of his victims, but it was within the realm of probability, and besides, forcing the soldier to consume the brains of the people he slaughters would no doubt be seen as an additional guarantee that this valiant defender of world peace would indeed fill the quota set by the accountants, and we might finally win one of our wars, finally, on paper and on TV.

The problem was that the virus didn't work: the guilt, and all the delusions that were permanently imprinted on a healthy human being, or even on the most twisted ones, was a consequence of empathy, i.e. the most basic nervous reflex that consists in recognizing life and especially the loss of life in one's neighbor or even the smallest cockroach that one would crush, remembering that they would be the only ones to survive in the event of an atomic war.

If you do not sympathize with the living, you will exploit, mutilate and kill them more easily, of course. But if you are no longer able to recognize the potential danger to your own ass when your fellow man suffers or dies, you risk the Darwin Prize literally

every second of what I find difficult to call life. And this is not only on a human scale, but on the scale of every cell in your body, hence the fact that my post consumes a lot of those lovely brain-filled Chinese cards.

In short, every time I managed to kill my soldier's empathy in strips, his strips died, and eliminating his own army was not the letter of the order for the start-up that employed me, even though I was working in the comfortable federal premises, installed in the center of this superb capital. Still, if the modified soldiers died after they went on leave and before they were entitled to a pension, I was pretty sure that my effort would be considered a success — and perhaps even a double hit, as it would guarantee not only victory statistics but also considerable budgetary savings for the department.

Still, I don't know, probably a bit of weariness or the naive idea that a bit of levity would clear my nebulous horizon — unless the fear of reverting to agile management of my project, or worse, micro-management, or better, my dismissal... or maybe just scientific curiosity, I decided to reverse the programming of my virus: instead of killing empathy, it would kill those who had none.

Yes, I know, it was the opposite objective of the one I was in charge of achieving, but as I had no results anyway, maybe my incompetence or the fact that my mission was impossible would lead to a brilliant mistake, like in scientifically improbable movies, or more reassuringly, in the little story of the inventions and patents that had made some researchers very rich in the time when they were still allowed to register them. That's when the tremor hit San Francisco. Let me reassure you right away, it certainly wasn't the Big One, and the pressure and other precautions that ensured that what was in the cabinets and light bulbs would stay in the light bulbs — had not changed, or hardly changed at all.

However, and I didn't realize this straight away, my card was cracked. I was overjoyed by my findings: not only was my soldier's brain not dead, but his fully functioning neurons were permanently modified to compensate for the kind of neurotransmitter storm that the sight of brutal death, mutilation or extensive torture provoked. Basically, you could go and have a coffee at the Bataclan bar and a bullet in your back, and go back to clowning around at the karaoke bar, if, of course, no vital organs had been hit and you hadn't lost too much blood, and you'd been given a modicum of care — and if not, you'd be risking nothing more than a peaceful death spent cheering your loved ones up, or playing on your smartphone if you were left to your own devices at the emergency room.

Still basking in the euphoria of my success, I didn't panic when I discovered the crack, then the tiny trace of an effusion, or the fact that I'd gotten it on my fingers, gloved of course, but my eyebrows, my lashes just below, and my eyes just behind were not. I put the cracked card back in its box, the box in its cupboard, and left my post on time to go for a drink in town and who knows, maybe to get some for once: I felt incredibly lucky and overflowing... with sincere, affectionate and tender love.

I passed my boss in the hallway, a little woman who worshipped the Three Crass, Hilary, Michele and Margaret. She glared at me, probably because I was leaving on time, and I greeted her with a reluctantly radiant smile. Nothing serious, she would think I had taken coke, nothing strange or extraordinary in this kind of establishment, and would congratulate me tomorrow when I presented my results on Monday morning.

I was in such a good mood and so confident that I walked through the door without worrying about the guard's closed face. He was always sulking anyway. I was walking briskly down a busy street with franchised restaurants and cafes on both sides when a loud thump behind me made me turn around: a man was sprawled

out on the pavement, looking at me in bewilderment. I was immediately worried about him: had he had a stroke, a heart attack, or just a fainting spell?

It wasn't until a waitress shouted to my right, "He's got a gun!" that I noticed the automatic weapon in the poor guy's fist as he started drooling and rolling his eyes. Logically, the barrel of the gun was pointing at my back a few seconds before. Then I heard again the sound of falling behind me, on my right, accompanied by the sound of a chair being knocked over.

And then I was stunned: it was my boss, also on the ground, practically in the side position, and I almost felt sorry for myself for having done so. The poor woman had also started drooling and rolling her eyes. But she wasn't holding an automatic pistol, or else it must have slipped out onto the pavement, perhaps into the gutter. But why? Why did the guy want to shoot me? Why had my boss followed me, or rather preceded me, and then sat quietly in my path? She wasn't the kind of person to offer drinks... and she wasn't the kind of person *not* to follow her own instructions to always work unpaid overtime, although I'd never gone through her pay slips or her tax haven account statements...

A man had knelt down next to the guy with the gun, and I felt bad that I hadn't had the reflex to do so before. Maybe if I was quick enough, I could help my boss? But the Good Samaritan called out to me, having retrieved the gun and being careful not to wipe off the fingerprints, since he was wearing gloves: "Probably a thief who thought he could rob you and run...".

Then he slumped to the side, staring at me, his lower lip drooping. This time I took a step back: was it contagious? The people at the table had stood up and were filming with their mobile phones. Two policemen on patrol were coming, one seemed to stumble. He collapsed. A woman who had just come out of the franchised café tried to run away and fell down, as if struck by

lightning. My temples pounded as I turned — not too fast — on my heels: go home? leave town? Am I living a Stephen King's novel ?

I recognised a weird state of shock: my head was clear, but I was shaking like a leaf. Everywhere I went, people were falling — not many, but enough to cause panic, and strangely enough, as people ran in one direction, others collapsed behind them. It was as if a supernatural wind was pushing them.

An absurd idea crossed my mind: what if it was because of me? But if it was because of me, why hadn't I died just after the first man I had seen die? And then I felt very sad for all those people who were losing their lives one after the other, and for their loved ones. I felt sad even for my cow bitch boss. A tear rolled dumbly down my cheek.

David Sicé, January the 8th, 2022

Original text and English translation all rights reserved 2022 by David Sice.

editorial notes

The ideas, all based on reading the science news, had been swirling around since number 14 of the strange star. The attempted armed robbery is a reference to the ready-made police explanation for a number of Americans shot but never robbed, the first case I heard of was someone crying conspiracy after the two towers fell, the last was a trainee suspected of leaking of Hillary's emails.

The smell that kills, the quest for a preventive treatment to suppress the guilt of American soldiers are anecdotes, alas very real, just as the patent to administer a mutagenic virus via a simple mist floating in the public space against the will of passers-by is a discovery recently claimed by a start-up. Using a spray or swab in the nose to infect and/or cure the brain is far from being a novelty in the history of medicine.

The personality of the boss was inspired by the video portraits of Elizabeth Holmes during the Canadian TV report recapping the Theranos scandal: Holmes claimed to be doing cheaper blood tests through an innovative process when in fact she was doing traditional and often fake tests on others. She modelled her general attitude, appearance and smile on those of Hilary Clinton, former US presidential candidate, and presented herself as the Steve Jobs of BioTech. She has just been convicted of fraud on 4 January 2022 by the American justice system.

21 le singe et le perroquet

À propos de perroquets, connaissez-vous la fable persane « le Singe et le Perroque », fiction si ingénieuse à la fois et si fertile en enseignements de toutes sortes ?

Vous ne la connaissez pas, dites-vous ; je l'aurais parié.

Malheureusement, pour la bien dire, c'est la plume du vieux La Fontaine qu'il faudrait ou celle du jeune Franc-Nohain, et je n'ai à ma disposition aucun de ces deux ustensiles. Contentons-nous donc pour cette fois d'une excellente prose à la Fléchier, si j'ose m'exprimer ainsi :

Il y avait une fois dans le même palais un singe et un perroquet. Et c'étaient, entre ces deux bêtes, d'éternelles discussions sur leurs mérites personnels.

— Moi, disait le singe, je fais des grimaces comme l'homme. Comme l'homme, je gesticule. Mes pattes de derrière sont des jambes et des pieds, celles de devant des bras terminés par des mains. D'un peu loin, on me prendrait pour un homme, un homme petit, mais un homme.

— Moi, disait le perroquet, je n'ai jamais eu la sotte prétention de me faire passer pour un homme, mais de l'homme je possède le plus bel apanage, la parole ! Je puis dire de beaux vers et chanter d'ineffables musiques.

— Je puis jouer la pantomime, ripostait le singe.

— La pantomime ? ricanait le perroquet en haussant les épaules. La pantomime, art inférieur, suprême ressource pour cabots aphones !

— Art inférieur ! s'indignait le singe. Vous n'avez donc par lu la dernière chronique de Mendès sur la pantomime ?

— Non ! répliquait le perroquet d'un ton sec.

Bref, le singe en tenait pour le Geste, le perroquet pour le Verbe. Lequel était supérieur et plus près de l'humanité, du Geste ou du Verbe ? That was the question.

Un jour, la querelle prit des proportions démesurées et nos deux animaux furent bien près d'en venir aux… pattes ! Par bonheur, ce scandale fut évité grâce à un trait d'esprit de notre singe, lequel eut le dernier mot :

— Vous grimacez, moi je parle ! répétait le perroquet pour la millième fois.

— Tu parles, tu parles, s'impatienta le singe ; eh bien, et moi, qu'est-ce que je fais, espèce d'imbécile, depuis une heure que nous sommes là à discuter bêtement ?

C'est pour le coup que le perroquet eut le bec cloué…

Alphonse Allais, 14 juin 1898

(texte français et image dans le domaine public)

Notes de rédaction

Alphonse Allais est le génial rédacteur en chef du **Chat Noir**, la revue d'un cabaret de chansonniers de Montmartre, de 1886 à 1893 : outre son sens de son époque, de l'anecdote, du dialogue, du calembour et des caractères, il est un auteur qui à l'instar de Lewis Caroll est parfaitement conscient de comment fonctionne le langage et ses vices, la narration et ses trous, les chapitres fantômes, c'est-à-dire l'art de faire imaginer à chaque pas du récit comment la suite de l'aventure va tourner et les chutes. Et il s'en sert pour jouer de sacrer tours. Et c'est officiellement un maître de la Science-fiction, un Fredrik Brown bonhomme qui aurait brillé 51 ans et bien sûr, qui aurait écrit en français dans le texte, bien qu'il ponctue régulièrement de gags en anglais dans le texte — et un chercheur et auteur scientifique, breveteur dès 1881 du café soluble bien avant Nestle en 1935.

La fable « le Singe et du Perroquet » est initialement parue dans Le Journal du 14 juin 1898 et fut rééditée dans le recueil de nouvelles ***Pour cause de fin de bail*** en 1899. Outre la surprise et comme tous les récits de l'Alphonse, la fable satirique est une démonstration courte mais efficace d'un trou de scénario du type « comment le savent-t-ils ? » (ou plus exactement, « comment le peuvent-ils ? » extrêmement fréquent en ce moment. C'est aussi un pastiche parfaitement référencé non seulement de La Fontaine mais des fables moralistes antiques et, des débats (philosophiques) en général.

Les exemplaires du Chat noir étaient en leur temps disponibles gratuitement sur Gallica, et les récits d'Alphonse Allais sont accessibles gratuitement sur sa page Wikisource.

23 the monkey and the parrot

Speaking of parrots, do you know the Persian fable "*The Monkey and the Parrot*", a fiction so ingenious and at the same time so full of all kinds of lessons?

You don't know it, you say; I would have bet on it.

Unfortunately, to tell it well, it would require the pen of the old La Fontaine or that of the young Franc-Nohain, and I have neither of these two tools at my disposal. Let us therefore be satisfied for this time with an excellent prose à la Fléchier, if I may put it this way:

Once upon a time there was a monkey and a parrot in the same palace. And there were, between these two animals, eternal discussions on their personal merits.

— I, said the monkey, make faces like a man. Like man, I gesticulate. My hind legs are legs and feet, my front legs are arms with hands at the end. From a little distance, one would think I was a man, a small man, but a man.

— I, said the parrot, have never had the foolish pretension of passing myself off as a man, but of man I possess the most beautiful privilege, speech! I can say beautiful verses and sing ineffable music.

— I can play pantomime, retorted the monkey.

— Pantomime? sneered the parrot, shrugging his shoulders. Pantomime, an inferior art, the supreme resource for dumb mutts!

— Inferior art! said the monkey indignantly. Haven't you read the latest column by Mendes on pantomime?

— No! replied the parrot in a dry tone.

In short, the monkey was in favour of the Gesture, the parrot in favour of the Word. Which was superior and closer to humanity, the Gesture or the Word? That was the question.

One day, the quarrel took on disproportionate proportions and our two animals came very close to coming to blows...! Fortunately, this scandal was avoided thanks to a clever remark by our monkey, who had the last word:

— You grimace, I'm talking! repeated the parrot for the thousandth time.

— You talk, you talk, said the monkey impatiently; well, what am I doing, you fool, after an hour's foolish discussion?

It was for this that the parrot had his beak shut up...

Alphonse Allais, 1898 & 1896

Translated in English by David Sicé, all rights reserved, 2021.
Image in the public domain.

editorial notes

Alphonse Allais was the brilliant editor of **Le Chat Noir**, the magazine of a cabaret of chansonniers in Montmartre, from 1886 to 1893: in addition to his sense of the times, of anecdote, dialogue, puns and characters, he was an author who, like Lewis Caroll, was perfectly aware of how language and its vices work, of narration and its holes, of ghost chapters, that is to say, of the art of making people imagine at each step of the story how the rest of the adventure will turn out and what the falls will be. And he uses it to play some serious tricks. And he's officially a master of science fiction, a good-natured Fredrik Brown who would have shone at 51 years old and of course would have written in French in the text, although he regularly punctuates with gags in English in the text — and a scientific researcher and author, who patented soluble coffee in 1881, well before Nestle in 1935.

The fable 'The Monkey and the Parrot' originally appeared in **Le Journal** on 14 June 1898 and was republished in the collection of short stories **Pour cause de fin de bail** (due to the end of the lease) in 1899. Apart from the surprise, and like all Alphonse's stories, the satirical fable is a short but effective demonstration of a "how do they know?" (or more accurately, "how can they?") plot hole extremely common at the time. It is also a perfectly referenced pastiche not only of La Fontaine but of ancient moralist fables and (philosophical) debate in general.

French copies of Le Chat noir were in their time freely available on French Gallica website, and Alphonse Allais' stories are freely available on his French Wikisource page.

25 LES GARÇONS AUX ETOILES D'OR

1

Il était une fois quelque chose qui est vraiment arrivé : et si ce n'était pas arrivé, vous n'auriez pu entendre cette histoire.

Eh bien, il était une fois un empereur qui possédait la moitié du monde à lui tout seul pour y régner, et dans ce monde vivait un vieux berger et son épouse et leurs trois filles, Anna, Stana et Laptiza.

Anna, l'aînée, était si belle que lorsqu'elle emmenait les moutons paître, ils oubliaient de manger tout le temps qu'elle se promenait avec eux. Stana, la cadette, était si belle que lorsqu'elle conduisait le troupeau, les loups protégeaient les moutons. Mais Laptiza, la benjamine, avec une peau aussi blanche que l'écume sur le lait, et des cheveux aussi doux que la plus fine laine de l'agneau, était aussi belle que ses deux sœurs réunies, aussi belle qu'elle seule aurait pu l'être.

Un jour d'été, alors que les rayons du soleil se déversaient sur la terre, les trois sœurs allèrent au bois aux abords de la montagne pour cueillir des fraises. Tandis qu'elles cherchaient où pouvait bien pousser les plus grosses, ils entendirent le galop de chevaux qui s'approchaient, si fort qu'on aurait pu croire qu'une armée entière

chevauchait. Mais c'était seulement l'empereur parti chasser avec ses amis et ses serviteurs.

Ils étaient tous de beaux jeunes hommes raffinés, qui montaient leurs chevaux comme s'ils faisaient corps avec eux, mais le plus raffiné et le plus beau de tous était le jeune empereur lui-même.

Comme ils approchaient des trois sœurs, et remarquaient leur beauté, ils retinrent leurs chevaux et passèrent à petit trot.

— Écoutez, mes sœurs ! dit Anna, comme ils passaient. Si l'un de ces jeunes hommes devait faire de moi son épouse, je lui cuirais une miche de pain qui le garderait jeune et brave pour toujours.

— Et si c'était moi, dit Stana, qui étais choisie, je tisserais à mon époux une chemise qui le gardera indemne lorsqu'il se battrait contre les dragons ; s'il devait traverser, il ne serait même pas mouillé ; ou s'il devait traverser le feu, le feu ne l'écorcherait pas.

— Et moi, dit Laptitza, je donnerai à l'homme qui me choisira deux garçons, des jumeaux, avec chacun une étoile d'or sur le front, aussi brillante que celles dans le ciel.

Et quand bien même elles parlait bas, les jeunes hommes entendirent, et firent faire demi-tour à leurs chevaux.

— Je vous prends au mot, et à moi vous serez, et la plus belle des impératrices ! s'écria l'empereur, et il jucha Laptitza et ses fraises sur son cheval devant lui.

— Et moi, je vous veux ! — Et moi, vous ! s'exclamèrent deux de ses amis, et tous ensemble, ils retournèrent au palais.

2

Le matin suivant, la cérémonie de mariage eut lieu, et pendant trois jours et trois nuits, il n'y eut rien d'autre que des banquets à travers le royaume entier. Et une fois les réjouissances terminées, la nouvelle était sur toutes les lèvres qu'Anna avait envoyé chercher du maïs, et qu'elle avait fait la miche de pain dont elle avait parlé dans les fraiseraies. Et d'autres jours et d'autres nuits passèrent, et cette rumeur fut remplacée par une autre, selon laquelle Stana s'était procuré du lin, et l'avait fait sécher, et l'avait peigné, et l'avait

filé en toile et l'avait cousue elle-même en la chemise dont elle avait parlé dans les fraisières.

Or, l'empereur avait une belle-mère, et celle-ci avait de son premier mari une fille, qui vivait avec elle au palais. La mère de la fille avait toujours cru que sa fille deviendrait impératrice, et non la Demoiselle au Teint de Lait, née d'un simple berger. Alors elle détestait donc la Demoiselle de tout son cœur, et n'attendait que l'occasion de lui faire du mal.

Mais elle ne pouvait rien faire aussi longtemps que l'empereur restait avec son épouse nuit et jour, et elle commença à se demander ce qu'elle pourrait faire pour l'éloigner d'elle.

Enfin, comme tout le reste avait échoué, elle parvint à faire en sorte que son frère, qui était roi du pays voisin, déclare la guerre à l'empereur et assiège certaines villes frontalières avec une grande armée. Cette fois, son plan aboutit. Le jeune empereur bondit de rage à la seconde où il apprit les nouvelles, et jura que rien, pas même son épouse, ne l'empêcherait de leur livrer bataille. Et ayant précipitamment rassemblé à la hâte n'importe quels soldats qui se trouveraient sous sa main, il partit aussitôt à la rencontre de l'ennemi. L'autre roi n'avait pas compté sur la rapidité de ses mouvements et n'était pas prêt à le recevoir. L'empereur tomba sur lui alors qu'il n'était pas sur ses gardes et mit son armée en déroute complète. Dès lors que la victoire était acquise, et que les conditions de la paix avait été rédigées à la hâte, il galopa pour retourner chez lui aussi vite que son cheval pouvait le porter, et arriva à son palais le troisième jour.

Mais tôt ce matin-là, alors que les étoiles pâlissaient dans le ciel, deux petits garçons aux

cheveux et à l'étoile d'or sur le front furent accouchés de Laptitza. La belle-mère, qui veillait, les enleva et creusa un trou dans un coin du domaine, sous les fenêtres même de l'empereur, et les y mit, tandis que dans leurs berceaux, elle plaçait deux petits chiots.

L'empereur entra dans le palais, et quand on lui annonça les nouvelles, il alla directement à la chambre de Laptitza. Il n'eut pas besoin de mots ; il vit de ses propres yeux que Laptitza n'avait pas tenu la promesse qu'elle avait faite aux fraisières, et, bien que cela lui brisât presque le cœur, il dut donner les ordres pour sa punition.

Il sortit donc tristement et dit à ses gardes que l'impératrice devait être enterrée dans la terre jusqu'au cou, afin que tout le monde sache ce qui arrivait à ceux qui osaient tromper l'empereur.

Peu de jours après, le souhait de la marâtre fut exaucé. L'empereur prit sa fille pour épouse, et à nouveau les réjouissances durèrent trois jours et trois nuits.

Voyons à présent ce qu'il arriva aux deux petits garçons.

3

Les pauvres petits bébés n'avaient trouvé aucun repos, pas même dans leur tombe. A l'endroit où ils avaient été enterrés, poussèrent deux beaux jeunes peupliers, et la belle-mère, qui haïssait la vue de ces arbres, qui lui rappelaient son crime, donna l'ordre de les déraciner. Mais l'empereur en entendit parler et interdit que l'on touche aux arbres, déclarant : « Laissez-les tranquilles, j'aime les voir là ! Ce sont les plus beaux peupliers que j'aie jamais admirés ! »

Et les peupliers poussèrent comme jamais aucun peuplier n'avait poussé auparavant. Chaque jour, ils ajoutaient une année de croissance, et chaque nuit, ils ajoutaient une année de croissance, et à l'aube, lorsque les étoiles disparaissaient du ciel, ils poussaient de trois années en un clin d'œil, et leurs rameaux balayaient les fenêtres du palais. Et lorsque le vent les faisait bruire gentiment, l'empereur s'asseyait et les écoutait toute la journée.

La marâtre savait ce que tout cela signifiait, et son esprit ne cessait d'essayer d'inventer un quelconque moyen de détruire les

arbres. Ce n'était pas une chose facile, mais la volonté d'une femme presserait du lait hors d'une pierre, et sa malice triompherait de héros. Ce que la main n'y suffira, des mots doux l'obtiendront, et si ceux-ci ne l'obtiennent pas, reste la ressource des larmes.

Un matin, l'impératrice s'assit au bord du lit de son mari et commença à l'amadouer par toutes sortes de jolies manières.

Il s'écoula quelque temps avant que l'appât ne prenne, mais au bout du compte, les empereurs eux-mêmes ne sont que des hommes !

— Eh bien, déclara-t-il enfin, faites ce que vous voulez et coupez les arbres ; mais de l'un d'eux, qu'ils fassent un lit pour moi, et de l'autre, un pour vous !

Et l'impératrice dut se contenter de cela. Les peupliers furent coupés le lendemain matin, et avant la nuit, les nouveaux lits avaient été placé dans la chambre de l'empereur.

Maintenant, lorsque l'empereur s'y coucha, il eut l'impression d'être cent fois plus lourd que d'habitude, mais il ressentit une sorte de calme tout à fait nouveau pour lui. Mais l'impératrice, elle, avait l'impression d'être couchée sur des épines et des orties, et ne pouvait fermer les yeux.

Lorsque l'empereur se fut profondément endormi, le lit commença à craquer bruyamment, et pour l'impératrice, chaque craquement avait un sens. Elle avait l'impression d'écouter une langue que personne d'autre qu'elle ne pouvait comprendre.

— Est-ce qu'il est trop lourd pour toi, petit frère ? demandait l'un des lits.

— Oh, non, il n'est pas lourd du tout, répondait le lit dans lequel dormait l'empereur. Je ne ressens que de la joie maintenant que mon père bien-aimé repose sur moi.

— C'est très lourd pour moi ! répondait l'autre lit, car sur moi repose une mauvaise âme.

Et ainsi ils discutèrent jusqu'au matin, l'impératrice écoutant tout le temps.

Au lever du jour, l'impératrice avait décidé comment se débarrasser des lits. Elle en ferait fabriquer deux autres exactement comme eux, et lorsque l'empereur serait parti à la chasse, ils seraient placés dans sa chambre. Ce fut fait, et les lits en peuplier

furent brûlés dans un grand feu, jusqu'à ce que seulement ne reste qu'un petit tas de cendres.

Toutefois, pendant qu'ils brûlaient, l'impératrice semblait entendre les mêmes paroles, qu'elle seule pouvait comprendre.

Puis elle se baissa et ramassa les cendres, et les dispersa aux quatre vents, afin qu'elles s'envolent sur de nouveaux terres et de nouvelles mers, et qu'il n'en reste rien.

Mais elle n'avait pas vu qu'à l'endroit où le feu brûlait le plus fort, deux étincelles s'étaient envolées, et, après avoir flotté dans l'air quelques temps, étaient tombés dans la grande rivière qui traverse le cœur du pays. Là, les étincelles s'étaient transformées en deux petits poissons aux écailles dorées, et l'un était si exactement semblable à l'autre que tout le monde pouvait dire au premier coup d'œil qu'il devaient être jumeaux. Tôt un matin, les pêcheurs de l'empereur descendirent à la rivière pour prendre du poisson pour le petit déjeuner de leur maître, et jetèrent leurs filets dans le courant. Comme la dernière étoile vacillait dans le ciel, ils les ramenèrent dedans, et parmi la multitude de poissons en gisaient deux aux écailles d'or, comme aucun homme n'en avait jamais contemplés.

Ils se rassemblèrent et s'émerveillèrent, et après quelque débat, ils décidèrent de ramener les petits poissons vivants tels qu'ils étaient, et de les offrir en cadeau à l'empereur.

— Ne nous emmenez pas là, car c'est de là que nous venons, et c'est là-bas que se trouve notre destruction, déclara l'un des poissons.

Mais qu'allons-nous devoir faire de vous ? demanda le pêcheur.

— Allez ramasser toute la rosée qui se trouve sur les feuilles, et laisse-nous nager dedans. Ensuite, exposez-nous au soleil et ne vous approchez pas de nous avant que les rayons du soleil n'aient séché la rosée, répondit l'autre poisson.

Le pêcheur fit comme ils lui avaient dit : il recueillit la rosée des feuilles et les laissa nager dedans, puis il les mit au soleil jusqu'à ce que la rosée soit complètement sèche.

Et quand il revint, que croyez-vous qu'il vit ? Deux garçons, deux beaux jeunes princes, avec des cheveux aussi dorés que l'étoile sur

leurs fronts, et chacun si semblable à l'autre, qu'au premier coup d'œil tout le monde les aurait reconnus jumeaux.

4

Les garçons grandissaient rapidement. Chaque jour, ils grandissaient d'un an, chaque nuit d'un an de plus, mais à l'aube, quand les étoiles pâlissaient, ils grandissaient de trois ans en un clin d'œil. Et ils grandissaient en d'autres choses que la taille, aussi. Trois fois en âge, et trois fois en sagesse, et trois fois en connaissance. Et quand trois jours et trois nuits se furent écoulés, ils avaient douze ans d'âge, vingt-quatre ans de force et trente-six ans de sagesse.

— A présent conduisez-nous chez notre père, ils déclarèrent. Aussi le pêcheur leur donna à chacun un bonnet de peau d'agneau qui couvrait à moitié leur visage, et cachait complètement leurs cheveux d'or et l'étoile sur leur front, et il les mena à la cour.

Lorsqu'ils y arrivèrent, il était midi, et le pêcheur et ses protégés s'approchèrent allèrent au préposé qui se tenait là.

— Nous souhaitons parler à l'empereur, dit l'un des garçons.

— Vous devez attendre qu'il ai fini son dîner, répondit le portier.

— Non, pendant qu'il le mange, dit le second garçon en franchissant le seuil.

Les domestiques se précipitèrent tous pour jeter ces jeunes impudents hors du palais, mais les garçons leur glissèrent entre les doigts comme du vif-argent, et entrèrent dans une grande salle, où l'empereur était en train de dîner, entouré de toute sa cour.

— Nous désirons entrer, dit vivement l'un des princes à un serviteur qui se tenait près de la porte.

— C'est tout à fait impossible, répondit le serviteur.

— Vraiment ? Voyons ! dit le second prince, en repoussant les serviteurs à droite et à gauche.

Mais les serviteurs étaient nombreux, et les princes seulement deux. Il y eut le bruit d'une lutte, qui parvint aux oreilles de l'empereur.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda-t-il avec colère.

Les princes s'arrêtèrent au son de la voix de leur père.

— Deux garçons qui veulent forcer l'entrée, répondit l'un des serviteurs en s'approchant de l'empereur.

— Forcer l'entrée ? Qui ose utiliser la force dans mon palais ? Quels sont ces garçons ? dit l'empereur d'une seule traite.

— Nous ne le savons pas, ô puissant empereur, répondit le serviteur, mais ils doivent sûrement vous être apparentés, car ils ont la force des lions et ont écarté les gardes à la porte. Et ils sont aussi fiers que forts, car ils ne veulent pas ôter leur bonnet de leur tête.

L'empereur, en écoutant, devint rouge de colère.

— Jetez-les dehors, s'écria-t-il. Lancez les chiens à leur trousse.

— Laissez-nous tranquilles, et nous nous en irons tranquillement, déclarèrent les princes, et ils reculèrent, pleurant silencieusement à ces dures paroles. Ils avaient presque atteint les portes quand un serviteur les rattrapa en courant.

— L'empereur vous commande de revenir, dit-il en haletant : l'impératrice souhaite vous voir.

Les princes réfléchirent un instant : puis ils refirent le chemin qu'ils avaient emprunté, et marchèrent droit vers l'empereur, leurs bonnets toujours sur la tête.

Il était assis au bout d'une longue table recouverte de fleurs et remplie d'invités. Et à côté de lui était assise l'impératrice, qui

s’appuyait sur douze coussins. Lorsque les princes entrèrent, l'un des coussins tomba, et il n'en resta que onze.

— Ôtez vos bonnets, dit l'un des domestiques.

— Une tête couverte est pour les hommes signe d'honneur. Nous voulons paraître comme nous sommes.

— Peu importe, dit l'empereur, dont la colère était tombée devant le timbre suave de la voix du garçon. Reste comme vous êtes, mais dites-moi qui vous êtes ! D'où venez-vous et que voulez-vous ?

— Nous sommes jumeaux, deux pousses d'une même tige, qui a été brisée, et dont une moitié est plantée dans la terre et l'autre moitié est assise au bout de cette table. Nous avons parcouru un long chemin ; nous avons parlé dans le bruissement du vent, nous avons chuchoté dans le bois, nous avons chanté dans les eaux, mais à présent nous voulons vous raconter une histoire que vous connaissez sans le savoir, dans la langue des hommes.

Et un deuxième coussin tomba.

— Qu'ils retournent chez eux avec leur bêtise, déclara l'impératrice.

— Oh, non, laissez-les continuer, dit l'empereur. Vous vouliez les voir, mais moi je veux les entendre. Allez-y, les garçons, chantez-moi donc votre histoire.

L'impératrice resta silencieuse, mais les princes commencèrent à raconter l'histoire de leur vie.

— Il était une fois un empereur, ils commencèrent, et le troisième coussin tomba.

Quand en furent à l'expédition guerrière de l'empereur, trois des coussins tombèrent en même temps.

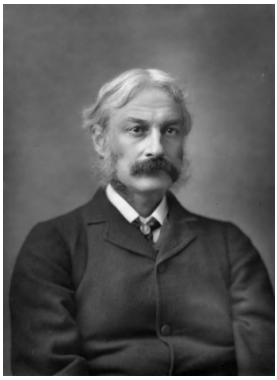
Et quand le conte fut terminé, il n'y avait plus de coussins sous l'impératrice, mais du moment où ils ôtèrent leurs bonnets, et montrèrent leurs cheveux d'or et les étoiles d'or, les yeux de l'empereur et de tous ses invités étaient braqués sur eux, et ils pouvaient à peine supporter le poids de tant de regards.

Et il arriva à la fin ce qui aurait dû arriver au début. Laptitza s’assit à côté de son mari au bout de la table. La fille de la marâtre devint la plus vile servante repriseuse du palais, la marâtre fut attachée à un cheval sauvage, et chacun savait et n’oublia jamais

que quiconque doté d'un esprit perverti par la méchanceté terminera forcément mal.

Adapté par Andrew Lang (1844-1912)

in *The Violet Fairy Tales (1901)* illustré par Henry Justice Ford
Traduction française
tous droits réservés par David Sicé,
les images appartiennent au Domaine public).



notes de rédaction

Andrew Lang est un anthropologue écossais spécialisé dans la collection des contes de fees du monde entire. Ses recueils édités de 1889 à 1913, portant pour la majorité des noms de couleurs, et somptueusement illustrés, enflammeront l'imagination de générations d'enfants anglo-saxons, parmi lesquels probablement tous les auteurs de fantasy, dont Tolkien. Les contes (et leurs illustrations) vont résonner à travers les meilleurs films, bandes et dessins animés qui suivront, sans oublier bien sûr les couvertures des magazines aussi bien pour enfants que pour adultes, y compris la Science-fiction et la Fantasy, lumineuse comme ténébreuses. Il co-traduit entre autre ***l'Odyssée*** en prose anglaise, et rédacteur en chef du magazine **Harper Bazaar**, il lance Henry Rider Haggar en l'aidant à publier ***Les Mines du Roi Salomon***.

35 THE BOYS WITH THE GOLDEN STARS

1

ONCE upon a time what happened did happen: and if it had not happened, you would never have heard this story,

Well, once upon a time there lived an emperor who had half a world all to himself to rule over, and in this world dwelt an old herd and his wife and their three daughters, Anna, Stana, and Laptitza.

Anna, the eldest, was so beautiful that when she took the sheep to pasture they forgot to eat as long as she was walking with them. Stana, the second, was so beautiful that when she was driving the flock the wolves protected the sheep. But Laptitza, the youngest, with a skin as white as the foam on the milk, and with hair as soft as the finest lamb's wool, was as beautiful as both her sisters put together as beautiful as she alone could be.

One summer day, when the rays of the sun were pouring down on the earth, the three sisters went to the wood on the outskirts of the mountain to pick strawberries. As they were looking about to find where the largest berries grew they heard the tramp of horses approaching, so loud that you would have thought a whole army

was riding by. But it was only the emperor going to hunt with his friends and attendants.

They were all fine handsome young men, who sat their horses as if they were part of them, but the finest and handsomest of all was the young emperor himself.

As they drew near the three sisters, and marked their beauty, they checked their horses and rode slowly by.

— Listen, sisters! said Anna, as they passed on. If one of those young men should make me his wife, I would bake him a loaf of bread which should keep him young and brave forever.

— And if I, said Stana, should be the one chosen, I would weave my husband a shirt which will keep him unscathed when he fights with dragons ; when he goes through water he will never even be wet ; or if through fire, it will not scorch him.

— And I, said Laptitza, will give the man who chooses me two boys, twins, each with a golden star on his forehead, as bright as those in the sky.

And though they spoke low the young men heard, and turned their horses' heads.

— I take you at your word, and mine shall you be, most lovely of empresses! cried the emperor, and swung Laptitza and her strawberries on the horse before him.

— And I will have you! — And I you! exclaimed two of his friends, and they all rode back to the palace together.

2

The following morning the marriage ceremony took place, and for three days and three nights there was nothing but feasting over the whole kingdom. And when the rejoicings were over the news was in everybody's mouth that Anna had sent for corn, and had made the loaf of which she had spoken at the strawberry beds. And then more days and nights passed, and this rumor was succeeded by another one that Stana had procured some flax, and had dried it, and combed it, and spun it into linen, and sewed it herself into the shirt of which she had spoken over the strawberry beds.

Now the emperor had a stepmother, and she had a daughter by her first husband, who lived with her in the palace. The girl's mother had always believed that her daughter would be empress, and not the “Milkwhite Maiden” the child of a mere shepherd. So she hated the girl with all her heart, and only bided her time to do her ill.

But she could do nothing as long as the emperor remained with his wife night and day, and she began to wonder what she could do to get him away from her.

At last, when everything else had failed, she managed to make her brother, who was king of the neighbouring country, declare war against the emperor, and besiege some of the frontier towns with a large army. This time her scheme was successful. The young emperor sprang up in wrath the moment he heard the news, and vowed that nothing, not even his wife, should hinder his giving them battle. And hastily assembling whatever soldiers happened to be at hand he set off at once to meet the enemy. The other king had not reckoned on the swiftness of his movements, and was not ready to receive him. The emperor fell on him when he was off his guard, and routed his army completely. Then when victory was won, and the terms of peace hastily drawn up, he rode home as fast as his horse would carry him, and reached the palace on the third day.

The Stepmother digs a Grave for the Babies

But early that morning, when the stars were growing pale in the sky, two little boys with golden hair and stars on their foreheads were born to Laptitza. And the stepmother, who was watching, took them away, and dug a hole in the corner of the palace, under the

windows of the emperor, and put them in it, while in their stead she placed two little puppies.

The emperor came into the palace, and when they told him the news he went straight to Laptitza's room. No words were needed ; he saw with his own eves that Laptitza had not kept the promise she had made at the strawberry beds, and, though it nearly broke his heart, he must give orders for her punishment.

So he went out sadly and told his guards that the empress was to be buried in the earth up to her neck, so that everyone might know what would happen to those who dared to deceive the emperor.

Not many days after, the stepmother's wish was fulfilled. The emperor took her daughter to wife, and again the rejoicings lasted for three days and three nights.

Let us now see what happened to the two little boys.

3

The poor little babies had found no rest even in their graves. In the place where they had been buried there sprang up two beautiful young aspens, and the step- mother, who hated the sight of the trees, which reminded her of her crime, gave orders that they should be up- rooted. But the emperor heard of it, and forbade the trees to be touched, saying, “Let them alone ; I like to see them there! They are the finest aspens I have ever beheld!”

And the aspens grew as no aspens had ever grown before. In each day they added a year's growth, and each night they added a year's growth, and at dawn, when the stars faded out of the sky, they grew three years' growth in the twinkling of an eye, and their boughs swept across the palace windows. And when the wind moved them softly, the emperor would sit and listen to them all the day long.

The stepmother knew what it all meant, and her mind never ceased from trying to invent some way of destroying the trees. It was not an easy thing, but a woman's will can press milk out of a stone, and her cunning will overcome heroes. What craft will not do

soft words may attain, and if these do not succeed there still remains the resource of tears.

One morning the empress sat on the edge of her husband's bed, and began to coax him with all sorts of pretty ways.

It was some time before the bait took, but at length even emperors are only men!

— Well, well, he said at last, have your way and cut down the trees; but out of one they shall make a bed for me, and out of the other, one for you!

And with this the empress was forced to be content. The aspens were cut down next morning, and before night the new bed had been placed in the emperor's room.

Now when the emperor lay down in it he seemed as if he had grown a hundred times heavier than usual, yet he felt a kind of calm that was quite new to him. But the empress felt as if she was lying on thorns and nettles, and could not close her eyes.

When the emperor was fast asleep, the bed began to crack loudly, and to the empress each crack had a meaning. She felt as if she were listening to a language which no one but herself could understand.

— Is it too heavy for you, little brother? asked one of the beds.

— Oh, no, it is not heavy at all, answered the bed in which the emperor was sleeping. I feel nothing but joy now that my beloved father rests over me.

— It is very heavy for me! said the other bed, for on me lies an evil soul.

And so they talked on till the morning, the empress listening all the while.

By daybreak the empress had determined how to get rid of the beds. She would have two others made exactly like them, and when the emperor had gone hunting they should be placed in his room. This was done, and the aspen beds were burnt in a large fire, till only a little heap of ashes was left.

Yet while they were burning the empress seemed to hear the same words, which she alone could understand.

Then she stooped and gathered up the ashes, and scattered them to the four winds, so that they might blow over fresh lauds and fresh seas, and nothing remain of them.

But she had not seen that where the fire burnt brightest two sparks flew up, and, after floating in the air for a few moments, fell down into the great river that flows through the heart of the country. Here the sparks had turned into two little fishes with golden scales, and one was so exactly like the other that everyone could tell at the first glance that they must be twins. Early one morning the emperor's fishermen went down to the river to get some fish for their master's breakfast, and cast their nets into the stream. As the last star twinkled out of the sky they drew them in, and among the multitude of fishes lay two with scales of gold, such as no man had ever looked on.

They all gathered round and wondered, and after some talk they decided that they would take the little fishes alive as they were, and give them as a present to the emperor.

— Do not take us there, for that is whence we came, and yonder lies our destruction,' said one of the fishes.

— But what are we to do with you?' asked the fisherman.

— Go and collect all the dew that lies on the leaves, and let us swim in it. Then lay us in the sun, and do not come near us till the sun's rays shall have dried off the dew, answered the other fish.

The fisherman did as they told him gathered the dew from the leaves and let them swim in it, then put them to lie in the sun till the dew should be all dried up.

And when he came back, what do you think he saw? Why, two boys, two beautiful young princes, with hair as golden as the stars on their foreheads, and each so like the other, that at the first glance everyone would have known them for twins.

4

The boys grew fast. In every day they grew a year's growth, and in every night another year's growth, but at dawn, when the stars were fading, they grew three years' growth in the twinkling of an

eye. And they grew in other things besides height, too. Thrice in age, and thrice in wisdom, and thrice in knowledge. And when three days and three nights had passed they were twelve years in age, twenty-four in strength, and thirty-six in wisdom.

— Now take us to our father, said they. So the fisherman gave them each a lambskin cap which half covered their faces, and completely hid their golden hair and the stars on their foreheads, and led them to the court.

By the time they arrived there it was midday, and the fisherman and his charges went up to an official who was standing about.

— We wish to speak with the emperor, said one of the boys.

— You must wait until he has finished his dinner, replied the porter.

— No, while he is eating it, said the second boy stepping across the threshold.

The attendants all ran forward to thrust such impudent youngsters outside the palace, but the boys slipped through their fingers like quicksilver, and entered a large hall, where the emperor was dining, surrounded by his whole court.

— We desire to enter, said one of the princes sharply to a servant who stood near the door.

— That is quite impossible, replied the servant.

— Is it? let us see! said the second prince, pushing the servants to right and left.

But the servants were many, and the princes only two. There was the noise of a struggle, which reached the emperor's ears.

— What is the matter? asked he angrily.

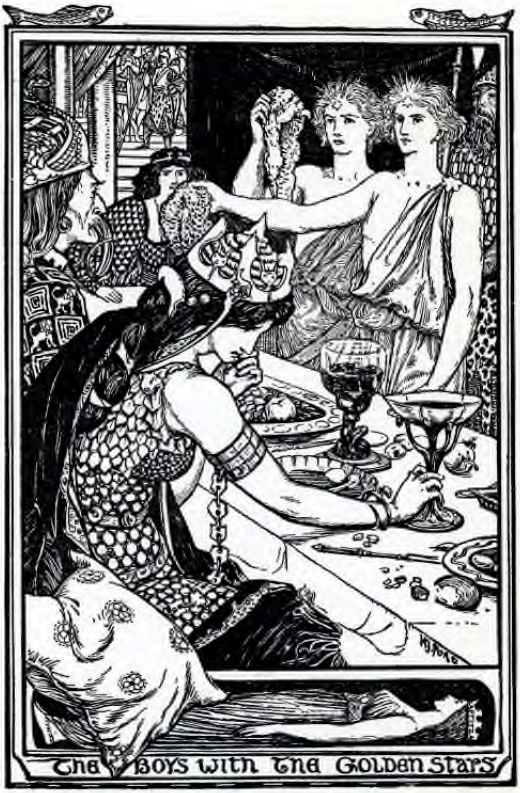
The princes stopped at the sound of their father's voice.

— Two boys who want to force their way in, replied one of the servants, approaching the emperor.

— To force their way in? Who dares to use force in my palace? What boys are they? said the emperor all in one breath.

— We know not, O mighty emperor, answered the servant, but they must surely be akin to you, for they have the strength of lions, and have scattered the guards at the gate. And they are as proud as they are strong, for they will not take their caps from their heads.

The emperor, as he listened, grew red with anger.



— Thrust them out, cried he. Set the dogs after them.

— Leave us alone, and we will go quietly, said the princes, and stepped backwards, weeping silently at the harsh words. They had almost reached the gates when a servant ran up to them.

— The emperor commands you to return, panted he: the empress wishes to see you.

The princes thought a moment : then they went back the way they had come, and walked straight up to the emperor, their caps still on their heads.

He sat at the top of a long table covered with flowers and filled with guests. And beside him sat the empress, supported by twelve cushions. When the princes entered one of the cushions fell down, and there remained only eleven.

— Take off your caps, said one of the courtiers.

— A covered head is among men a sign of honor. We wish to seem what we are.

— Never mind, said the emperor, whose anger had dropped before the silvery tones of the boy's voice. Stay as you are, but tell me who you are! Where do you come from, and what do you want?

— We are twins, two shoots from one stem, which has been broken, and half lies in the ground and half sits at the head of this table. We have travelled a long way ; we have spoken in the rustle of the wind, have whispered in the wood, we have sung in the

waters, but now we wish to tell you a story which you know without knowing it, in the speech of men.

And a second cushion fell down.

— Let them take their silliness home, said the empress.

— Oh, no, let them go on, said the emperor. You wished to see them, but I wish to hear them. Go on, boys, sing me the story.

— The empress was silent, but the princes began to sing the story of their lives.

— There was once an emperor, began they, and the third cushion fell down.

When they reached the warlike expedition of the emperor three of the cushions fell down at once.

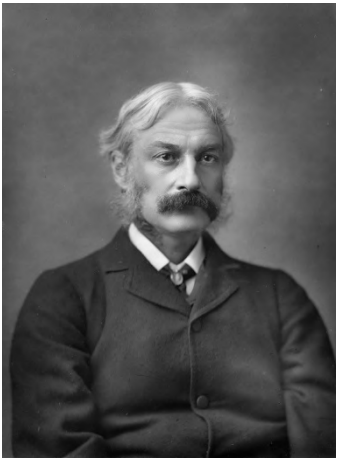
And when the tale was finished there were no more cushions under the empress, but the moment that they lifted their caps, and showed their golden hair and the golden stars, the eyes of the emperor and of all his guests were bent on them, and they could hardly bear the power of so many glances.

And there happened in the end what should have happened in the beginning. Laptitza sat next her husband at the top of the table. The stepmother's daughter became the meanest sewing maid in the palace, the stepmother was tied to a wild horse, and everyone knew and has never forgotten that whoever has a mind turned to wickedness is sure to end badly.

Adapted by Andrew Lang (1844-1912)

in ***The Violet Fairy Tales*** (1901), illustrated by Henry Justice Ford.

(English text and illustrations belong to the Public Domain).



editorial notes

Andrew Lang was a Scottish anthropologist who specialized in the collection of fairy tales from around the world. His collections, published from 1889 to 1913, most of which were colorfully named and lavishly illustrated, fired the imagination of generations of Anglo-Saxon children, including probably all the fantasy authors, including Tolkien. The tales (and their illustrations) would resonate through the best films, strips and cartoons that followed, not forgetting of course the covers of magazines for both children and adults, including Science Fiction and Fantasy, both bright and dark. He co-translated ***the Odyssey*** into English prose, and as editor of Harper's Bazaar magazine, he launched Henry Rider Haggar by helping him publish ***King Solomon's Mines***.

Duel après un Bal Masqué (1854), de Jean-Léon Gérôme (1824–1904).

45 Le masque de la Mort Rouge

1

La Mort Rouge avait depuis longtemps dévasté le pays. Aucune pestilence n'avait jamais été aussi meurtrière, ni aussi hideuse. Le sang était sa manifestation et son sceau — la rougeur et l'horreur du sang. Il y avait des douleurs aiguës, des vertiges soudains, puis des saignements abondants au niveau des pores, avec décomposition. Les taches écarlates sur le corps et surtout sur le visage de la victime étaient la malédiction jetée par la peste, qui la privait de l'aide et de la sympathie de ses semblables. Et tout — depuis la contraction, la progression jusqu'à la conclusion de la maladie, — étaient l'affaire d'une demi-heure.

Mais le prince Prospero était heureux, intrépide et sagace. Lorsque ses domaines furent à moitié dépeuplés, il convoqua un millier d'amis sains et au cœur léger parmi les chevaliers et les dames de sa cour, et avec ceux-là, se retira avec eux dans la profonde solitude de l'une de ses abbayes fortifiées. Il s'agissait d'une vaste et magnifique bâtisse, conçue par le prince lui-même, selon son goût excentrique et pourtant auguste. Un mur fort et haut la ceignait. Ce mur avait des portes en fer.

Les courtisans étant entrés, ils amenèrent des fourneaux et des masses, et soudèrent les gonds. Ils faisaient en sorte de ne laisser moyen ni d'entrer ni de sortir en cas d'élan soudain de désespoir ou de frénésie venant de l'intérieur. L'abbaye était amplement provisionnée. Avec de telles précautions, les courtisans pouvaient répondre au défi de la contagion. Le monde extérieur prendrait soin de lui-même. Et dans l'intervalle, ce serait folie de s'affliger ou de penser. Le prince avait prévu toutes les sources de plaisir. Il y avait des bouffons, des poètes improvisateurs, des danseurs de ballet, des musiciens, il y avait la Beauté, il y avait le vin. Tout ceci et la sécurité étaient à l'intérieur. Au dehors, il y avait la Mort Rouge.

2

C'est vers la fin du cinquième ou sixième mois de sa réclusion, et tandis que la peste faisait furieusement rage à l'extérieur, que le prince Prospero divertit ses mille amis d'un bal masqué d'une magnificence inhabituelle.

C'était un spectacle voluptueux, que cette mascarade. Mais laissez-moi d'abord vous parler des pièces dans lesquelles elle se tenait. Il y en avait sept — une suite impériale. Dans beaucoup de palais, toutefois, de telles suites forment une perspective longue et droite, tandis que les portes se rabattent presque jusqu'aux murs de chaque côté, de sorte que la vue de toute la profondeur est à peine gênée. Ici, le cas était très différent, comme on aurait pu s'y attendre en raison de l'amour du duc pour le bizarre. Les pièces

étaient disposés si irrégulièrement que la vision ne pouvait en embrasser qu'à peine plus qu'une seule à chaque instant. Il y avait un coude tous les vingt ou trente mètres, et au sortir de chaque coude un effet de surprise. À droite et à gauche, au milieu de chaque mur, une haute et étroite fenêtre gothique donnait sur un couloir aveugle qui suivait les méandres de la suite.

Ces fenêtres étaient faites de vitraux dont la couleur variait en fonction de la tonalité dominante de la décoration de la chambre sur laquelle elles s'ouvraient. Celle de l'extrémité orientale était par exemple tendue de bleu et ses fenêtres étaient d'un bleu vif. La seconde chambre était violette du fait de ses meubles et ses tapisseries, et ici les vitraux étaient violets. La troisième était verte tout le long, et les battants vitrés l'étaient aussi. La quatrième était meublée et éclairée en orange — la cinquième en blanc — la sixième en violet. La septième pièce était étroitement drapée de tapisseries de velours noir qui tendues au plafond tombaient le long des murs, retombant en lourds plis sur un tapis de la même matière et de la même teinte. Mais dans cette chambre seulement, la couleur des fenêtres détonnait de celle du décor. Les vitres étaient écarlates, une couleur profondément sanglante.

Or, dans aucune des sept pièces, il n'y avait de lampe ou de candélabre, au milieu de la profusion de mobiliers dorés qui se trouvaient posés épars de-ci de-là ou qui pendaient du plafond. Il n'y avait aucune sorte de lumière émanant d'une lampe ou d'une chandelle dans la suite des chambres. Mais dans les couloirs qui couraient le long de la suite, il y avait, derrière chaque fenêtre, un lourd trépied portant une grande bassine de cuivre remplie de feu, qui projetait ses rayons à travers le verre teinté et illuminait ainsi la pièce de façon spectaculaire. Et c'est ainsi que se produisaient une multitude d'apparences criardes et fantastiques. Mais dans la chambre occidentale, ou chambre noire, l'effet de la lumière flambante qui éclaboussait les tentures ténébreuses à travers les carreaux teintées de sang, était horrible à l'extrême, et produisait un aspect si sauvage sur les expressions de ceux qui y entraient, que

peu de gens de la compagnie étaient assez audacieux pour mettre le pied entre ces quatre murs.

3

C'est aussi dans cet appartement, que se dressait contre le mur occidental, une gigantesque horloge d'ébène. Son pendule se balançait d'un côté à l'autre avec un cliquetis sourd, lourd et monotone ; et quand l'aiguille des minutes faisait le tour du cadran et que l'heure allait être sonnée, il sortait des poumons d'airain de l'horloge un son clair, fort, profond et extrêmement musical, mais d'une note et d'une insistance si particulières qu'à chaque intervalle d'une heure, les musiciens de l'orchestre étaient obligés d'arrêter momentanément leur concert pour prêter attention ; et ainsi, par force, les valseurs cessaient leurs évolutions, et il y avait une brève décontenance de toute la joyeuse compagnie ; et, tandis que les carillons de l'horloge retentissaient encore, on observait que les plus dissipés pâlissaient, et que les plus âgés et les plus endormis frottaient leurs fronts comme se prenaient à rêvasser ou à méditer, confondus.

Cependant, lorsque les échos avaient complètement cessé, un rire léger gagnait aussitôt l'assemblée ; les musiciens se regardaient et souriaient comme si de leur propre nervosité et de leur propre faiblesse, et ils se chuchotaient, les uns aux autres, la promesse, que le prochain carillon de l'horloge ne leur causerait pas de semblable émotion ; Et puis, après un intervalle de soixante minutes, (lequel embrasse trois mille six cents secondes de ce Temps qui file), arrivait encore un autre carillon de l'horloge, et ensuite la même décontenance, incertitude et introspection.

Mais, en dépit de ces détails, ce fut une réception gaie et magnifique. Les goûts du duc étaient particuliers. Il avait l'œil pour les couleurs et les effets. Il ne tenait pas compte du décoratif de la simple mode. Ses plans étaient audacieux et passionnés, et ses

conceptions miroitaient d'un lustre barbare. Il y en avait qui l'auraient jugé fou. Ses partisans avaient l'impression qu'il ne l'était pas. Il était nécessaire de l'écouter, le voir et le toucher pour être certain qu'il ne l'était pas.

Il avait dirigé, en grande part, les embellissements mobiliers des sept chambres, à l'occasion de cette grande fête ; et c'était selon son intuition que les masques des participants avaient été modelés. Soyez assurés qu'ils étaient grotesques. Il y avait quantités d'outrance, de paillettes, de piquant et de fantasmagorie — pour beaucoup ayant été vues depuis dans Hernani. Il y avait des figures déliées aux membres et tenues dépareillés. Il y avait des caprices délirants tels qu'un homme fou les improvise. Il y avait beaucoup de beau, beaucoup de dévergondé, beaucoup de bizarre, quelque chose de terrible, et pas une once de ce qui aurait pu susciter le dégoût. De parts et d'autres dans les sept chambres, se frôlaient, en fait, une multitude de rêves. Et ceux-ci — les rêves — se faufilaient et tournoyaient, en prenant la teinte des chambres, et donnaient au rythme effrené de l'orchestre l'allure d'un écho de leurs pas.

Et, tout d'un coup, l'horloge d'ébène qui se trouvait dans l'antre de velours sonne. Et alors, pour un moment, tout est calme, et tout est silencieux, sauf la voix de l'horloge. Les rêves se figent debout là où ils se tenaient. Mais les échos du carillon meurent au loin — ils n'ont duré qu'un instant — et un rire léger, à demi étouffé, s'échappe après eux alors qu'ils s'en vont. Et maintenant à nouveau, la musique enfle, et les rêves reprennent vie, et se faufilent et tournoient plus joyeusement que jamais, prenant la teinte des nombreuses fenêtres teintées à travers lesquelles coulent les rayons des brasiers.

Mais dans la chambre qui se trouve la plus à l'ouest des sept, aucun des masques ne s'aventure plus, car la nuit se perd, et une lumière plus rougeâtre se répand à travers les vitraux couleur de sang, et les ténèbres des tentures noires effrayent, et pour celui dont le pied se pose sur le tapis noir, il vient de l'horloge d'ébène toute proche un grand coup sourd plus solennellement insistant

que tout autre qui parviendrait à l'oreille de ceux qui s'offrent aux plaisirs plus à l'écart dans les autres chambres.

4

Mais ces autres chambres étaient densément peuplées, et dans celles-ci battait fiévreusement le cœur de la vie. Et les réjouissances continuaient à tourbillonner, jusqu'à ce qu'enfin on commençât à sonner minuit à l'horloge. Alors la musique cessa, comme je l'ai raconté ; les évolutions des valseurs furent calmées ; et il y eut une cessation inquiète de toutes choses comme auparavant. Sauf qu'à présent, c'était douze coups que la cloche de l'horloge avait à sonner ; et c'est ainsi qu'il arriva, peut-être, que davantage de pensées s'insinuèrent, avec davantage de temps à méditer pour les pensifs parmi ceux qui s'ébattaient. Et ainsi de même, il arriva, peut-être, qu'avant que les derniers échos du dernier carillon ne se soient complètement noyés dans le silence, il y eut de nombreux individus dans la foule qui avaient trouvé le loisir de prendre conscience de la présence d'une silhouette masquée qui n'avait attiré l'attention d'aucun individu avant. Et la rumeur de cette nouvelle présence s'étant répandue autour en chuchotements, il s'éleva finalement de toute la compagnie un brouhaha, ou un murmure, traduisant désapprobation et surprise — puis, finalement, terreur, horreur et dégoût.

Dans une assemblée fantasmagorique telle que je vous l'ai dépeinte, il peut être facilement supposé qu'aucune allure ordinaire n'aurait pu susciter une telle réaction. En vérité, la permissivité de la la nuit de mascarade était presque illimité ; mais le personnage en question aurait imité Hérode qu'il l'aurait dépassé, et il était allé au-delà même des limites de la convenance infinie du prince. Il y a des cordes dans le cœur des plus téméraires qui ne peuvent être touchées sans ressenti. Même pour ceux qui sont complètement perdus, pour qui la Vie et la Mort sont deux pitreries qui se valent, il y a des sujets dont on ne peut se moquer. La compagnie entière, en effet, semblait à présent profondément ressentir que dans le

costume et le comportement de l'étranger, il n'y avait ni esprit ni décence. La silhouette était grande et décharnée, et drapée de la tête aux pieds dans l'accoutrement de la tombe. Le masque qui dissimulait le visage était façonné pour ressembler si fidèlement aux traits d'un cadavre raidi que l'examen le plus minutieux aurait eu du mal à détecter l'imposture. Et pourtant, tout cela aurait pu être toléré, voire même approuvé, par les fêtards insensés tout autour. Mais le mime était allé jusqu'à adopter les attributs de la Mort Rouge. Ses vêtements étaient éclaboussés de sang et son large front, ainsi que toutes les autres parties de son visage, étaient piquetés de l'horreur écarlate.

5

Quand les yeux du prince Prospero tombèrent sur cette image fantomatique (qui, avec un mouvement lent et solennel, comme pour mieux incarner son rôle, se glissait de part et d'autres parmi les valseurs), on le vit violemment parcouru d'un grand frisson soit de terreur, soit de dégoût ; mais, l'instant d'après, son front rougit de rage.

— Qui ose ? il demanda d'une voix rauque aux courtisans qui se tenaient près de lui, qui ose nous insulter par ce déguisement blasphématoire ? Saisissez-le et démasquez-le, afin que nous sachions qui nous devons pendre à l'aube, aux remparts !

C'est dans la chambre orientale ou bleue que se tenait le prince Prospero lorsqu'il prononça ces mots. Ils résonnèrent à travers les sept pièces avec force et clarté — car le prince était un homme imposant et robuste, et la musique s'était tue lorsqu'il avait fait signe de la main.

C'est dans la chambre bleue que se tenait le prince, avec un groupe de courtisans pâles à ses côtés. D'abord, comme il parlait, il y eut un léger mouvement précipité de ce groupe dans la direction de l'intrus, qui, à ce moment, était également à portée de main, et à présent, d'un pas délibéré et majestueux, faisait marche pour approcher l'orateur. Mais, à cause d'une certaine épouvante sans nom que les folles suppositions à propos du mime avaient inspiré à toute l'assemblée, il ne se trouva personne pour poser la main sur lui et le saisir, de sorte que, sans rien pour l'arrêter, il passa à moins d'un mètre de la personne du prince ; et, tandis que la vaste assemblée, comme sous l'effet d'une seule impulsion, refluait du centre des salles jusque contre les murs, il se dirigea sans interruption, mais du même pas solennel et mesuré qui l'avait distingué depuis le début, à travers la chambre bleue jusqu'à la chambre violette — à travers la chambre violette jusqu'à la verte — à travers la verte jusqu'à l'orange — à travers celle-ci encore jusqu'à la blanche — et même de là jusqu'à la violette, sans qu'un mouvement décidé ait été fait pour l'arrêter.

Ce fut alors, toutefois, que le prince Prospero, rendu fou de rage et honteux par sa lâcheté momentanée, se précipita à travers les six chambres, cependant que personne ne le suivait à cause de la terreur mortelle qui s'était emparée de tous. Il était armé d'un poignard dégainé, et s'était approché, d'une course rapide, à portée trois ou quatre pieds de la silhouette qui battait retraite, lorsque celle-ci, ayant atteint l'extrémité de la chambre de velours, se retourna soudainement et fit face à son poursuivant. Il y eut un cri aigu et le poignard tomba luisant sur le tapis noir, sur lequel, l'instant d'après, gisait prostré dans la mort le prince Prospero. Alors, rassemblant le courage frénétique du désespoir, une foule de fêtards se jeta aussitôt dans l'appartement noir, et, saisissant le

mime, dont la haute silhouette se tenait droite et immobile dans l'ombre de l'horloge d'ébène, étouffèrent un soupir d'horreur indicible en découvrant que le lourd linceul en toile cirée et le masque à la semblance cadavérique qu'ils empoignaient avec une si violente rudesse, n'étaient occupés par aucune forme tangible.

Et à présent, était reconnue la présence de la Mort Rouge. Elle était venu comme un voleur dans la nuit. Et l'un après l'autre, les fêtards s'écroulaient dans les salles dégoulinantes de sang de leur fête, et chacun mourut dans la posture désespérée de sa chute. Et la vie de l'horloge d'ébène s'éteignit avec celle du dernier des insouciants. Et les flammes des trépieds expirèrent. Et les Ténèbres, et la Corruption, et la Mort Rouge régnèrent souveraines absolument partout.

Edgar Allan Poe, mai 1842

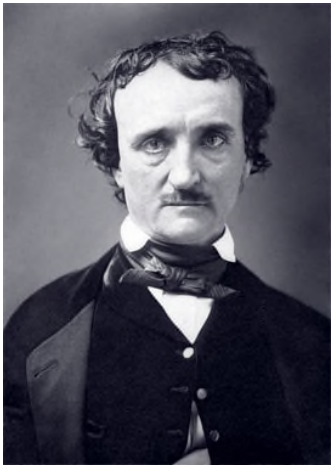
Illustration de Harry Clarke, 1919 et version anglaise : domaine public.
Traduction de David Sicé, tous droits réservés, 2021.

L'ART DU RÉCIT

L'école et les ateliers d'écriture ne vous donnent simplement pas les outils qui permettent d'écrire ce que vous voulez, quand vous voulez et sans aucun stress.

Découvrez les premiers chapitres gratuitement sur Amazon.fr, sur Davonline.com et sur etrangeetoile.fr.

L'art du récit rassemble et teste avec vous toutes les techniques pour commencer, terminer et perfectionner vos textes – de la page blanche au point final, en trois parties : **méthodique** – apprenez et écrivez) ; **intuitive** – écrivez sans avoir à apprendre ; et **stimulante** – explorez le domaine de la Science-fiction, du Fantastique et de la Fantasy, et laissez votre imagination s'enflammer.



notes de rédaction

Edgar Allan Poe est le fondateur des genres policier, fantastique, horreur, fantasy et science-fiction moderne. Arthur Conan Doyle pastichera avec ***Sherlock Holmes*** ses enquêtes du Baron Dupin en cédant à la facilité de cacher au lecteur les indices qui permettent de résoudre l'énigme, tandis que Poe fait tout le contraire.

Les récits d'Edgar Allan Poe vont à la fois être réimprimés encore et encore dans les magazines à travers le 20ème siècle et continuer de servir de modèles aux futurs auteurs qui les lisent, et qui multiplieront les hommages, tel Ray Bradbury dans ses ***Chroniques Martiennes***. Ses récits seront (très) librement adaptés dans les films d'horreur anglais et américains des années 1930 à 1970 frôlant le film d'exploitation et il arrive même que l'on découvre des adaptations fidèles, qui surprennent alors par leur modernité. Poe est aussi largement pillé et plagié par les scénaristes de télévision et de cinéma, tandis que Guillermo Del Toro espère toujours adapter les dantesques ***Aventures d'Arthur Gordon Pym***, qui impressionna tant H. P. Lovecraft.

Le Masque de la Mort Rouge est paru pour la première fois dans **Graham's Lady's and Gentleman's Magazine** et résonne désormais d'une manière très particulière alors que le visage des « vaccinés » contaminés et contagieux se colore de rouge à cause du flot des micro-caillots dans leur sang avec l'épée de Damoclès que suppose la persistance des micro-caillots au fil des années. Pour écrire son récit, Poe s'inspirait bien sûr des récits et illustrations d'époque de la Peste Noire, mais aussi des derniers volumes de ***l'Histoire Naturelle*** de Pline l'Ancien, où ce dernier compile entre autre la description d'une maladie d'Afrique ultra-contagieuse qui tue en faisant saigner gens et bêtes, au point que des voyageurs ont rapporté avoir vu un animal dévorer un autre qui venait tomber — et tomber à son tour. La vitesse à laquelle cette fièvre hémorragique rappelant très fortement celle causée par le virus Ebola rassurait déjà à l'époque les voyageurs et l'auteur car à chaque fois l'épidémie tuait tout le monde sur une courte distance, et s'éteignait elle-

même, mais étrangement revenait toujours plus tard, nous savons aujourd'hui pourquoi.

Edgar Allan Poe utilise à fond tous les niveaux du récit, à toutes les échelles du récit. Le traduire demande de vérifier à chaque mot, chaque expression et le contexte historique de son époque et des époques auxquelles il fait référence, et toute flèche (nom propre) qu'il viendrait à citer afin que le lecteur qui veut comprendre, c'est-à-dire résoudre l'énigme et profiter à fond du spectacle gigogne de son imagination, suivre la flèche et découvre tant d'autres mondes, tant de vertiges et tant de nouvelles réalités cachées derrière les plus familières.

Enfin, **le Masque de la Mort Rouge** est une simple transposition de la réalité : au 19ème siècle comme aujourd'hui, la maladie ou plus généralement finit toujours par vous rattraper tandis que l'horloge funèbre égrène les heures qui vous rapproche de la mort. Comme tous les (bons) auteurs, Poe se projette dans ses personnages et exorcise la pensée que personne ne peut échapper, peu importe l'énergie, le pouvoir, les fortunes qu'il engloutit dans cette mission. La Mort Rouge qui s'invite au bal n'a pas de corps que l'on puisse saisir, parce qu'elle est faite de virus et autres bactéries qui circulent, se reproduisent chez n'importe quel humain, et mutent, tout simplement parce que les êtres vivants sont des communautés virales : les pestes sont donc des représentations, des masques, tout comme les masques représentent les apparences et rôles que les gens veulent bien se donner ou sont forcer de porter. Reste que le choix du prince de livrer son peuple à la Mort Rouge conduit à un naufrage total du royaume et Poe pose au final la question : le prince se serait-il sauvé s'il avait choisi de combattre pour de vrai le virus, solidairement et dignement, au lieu de se consacrer à servir seulement aux plus riches et ne laisser passer que les vaccinés qui contaminent et tombent malades.

Duel after a Masked Ball (1854), from Jean-Léon Gérôme (1824–1904).

56 The Masque Of The Red Death

1

The Red Death had long devastated the country. No pestilence had ever been so fatal, or so hideous. Blood was its Avatar and its seal — the redness and the horror of blood. There were sharp pains, and sudden dizziness, and then profuse bleeding at the pores, with dissolution. The scarlet stains upon the body and especially upon the face of the victim, were the pest ban which shut him out from the aid and from the sympathy of his fellow-men. And the whole seizure, progress and termination of the disease, were the incidents of half an hour.

But the Prince Prospero was happy and dauntless and sagacious. When his dominions were half depopulated, he summoned to his presence a thousand hale and light-hearted friends from among the knights and dames of his court, and with these retired to the deep seclusion of one of his castellated abbeys. This was an extensive and magnificent structure, the creation of the prince's own eccentric yet august taste. A strong and lofty wall girdled it in. This wall had gates of iron.

The courtiers, having entered, brought furnaces and massy hammers and welded the bolts. They resolved to leave means neither of ingress or egress to the sudden impulses of despair or of frenzy from within. The abbey was amply provisioned. With such precautions the courtiers might bid defiance to contagion. The external world could take care of itself. In the meantime it was folly to grieve, or to think. The prince had provided all the appliances of pleasure. There were buffoons, there were improvisatori, there were ballet-dancers, there were musicians, there was Beauty, there was wine. All these and security were within. Without was the Red Death.

2

It was toward the close of the fifth or sixth month of his seclusion, and while the pestilence raged most furiously abroad, that the Prince Prospero entertained his thousand friends at a masked ball of the most unusual magnificence.

It was a voluptuous scene, that masquerade. But first let me tell of the rooms in which it was held. There were seven — an imperial suite. In many palaces, however, such suites form a long and straight vista, while the folding doors slide back nearly to the walls on either hand, so that the view of the whole extent is scarcely impeded. Here the case was very different; as might have been expected from the duke's love of the bizarre. The apartments were so irregularly disposed that the vision embraced but little more than one at a time. There was a sharp turn at every twenty or thirty

yards, and at each turn a novel effect. To the right and left, in the middle of each wall, a tall and narrow Gothic window looked out upon a closed corridor which pursued the windings of the suite.

These windows were of stained glass whose color varied in accordance with the prevailing hue of the decorations of the chamber into which it opened. That at the eastern extremity was hung, for example in blue — and vividly blue were its windows. The second chamber was purple in its ornaments and tapestries, and here the panes were purple. The third was green throughout, and so were the casements. The fourth was furnished and lighted with orange — the fifth with white — the sixth with violet. The seventh apartment was closely shrouded in black velvet tapestries that hung all over the ceiling and down the walls, falling in heavy folds upon a carpet of the same material and hue. But in this chamber only, the color of the windows failed to correspond with the decorations. The panes here were scarlet — a deep blood color.

Now in no one of the seven apartments was there any lamp or candelabrum, amid the profusion of golden ornaments that lay scattered to and fro or depended from the roof. There was no light of any kind emanating from lamp or candle within the suite of chambers. But in the corridors that followed the suite, there stood, opposite to each window, a heavy tripod, bearing a brazier of fire, that projected its rays through the tinted glass and so glaringly illumined the room. And thus were produced a multitude of gaudy and fantastic appearances. But in the western or black chamber the effect of the fire-light that streamed upon the dark hangings through the blood-tinted panes, was ghastly in the extreme, and produced so wild a look upon the countenances of those who entered, that there were few of the company bold enough to set foot within its precincts at all.

3

It was in this apartment, also, that there stood against the western wall, a gigantic clock of ebony. Its pendulum swung to and

fro with a dull, heavy, monotonous clang; and when the minute-hand made the circuit of the face, and the hour was to be stricken, there came from the brazen lungs of the clock a sound which was clear and loud and deep and exceedingly musical, but of so peculiar a note and emphasis that, at each lapse of an hour, the musicians of the orchestra were constrained to pause, momentarily, in their performance, to harken to the sound; and thus the waltzers perforce ceased their evolutions; and there was a brief disconcert of the whole gay company; and, while the chimes of the clock yet rang, it was observed that the giddiest grew pale, and the more aged and sedate passed their hands over their brows as if in confused revery or meditation.

But when the echoes had fully ceased, a light laughter at once pervaded the assembly; the musicians looked at each other and smiled as if at their own nervousness and folly, and made whispering vows, each to the other, that the next chiming of the clock should produce in them no similar emotion; and then, after the lapse of sixty minutes, (which embrace three thousand and six hundred seconds of the Time that flies,) there came yet another chiming of the clock, and then were the same disconcert and tremulousness and meditation as before.

But, in spite of these things, it was a gay and magnificent revel. The tastes of the duke were peculiar. He had a fine eye for colors and effects. He disregarded the decora of mere fashion. His plans were bold and fiery, and his conceptions glowed with barbaric lustre. There are some who would have thought him mad. His followers felt that he was not. It was necessary to hear and see and touch him to be sure that he was not.

He had directed, in great part, the moveable embellishments of the seven chambers, upon occasion of this great *fête*; and it was his own guiding taste which had given character to the masqueraders. Be sure they were grotesque. There were much glare and glitter and piquancy and phantasm — much of what has been since seen in *Hernani*. There were arabesque figures with unsuited limbs and

appointments. There were delirious fancies such as the madman fashions. There were much of the beautiful, much of the wanton, much of the *bizarre*, something of the terrible, and not a little of that which might have excited disgust. To and fro in the seven chambers there stalked, in fact, a multitude of dreams. And these—the dreams—writhed in, and about, taking hue from the rooms, and causing the wild music of the orchestra to seem as the echo of their steps.

And, anon, there strikes the ebony clock which stands in the hall of the velvet. And then, for a moment, all is still, and all is silent save the voice of the clock. The dreams are stiff-frozen as they stand. But the echoes of the chime die away — they have endured but an instant—and a light, half-subdued laughter floats after them as they depart. And now again the music swells, and the dreams live, and writhe to and fro more merrily than ever, taking hue from the many tinted windows through which stream the rays from the tripods.

But to the chamber which lies most westwardly of the seven, there are now none of the maskers who venture; for the night is waning away; and there flows a ruddier light through the blood-colored panes; and the blackness of the sable drapery appals; and to him whose foot falls upon the sable carpet, there comes from the near clock of ebony a muffled peal more solemnly emphatic than any which reaches *their* ears who indulge in the more remote gaieties of the other apartments.

4

But these other apartments were densely crowded, and in them beat feverishly the heart of life. And the revel went whirlingly on, until at length there commenced the sounding of midnight upon the clock. And then the music ceased, as I have told; and the evolutions of the waltzers were quieted; and there was an uneasy cessation of all things as before. But now there were twelve strokes to be sounded by the bell of the clock; and thus it happened, perhaps that

more of thought crept, with more of time, into the meditations of the thoughtful among those who revelled.

And thus too, it happened, perhaps, that before the last echoes of the last chime had utterly sunk into silence, there were many individuals in the crowd who had found leisure to become aware of the presence of a masked figure which had arrested the attention of no single individual before. And the rumor of this new presence having spread itself whisperingly around, there arose at length from the whole company a buzz, or murmur, expressive of disapprobation and surprise — then, finally, of terror, of horror, and of disgust.

In an assembly of phantasms such as I have painted, it may well be supposed that no ordinary appearance could have excited such sensation. In truth the masquerade license of the night was nearly unlimited; but the figure in question had out-Heroded Herod, and gone beyond the bounds of even the prince's indefinite decorum. There are chords in the hearts of the most reckless which cannot be touched without emotion. Even with the utterly lost, to whom life and death are equally jests, there are matters of which no jest can be made. The whole company, indeed, seemed now deeply to feel that in the costume and bearing of the stranger neither wit nor propriety existed.

The figure was tall and gaunt, and shrouded from head to foot in the habiliments of the grave. The mask which concealed the visage was made so nearly to resemble the countenance of a stiffened corpse that the closest scrutiny must have had difficulty in detecting the cheat. And yet all this might have been endured, if not approved, by the mad revellers around. But the mummer had gone so far as to assume the type of the Red Death. His vesture was dabbled in *blood*—and his broad brow, with all the features of the face, was besprinkled with the scarlet horror.

When the eyes of Prince Prospero fell upon this spectral image (which with a slow and solemn movement, as if more fully to sustain its role, stalked to and fro among the waltzers) he was seen to be convulsed, in the first moment with a strong shudder either of terror or distaste; but, in the next, his brow reddened with rage.

— Who dares? he demanded hoarsely of the courtiers who stood near him — who dares insult us with this blasphemous mockery? Seize him and unmask him —that we may know whom we have to hang at sunrise, from the battlements!

It was in the eastern or blue chamber in which stood the Prince Prospero as he uttered these words. They rang throughout seven rooms loudly and clearly — for the prince was a bold and robust man, and the music had become hushed at the waving of his hand.

It was in the blue room where stood the prince, with a group of pale courtiers by his side. At first, as he spoke, there was a slight rushing movement of this group in the direction of the intruder, who, at the moment was also near at hand, and now, with deliberate and stately step, made closer approach to the speaker. But from a certain nameless awe with which the mad assumptions of the mummer had inspired the whole party, there were found none who put forth hand to seize him; so that, unimpeded, he

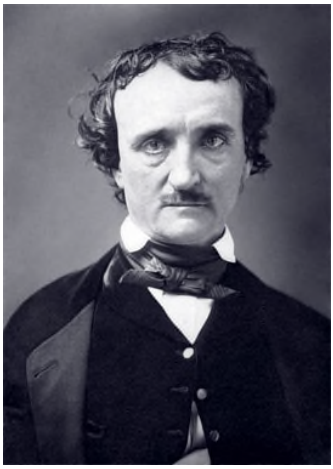
passed within a yard of the prince's person; and, while the vast assembly, as if with one impulse, shrank from the centres of the rooms to the walls, he made his way uninterruptedly, but with the same solemn and measured step which had distinguished him from the first, through the blue chamber to the purple—through the purple to the green — through the green to the orange—through this again to the white — and even thence to the violet, ere a decided movement had been made to arrest him.

It was then, however, that the Prince Prospero, maddening with rage and the shame of his own momentary cowardice, rushed hurriedly through the six chambers, while none followed him on account of a deadly terror that had seized upon all. He bore aloft a drawn dagger, and had approached, in rapid impetuosity, to with-in three or four feet of the retreating figure, when the latter, having attained the extremity of the velvet apartment, turned suddenly and confronted his pursuer. There was a sharp cry — and the dagger dropped gleaming upon the sable carpet, upon which, instantly afterwards, fell prostrate in death the Prince Prospero. Then, summoning the wild courage of despair, a throng of the revellers at once threw themselves into the black apartment, and, seizing the mummer, whose tall figure stood erect and motionless within the shadow of the ebony clock, gasped in unutterable horror at finding the grave cerements and corpse-like mask which they handled with so violent a rudeness, untenanted by any tangible form.

And now was acknowledged the presence of the Red Death. He had come like a thief in the night. And one by one dropped the revellers in the blood-bedewed halls of their revel, and died each in the despairing posture of his fall. And the life of the ebony clock went out with that of the last of the gay. And the flames of the tripods expired. And Darkness and Decay and the Red Death held illimitable dominion over all.

Edgar Allan Poe, mai 1842

Illustration de Harry Clarke, 1919 et version anglaise : domaine public.
Traduction de David Sicé, tous droits réservés, 2021.



Editorial notes

Edgar Allan Poe is the founder of the modern detective, fantasy, horror, fantasy and science fiction genres. Arthur Conan Doyle pastiched his Baron Dupin investigations with ***Sherlock Holmes*** by giving in to the ease of hiding the clues to solve the mystery from the reader, whereas Poe did the opposite.

Edgar Allan Poe's stories were both reprinted again and again in magazines throughout the 20th century and continued to serve as models for future authors who read them, and who multiplied the tributes, such as Ray Bradbury in his ***Martian Chronicles***. His stories were (very) freely adapted in British and American horror films from the 1930s to the 1970s, bordering on the exploitative, and faithful adaptations were sometimes discovered, which surprised by their modernity. Poe is also widely plundered and plagiarised by television and film writers, while Guillermo Del Toro still hopes to adapt the Dantean ***Adventures of Arthur Gordon Pym***, which so impressed H. P. Lovecraft.

The Mask of the Red Death first appeared in **Graham's Lady's and Gentleman's Magazine** and now resonates in a very special way as the faces of the contaminated and contagious 'vaccinated' turn red from the flow of micro-clots in their blood, along with the sword of Damocles that the persistence of the micro-clots implies over the years.

In writing his story, Poe was of course inspired by the accounts and illustrations of the Black Death at the time, but also by the last volumes of Pliny the Elder's ***Natural History***, in which the latter compiles, among other things, a description of an ultra-contagious African disease that kills by causing people and animals to bleed, to the extent that travellers reported seeing one animal devour another that had just fallen - and fallen in turn. The speed with which this haemorrhagic fever, very similar to that caused by the Ebola virus, reassured

travellers and the author even then, because each time the epidemic killed everyone within a short distance, and then died out itself, but strangely enough always came back later, as we now know.

Edgar Allan Poe makes extensive use of all levels of narrative, at all scales of narrative. Translating it requires checking each word, each expression and the historical context of its time and of the eras to which it refers, and any arrow (proper name) that it might cite so that the reader who wants to understand, that is to say solve the enigma and enjoy the giggidy show of his imagination to the full, follows the arrow and discovers so many other worlds, so many dizzinesses and so many new realities hidden behind the most familiar.

Finally, ***The Mask of the Red Death*** is a simple transposition of reality: in the 19th century as today, illness or more generally disease always catches up with you as the funeral clock ticks away the hours that bring you closer to death. Like all (good) writers, Poe projects himself into his characters and exorcises the thought that no one can escape, no matter how much energy, power, fortunes he sinks into this mission. The Red Death that invites itself to the ball has no body that we can grasp, because it is made of viruses and other bacteria that circulate, reproduce in any human, and mutate, simply because living beings are viral communities: the plagues are therefore representations, masks, just as masks represent the appearances and roles that people want to give themselves or are forced to wear. The fact remains that the prince's choice to hand over his people to the Red Death leads to the total wreckage of the kingdom, and Poe ultimately asks the question: would the prince have saved himself if he had chosen to fight the virus for real, in solidarity and with dignity, instead of devoting himself to serving only the richest people and allowing only the vaccinated to pass through, contaminating and falling ill.

The Last Of Us *(2013) de Neil Druckmann, développé par Naughty Dog, chez Sony.*

66 apocalypses : mode d'emploi

Les récits de fin du monde et d'après la fin du monde sont basiquement des récits d'épouvante horrifique. Sauf que la source de l'horreur est la fin du monde connu du lecteur et les épreuves qui en découlent. Conséquence : votre lecteur ne connaîtra jamais le grand frisson si vous détruisez un monde imaginaire – un monde de Fantasy ou même tout l'univers d'un Space opera, voilà pourquoi dans ***Valérian***, le cataclysme qui frappe la planète terre et New-York transformée en cité des eaux mouvantes marquera à vie non seulement le lecteur français, mais vous retrouverez des vignettes de la bande dessinées encore dans nombre de films postérieurs.

Rien ne sert de détruire ce qui n'existe pas

Par contre, détruire tous les mondes que ***Laureline et Valérian*** ont visités à la fin de la série en bande dessinée ne fera ni chaud, ni froid – pas plus que la fin de la Fédération dans la série ***Star Trek Discovery***, pas plus que la destruction de Vulcain dans le reboot uchronique des films de ***Star Trek*** ou la destruction de Krypton au début des films et séries ***Superman*** ne nous fera pas verser une larme. En revanche, l'invasion et la destruction de la Terre à laquelle pas un poisson n'aura survécu dans la série télévisée ***The Orville***, ou la borgification instantanée de la Terre dans : c'est le monde réel. La différence entre un beau spectacle d'effets spéciaux et un flot de

destructions bien réel qui arrive près de chez vous ou retransmis plus ou moins en direct au JT, c'est la réalité que votre corps reconnait d'instinct.

Valérian et la Cité des eaux mouvantes (1968) par Christin et Mézières, chez le Lombard.

Incident, désastre ou catastrophe planétaire ?

Dans une apocalypse, la destruction est en marche et met fin à un monde. Un monde, c'est un tout cohérent : sa réalité physique, ses communautés, leurs croyances et leurs lois. En revanche, l'apocalypse peut très bien se dérouler à une échelle ridicule et tout de même faire tordre l'estomac du lecteur spectateur qui en est témoin. Alors que j'étais surveillant dans une école, les jeunes élèves me montraient fièrement une « ferme de fourmis », c'est-à-dire une fourmilière coincée entre deux vitres où de la reine qui pondait au reste de sa communauté, tout le monde s'activait joyeusement. Seulement voilà, personne dans la classe n'avait songé à nourrir les fourmis : jour après jour, les jeunes élèves s'étonnaient que les fourmis disparaissent, jusqu'à ce qu'il n'en reste qu'une seule, la Reine. Si les enfants se doutaient bien que ce qui arrivait à l'échelle des fourmis était bien une catastrophe absolue et la fin de leur monde, ils n'en mesuraient pas l'horreur totale, mais il est probable que, l'inconscient fonctionnant et apprenant toute la vie à analyser les souvenirs, ils le réaliseront un jour.

NAGASAKI, 9 AOUT 1945

*Ouverture du film **The Divide 2011** : vous vous doutez qu'elle n'ira pas bien loin…*

Car il s'agissait bien d'une Apocalypse, aussi terrible que celle décrite dans les textes dits eschatologiques — prétendant raconter comment le monde finira, par exemple détruit par les tremblements de terre provoqué par un serpent qui se dévore lui-même — aussi terrible que la bombe atomique tombant sur Hiroshima ou les bombardements incendiaires de Tokyo et de Dresde par les américains, ou la destruction d'une vallée après la rupture d'un barrage, ou d'un quartier entier sous les chenilles de chars ou sous une pluie de bombes de la « coalition » du moment, l'asphyxie de tous les poissons d'une rivière ou l'incinération d'une forêt et des maisons sur le chemin du feu parce que des gros malins ont pompé ou pollué toute l'eau de la nappe phréatique font répéter à qui mieux mieux par les perroquets médiatiques que c'est à cause du réchauffement médiatique, quand en réalité ils ont volé toute l'eau de la région pour s'enrichir « gratuitement ».

Ragnarök par Emil Doepler (1905) : Asgard brûle (à gauche), Odin et le loup de Fenris.

Un récit horrifique de dangers réalistes en cascade

Le virus apocalyptique peut ne pas exister, les maladies et les morts et les paniques et les pénuries et les crimes et les injustices et la folie qu'il cause ont toujours existé et sont parfaitement reconnaissables par quelqu'un qui a un peu vécu ou s'est un peu renseigner sur le monde dans lequel il habite. Maintenant dès lors qu'un récit Apocalyptique (et Post-Apocalyptique) est un récit d'horreur, il suit forcément les scènes clés du récit d'horreur, qu'il s'agisse de la cabane au fond des bois, du psychopathe de service coursant la survivante finale ou de l'extraterrestre baveux qui se reproduit en engrossant un homme qui accouchera du rejeton par éviscération. Rappelons quels sont ces scènes clés, notamment décrite dans l'excellente série ***Secrets of Cinema*** de Kim Newman et Mark Kermode.

Le jour d'après a tout juste : le réchauffement précède toujours la glaciation.

Le Voyage vers la fin du monde

Tout récit horrifique implique un voyage des héros depuis le monde plus ou moins rassurant que nous connaissons vers sa destruction imminente, présente puis passée pour les personnages qui survivront. Ce voyage n'a pas besoin d'être physique : les héros de votre apocalypse peuvent très bien rester à leur fenêtre et rester confinés, l'apocalypse viendra à eux. Mais les gens ont l'habitude de circuler dans le monde où ils habitent, de faire du tourismes, ou de chercher à s'évader, et si c'est dans une poche survivante

aux menaces qui ne manqueront pas de se réaliser, ils se retrouveront dans un monde perdu, que d'autres pourront à l'occasion visiter.

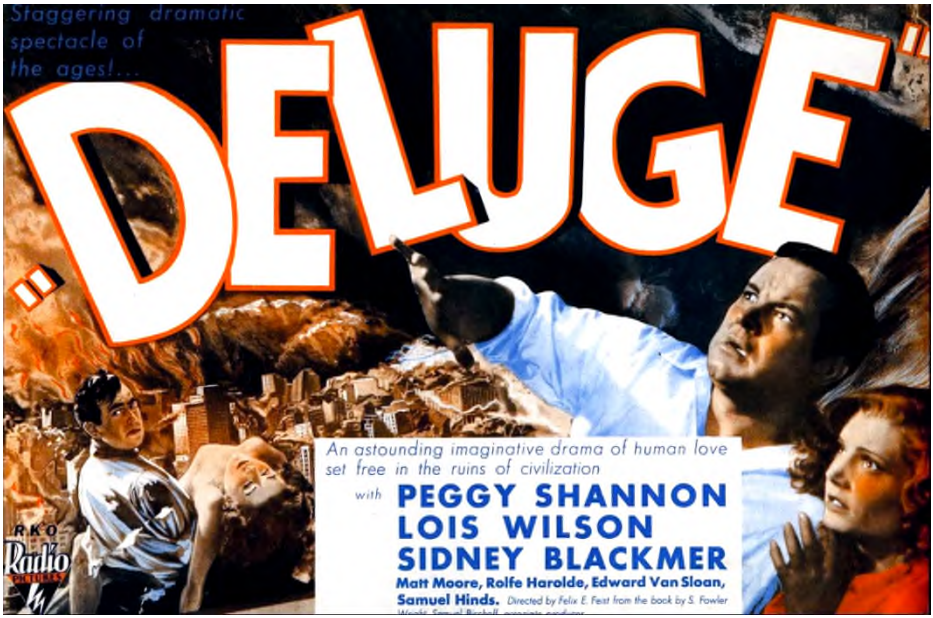
L'autre raison de montrer le voyage, c'est que le lecteur-spectateur ne verra pas la différence entre le monde d'avant, de pendant et d'après si vous ne lui montrez pas au moins le monde d'avant. Il y a une espèce de jeu des sept erreurs (multiplié par autant de destruction et de survie) entre le lecteur spectateur et le narrateur — et encore une fois, si le monde d'avant n'existe pas dans la réalité, le lecteur spectateur n'aura aucune réaction viscérale en suivant le récit, et n'apprendra rien pour sa propre survie au cas où les dangers bien réels qui portent votre récit lui tomberaient sur la figure.

Puisque tout le monde meurt à la fin, qui raconte l'histoire ? Un gros menteur.

Pour palpiter, le lecteur doit survivre

Si quelqu'un peut raconter l'histoire, c'est qu'il y aura des survivants : le lecteur ne peut simplement pas croire à un récit dont tous les narrateurs possibles et imaginables seront forcément morts avant qu'on lui raconte

comment. Et vu que le lecteur ne sera pas impressionné si ce n'est pas son propre monde qui se retrouve en péril, il faut forcément, en clair que le lecteur survive à votre récit d'apocalypse. Voilà pourquoi un roman et un film comme ***La Route*** a beau montrer une fin du monde réaliste et l'agonie de ses héros, le lecteur spectateur l'oubliera vite parce qu'il n'a absolument rien à faire d'un récit où lui-même au même titre que les héros et tous les témoins seront forcément morts avant d'avoir pu lui raconter quoi que ce soit. Le lecteur spectateur est peut-être là pour se distraire et se repaître du malheur des autres, mais son inconscient, son corps physique n'existe que pour survivre, et à la fin de la journée, ce sont eux seuls qui décident s'ils ont passé un bon moment et s'ils ont gagné du contrôle sur la réalité — la vraie, pas la propagande du moment, celle que l'on a vécu, vit et vivra encore après avoir lu ou vu le récit.



Après Déluge de 1933, plus besoin de voir aucun film ou série à succès apocalyptique : le déroulé et les scènes sont toujours les mêmes.

Les signes d'effondrement

Le lecteur spectateur doit reconnaître un monde familier, ou en tout cas, dont il a la certitude qu'il a existé, existe ou existera (encore) ou pourra évoluer raisonnablement. Une apocalypse peut très bien se situer dans le passée, à Pompéi ou sur la base lunaire Alpha. Une fois que cette familiarité

est non seulement établie, mais confortée, c'est alors que des signes peuvent se multiplier — ou pas, car une catastrophe peut survenir sans crier garde, simplement parce que ça peut arriver. Par exemple, le conducteur d'une voiture peut tourner à toute vitesse dans l'entrée d'un parking souterrain à l'heure de la sortie d'une école primaire ou maternelle sans se soucier le moins du monde qu'une petite fille ou une jeune maman traverse alors : les passants n'avaient qu'à regarder, non ? Et comme disent les évêques, ces choses-là arrivent, surtout quand on les laisse commettre.

Les martiens affirment avoir la preuve que les Terriens détiennent des armes de destruction massive : La Guerre des mondes version 2005 et 1953.

Les signes sont dans le fond, pas dans la forme

Les gens qui tournent ou écrivent des récits horrifiques semblent croire que des effets de style sont obligatoires, voire suffisent : il faut que la musique soit inquiétante, la colorimétrie bleuâtre, le champ de vision de la caméra distordu, ou comme dans un récit lovecraftien, il suffira de multiplier les adjectifs, et le spectateur lecteur aura « peur ». Et si le budget le permet, on balancera à grands jets l'hémoglobine et autres effets de malaiseux à vomitifs, le seul problème c'est que ceux qui sont chargés de nettoyer après le film peuvent se plaindre si vous allez trop loin, ou peuvent se faire trucider pour de vrai si votre spectateur sous influence chimique ou psychiatrique vient à imiter vos tueurs en série (ah, ce joker, lui au moins a réussi sa vie, non ?). Non, les auteurs qui utilisent la forme pour convaincre leurs lecteurs spectateurs ne sont pas talentueux, ils sont seulement lourds, et comme tous les autres auteurs font la même chose, et que le spectateur lecteur en a vu (beaucoup) d'autres avant leurs ratas, il ne sera pas impressionné.

Maître Corbeau, sur une cage aux écureuils perché… Les Oiseaux, 1963.

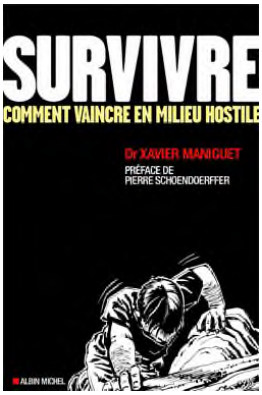
Que ce soit dans un récit horrifique ou dans un récit apocalyptique, les signes annonciateurs impliquent de s'être renseigner sur le fond, c'est-à-dire la réalité, les dangers réels que ces signent précèdent. Vous n'avez même pas besoin d'insister ou de montrer le danger en action, même si énormément de films catastrophes ou apocalyptiques le font, vous avez seulement à inclure dans vos descriptions les éléments ou personnages qui impliquent les menaces qui se réaliseront : une visite au zoo prépare l'attaque des prédateurs échappés à cause de n'importe quelle catastrophe, mais n'importe quel ciel bleu suppose qu'une attaque d'oiseaux lacérateurs peut survenir n'importe quand, tout comme cette magnifique eau bleu océan remplie de requins affamés par la surpêche, sans oublier le panneau baignade interdite ou ce drapeau noir qui flotte au-dessus de la plage auquel personne ne prête attention parce que vous comprenez, si cette jolie maman se baigne avec ses charmants bambins, c'est qu'il ne peut y avoir aucun danger, c'est certain. Même raisonnement que lorsque tous les passants traversent alors que c'est interdit par le petit bonhomme rouge : si les autres traversent, c'est qu'il n'y a aucun danger et je peux traverser aussi.

Des facteurs cumulatifs

Concernant les morts plus ou moins accidentelles, une lecture attentive d'une liste de Prix Darwin tout a fait véridique vous donneront les bases : en gros, l'immense d'un danger se détecte à la multiplication de facteurs : par

exemple, alcool plus arme à feu ; électricité plus eau, tronçonneuse plus enfant en bas âge, dynamite plus obscurité plus briquet (et non, ce n'était pas une bougie), stress plus n'importe quel facteur, maladie plus n'importe quel autre facteur. Les gens meurent « naturellement », « accidentellement » ou massacrés parce qu'ils ont cumulés un facteur de trop, et surtout ils n'avaient pas appris à repérer et neutraliser ces facteurs : vous débarquez quelque part, un quidam est à terre, vous vous félicitez d'avoir fait votre stage de secourisme et vous vous précipitez pour voir s'il respire et si son cœur bat et… zaaap ! : c'est le jardinier qui a taillé un arbre sous haute tension de trop, vous êtes mort.

Contagion (2021) récemment rebooté en feuilleton hyper-médiatique depuis 2019.



Des menaces ordinaires

Survivre de Xavier Maniguet liste d'abord les menaces naturelles statiques : le froid, le chaud, l'eau, la soif, l'effort physique, les animaux ; puis les milieux agressifs — la mer, le désert, la jungle, l'altitude, les pôles —, survolant menaces biologiques comme les maladies, les infections et empoisonnement, la faim et la soif, les ruptures d'approvisionnement ou de pièces de rechange, les menaces psychologiques, comme les germes de la peur (folie), la décompensation des maladies

physiques et mentales qui d'ordinaire sont sous contrôle. Il mentionne à peine ou pas du tout le crime organisé et désorganisé, crapuleux ou passionnel, la misère et les dictatures, les manipulations et l'avidité du genre de celle de ceux qui veulent tout prendre, se prennent pour le peuple ou l'individu élu, ou celui qui croit qu'être le plus fort ou le plus riche suffira à se sortir de tout. En temps normal, il y a des pièges de la vie plus ou moins mortels qui peuvent se refermer sur chaque sorte d'abuseur. Mais si les facteurs se cumulent et/ou si les circonstances deviennent extraordinaires — même extraordinairement positives ou joyeuses, les pièges se referment plus vite, ou le prix à payer peut monter exponentiellement.

Idiocracy (2006)… et le monde entier n'est plus qu'un tas d'ordures.

Le décalage des comportements

La majorité des gens réagissent à une situation comme si elle était forcément conforme aux situations qu'ils connaissent bien. Le gag habituel dans une apocalypse zombie est de faire arriver un secouriste qui voudra pratiquer le bouche à bouche à un zombie ou lui poser un garrot, ou encore sortir du blob la victime d'un blob pour se retrouver à deux bouffés par le blob. Nous apprenons au fil de nos vies toute une panoplie de comportement, tels des cartes à jouer que nous tenons en main ou en réserve, et à défaut nous piochons. Ce qu'un auteur ne doit pas faire, c'est de forcer la survenance d'une scène en la provoquant ou en la préparant sans tenir compte du vécu du personnage ou de la possibilité pour lui de faire un

choix différent, ou de survivre parce qu'il a des réflexes, un entrainement ou que dans une situation réelle, la menace n'obéit pas aux scénaristes : elle peut obéir à la physique ou a la (bio) chimie de la réalité, qui n'est pas celle d'un jeu vidéo, de la propagande du jour ou de ce qui évite les dépassements de budget sur le tournage, ou les retards à la rédaction ou au montage final. Il est aussi trop facile de prévoir des « chemises rouges » ou de la chair à canon ou des victimes prêts à l'usage pour refaire ce que tout le monde a déjà vu dans de meilleurs films et surtout pour la première fois avant : le spectateur lecteur joueur saura très bien que ces personnages ne comptent pas, et pire, que les dangers sont truqués pour ne frapper que tel personnage à tel moment, plutôt qu'en fonction de la vraisemblance, d'erreurs explicables ou de mise en danger délibérée orchestrées par des gens qui s'enrichissent du malheur des autres ou veulent éliminer la concurrence.

2012 le film de 2009, ou le monde entier suffira.

Du sursaut d'effroi à l'horreur dantesque

Le genre apocalyptique et post-apocalyptique peut tout à fait ménager le même genre de sursauts qu'un récit d'horreur. Ce sursaut est censé être un plaisir parce qu'après la peur vient le retour à la normal, et le sursaut est censé être causé par une menace ou une panique très brève, immédiatement suivi d'un retour temporaire à la sécurité. C'est le chat qui bondit hors du placard où il avait été enfermé alors que vous recherchez un monstre cannibale, c'est le tueur psychopathe qui tue quelqu'un mais qui n'a pas vu

l'héroïne, etc. Dans une catastrophe ou une apocalypse, c'est une ou plusieurs menaces qui se réalisent brutalement : par exemple, l'héroïne ouvre son congélateur et découvre qu'il ne fonctionne pas sans électricité et qu'elle aurait dû investir dans des boites ou des rations de survie et surtout prévoir davantage d'eau minérale et de papier toilette : mais que va-t-elle cuisiner pour sa famille et ses amis venus se suicider rituellement pour Noël ? — C'est aussi le pont qui s'écroule emporté par l'inondation alors que c'était le seul moyen de fuir, le voisin qui se tire une balle dans la tête parce qu'il ne supporte pas l'idée de mourir irradié, puis le héros qui apprend que le nuage radioactif va dans la direction opposée à la leur.

Le monstre, les problèmes de sociétés, le savant

L'être humain n'a aucune chance de s'en sortir seul : seul l'entraide, la transmission du savoir et la reproduction au sein d'une communauté suffisamment diversifiée génétiquement et le nombre de bras nécessaire assure la survie à court, moyen et long terme sans dépendre de technologies ou d'une aide extérieur qui ne sont plus disponibles dans l'immédiat ou qui apporteraient un danger encore plus grand. Donc le message « l'ennemi numéro 1 ce sont les autres survivants » des récits type Walking Dead est simplement pro-morts, il mène forcément à l'extermination totale des survivants, tôt ou tard. De même que l'idéologie actuellement dominante des petits chefs – diviser pour régner et s'enrichir le plus possible quoi qu'il en coûtera aux autres, à la civilisation (par opposition à la barbarie), aux sciences (par opposition à l'ignorance), aux gens vertueux (par opposition aux parasites criminels), à la vie en générale, à la planète — mène forcément à l'extinction générale, y compris des plus riches et de leurs serviteurs, et de

leurs esclaves les plus soumis. Le principe est le même que pour les Darwin Award, mais à l'échelle de la communauté : à la première conjonction de facteurs menaçants, la pyramide tombe, l'île paradisiaque autonome tourne à l'enfer autonome – rappelez-vous de la fourmilière sans nourriture. Le savant est le personnage clé, mais il ne peut survivre seul. Par ailleurs, il est humain, donc faillible. Enfin, l'habit ne fait pas le moine, est la compétence ne fait ni l'honnêteté ni le dictateur éclairé. Quand à la démocratie, cela fait des siècles que de doctes personnages apprennent à la saboter pour les pires ordures de la planète pourvu que cela les enrichissent à court terme.

Ils ont faim, ils sont partout et ils courent après les blondes : La nuit des morts vivants 1968. Fait piquant : les zombies sont à l'origine des hommes empoisonnés en Haïti par un sorcier vaudou contre de l'argent par jalousie ou vengeance, ou pour travailler de force. Aujourd'hui ils remplacent à l'écran les civils victimes de la guerre, de l'horreur économique et des catastrophes.

De l'injustice sociale

Qu'un récit apocalyptique stigmatise les problèmes d'une société ou les enjeux de civilisations ou les forces et faiblesse des identités, préjugés et parti-pris, c'est encore plus évident que dans un récit horrifique, mais cela doit être vrai dans n'importe quel récit, à ceci près qu'un véritable récit n'est pas un discours de propagande : plus vous tordez les ressorts de l'apocalypse (de l'horreur, du polar, de la romance) pour enfoncer quelque chose dans le crâne de votre lecteur spectateur, moins le récit fonctionnera et plus il sera rejeté, en particulier par l'inconscient du lecteur spectateur. Or c'est le partenaire numéro 1 de l'auteur quand il s'agit d'entrer en phase avec le lecteur. L'auteur digne de ce nom n'a rien à forcer : avoir fait ses devoirs suffit à montrer la société telle qu'elle était, est ou sera. Si ses convictions faussent le portrait, l'aventure sonnera faux, et le lecteur spectateur sera

perdu. Il est vrai que certaines productions de multinationales misent presque tout sur la tromperie : tromper le spectateur sur la réalité de son monde, le tromper sur ses émotions et sur ce qu'il doit penser du récit et ainsi de suite. Cela fabrique des malades mentaux à tous les points de la chaîne de production, donc une telle stratégie fait toujours de très gros dégâts, que les stratèges espèrent alors masquer par la censure et les monopoles, multipliant les facteurs d'apocalypse dans la réalité.

Où s'qu'on va maintenant, au lac d'acide ou à la coulée de lave ? — Faut d'abord qu'on aille sauver le chien et tuer ta mère. De toute façon, c'est la même direction. Le Pic de Dante (1997).

De la chasse

Comme dans les films d'horreur, il y a toujours dans les apocalypses et le post-apocalyptiques des courses poursuites où les héros doivent échapper à divers périls et adversaires. Là encore, il faut toujours raisonner en terme de facteurs cumulatifs et non seulement en terme de monstre chasseur. Dans l'Apocalypse comme dans l'Horreur, la chasse se renverse : il ne s'agit pas tant de fuir que de parer, d'être chassé que de chasser soit même afin de récupérer des moyens de survivre confortablement et de reconstruire la civilisation. Le survivant survit dans la réalité par anticipation, en plus de l'entraide et de la connaissance – l'anticipation devient vite vision en le sens

qu'il faut imaginer pour construire un refuge, puis un nouveau monde plus sûr. Enfin la chasse n'a pas besoin d'être précipitée, elle peut être très lente, prendre tout une vie, voire prendre plusieurs vies : c'est même toujours le cas pour n'importe qui dans la réalité. Les récits sont supposés avoir des montées en tension, des suspens, des rebondissements, des chutes pour maximiser le plaisir du lecteur et limiter le gaspillage de son temps afin qu'il revienne vite à la réalité – au repos, au travail, à la vie en communauté, une fois le divertissement, l'enrichissement et l'exorcisme des peurs et la confortation ou le réconfort apporté. Plus la chimie du cerveau ne supporte pas la répétition de stimulation trop régulières ou trop fortes : les neurones épuisent leur neurotransmetteurs, le cerveau s'ennuie à force de palpitation ou alors il décompense ou s'enferme dans des boucles.

Une apocalypse à stopper ? Appelez les Thunderbirds : seule la censure gouvernementale les arrête.

Du progrès

Le film d'horreur suppose soit à un retour à la normale (« et ils eurent beaucoup d'enfants », « et l'armée arriva et ils furent sauvés », « et tout le monde meurt et se retrouvent ressuscités au Paradis et la confiture est enfin pour aujourd'hui au lieu d'être réservés aux super-riches qui vous répétaient que ce serait pour après-demain si vous êtes sages et si vous vous soumettez »). Le récit apocalyptique et post-apocalyptique suppose un progrès, c'est-à-dire que d'une situation de départ vous arriviez à une

nouvelle situation pour un nouveau départ et ainsi de suite. Ce progrès ne doit pas se comprendre au sens de progrès technologique, progrès de civilisation ou avancée le long d'un parcours géographique : quitter sa planète pour échapper à un météore implique simplement que votre prochaine planète peut très bien se recevoir elle-même un météore à votre arrivée : ce n'est pas le but d'un récit que d'apprendre au lecteur spectateur de reproduire ses erreurs encore et encore. Il est cependant vrai que tout est une question de nécessité, et changer de planètes peut permettre de gagner du temps et une seconde chance. Mais toujours selon la règle que le lecteur doit survivre à votre apocalypse et post-apocalypse, l'auteur doit ménager l'espoir ou avoir une vision d'une communauté qui réussit à survivre durablement, et ne répète pas ses erreurs à l'infini.

Une expérience renversante des croisières en méditerranée, comme promis par la publicité : l'aventure du Poséidon(1972) d'Irwin Allen.

Des sacrifices

Enfin, il arrive souvent dans les films d'horreur et catastrophes que la survie de quelques-uns dépendent du « sacrifice » d'un certain nombre. Vous reconnaîtrez la logique Gagnant-Perdant : si certains doivent survivre = gagner, alors d'autres doivent perdre, qui est une logique pro-mort. La logique dans une communauté qui survit durablement est Gagnant-Gagnant et s'il y a dans la réalité des situations où certains souffrent et meurent, dans un récit ces situations sont complètement voulues par l'auteur et subies par le lecteur spectateur.

Il s'agit donc toujours d'une imposture, une manipulation, une intoxication que votre lecteur spectateur aimablement tenaillé par son inconscient, ne risque pas d'apprécier durablement. Et bien sûr, aucun droit n'est conditionné à un devoir, par définition : le sacrifice n'est pas une valeur

humaniste, c'est de la pure barbarie quand bien même au quotidien un grand nombre le font quand ils estiment ne pas avoir d'autres solutions, ou en tirer un quelconque profit, y compris pervers. Plus la leçon que retient l'inconscient est qu'il préfère sortir du paquebot retourné par la coque plutôt que de terminer brûlé et ébouillanté pour avoir perdu trop de temps à écouter les uns et les autres au lieu de foncer sans tarder vers la seule porte de sortie, si possible avec son propre fer à souder et son canot de survie.

Encore une fois, l'auteur doit penser à la survie de son lecteur, et si son lecteur est le plus vaillant, pas question de lui apprendre à se sacrifier à la première occasion venue, en trafiquant le scénario jusqu'à ce que les plus vertueux soient tous tués : une communauté qui manque de vertu finit toujours corrompue : elle déclinera et disparaîtra, tôt ou tard comme s'accumuleront autour, au-dessus, en dessous et dedans les facteurs dangereux. Le comportement opposé du sacrifié est celui du psychopathe, qui suit la logique Perdant-Perdant, guidée par l'idée que si le perdant n'est pas digne de gagner, les autres non plus, et peut-être même qu'ils sont encore moins dignes, ils sont pires que le perdant, donc ils méritent de perdre davantage et plus vite. Les psychopathes sont les pires facteurs aggravants pour n'importe quel danger naturel ou artificiel, et ils n'ont même pas besoin d'être vraiment dangereux pour précipiter les choses.

Robot-Apocalypse space opera militariste, BattleStar Galactica version 2004 après l'anéantissement des 12 colonies : Ils ont encore tué Kenny, StarBuck a changé de sexe et les Cylons sont super bien roulées. Mais où est donc Seven Of Nine ?

David Sicé Texte tous droits réservés David Sicé, 2022.

*

bluraydefectueux.com

Ne restez pas seuls face à un blu-ray ou un dvd qui devient soudain illisible, sans raison apparente. Le site Blu-ray Défectueux vous offre un forum // un blog /// un moteur de recherche dédié //// un Facebook.

Sur le forum, des pistes, des tutos (identifier le presseur d'un disque, le tester), des coordonnées éditeurs/presseurs, nous traitons (DVD, BD et UHD: y'en a pas encore.. FR ou Étrangers), nous proposons des statistiques, des suivis de cas "personnels", les titres sont listés et indexés, des retours matériels etc...).

*

bluraydefectueux.com

Don't be alone when confronted with a blu-ray or DVD that suddenly becomes unreadable for no apparent reason. The Defective Blu-ray site: a forum // a blog //// a dedicated search engine ///// a Facebook.

On the forum, free tracks, tutorials (identify the presser of a disc, test it), publishers/pressors contact details, we process (DVD, comics and UHD: there are not yet any... FR or Foreigners), we offer statistics, "personal" case follow— up, titles are listed and indexed, material feedback etc...).

*

The Last Of Us (2013) by Neil Druckmann, developed by Naughty Dog, for Sony.

84 apocalypses : operating instructions

End-of-the-world and post-end-of-the-world stories are basically horror stories. Except that the source of the horror is the end of the world known to the reader and the hardships that follow. As a result, your reader will never experience the thrill of destroying an imaginary world - a fantasy world or even the entire universe of a space opera, which is why in **Valerian And laureline's** comic books by Christin & Mezieres, the cataclysm that strikes planet Earth and New York transformed into a city of shifting waters will leave a lasting impression not only on the French reader, but you will still find live vignettes from the comic book in many later films.

There's no point in destroying what doesn't exist

On the other hand, destroying all the worlds that Laureline and Valerian visited at the end of the comic book series is not going to make us shed a tear - any more than the end of the Federation in the Star Trek Discovery series, or the destruction of Vulcan in the uchronistic reboot of the Star Trek films, or the destruction of Krypton at the beginning of the Superman films and series. By contrast, the invasion and destruction of Earth that not one fish survived in the TV series The Orville, or the instantaneous borgification of Earth in This is the Real World. The difference between a beautiful special effects show and a real stream of destruction that arrives near you or is

broadcast more or less live on the news is the reality that your body instinctively recognises.

Valerian & the City of Shifting Waters (1968) published by Le Lombard.

Incident, disaster or global catastrophe?

In an apocalypse, destruction is underway and ends a world. A world is a coherent whole: its physical reality, its communities, their beliefs and laws. On the other hand, the apocalypse can very well take place on a ridiculous scale and still make the stomach of the spectator reader twist as he witnesses it. When I was a supervisor in a school, the young students proudly showed me an 'ant farm', that is to say an anthill squeezed between two panes of glass where everyone from the laying queen to the rest of her community was happily busy. But nobody in the class had thought of feeding the ants: day after day, the young pupils were surprised that the ants disappeared, until only one remained, the Queen. While the children suspected that what was happening to the ants was an absolute catastrophe and the end of their world, they did not realise the full horror of it, but it is likely that, as the unconscious mind works and learns to analyse memories throughout life, they will one day realise this.

NAGASAKI, AUGUST THE 9TH, 1945

Opening of The Divide 2011: you do suspect she won't go too far...

For it was indeed an Apocalypse, as terrible as the one described in the so-called escatological texts — claiming to tell how the world will end, for example, destroyed by earthquakes caused by a snake that devours itself — as terrible as… (take a big breath)

… the atomic bomb falling on Hiroshima or the incendiary bombing of Tokyo and Dresden by the Americans, or the destruction of a valley after the breaking of a dam, or a whole neighbourhood under the tracks of tanks, or under a rain of bombs from the "coalition" of the moment, the asphyxiation of all the fish in a river, or the incineration of a forest and the houses on the way to the fire because some smart guys pumped or polluted all the water in the water table and the media parrots repeat that it is because of global warming, when in reality they stole all the water in the region to get rich "for free".

Ragnarök by Emil Doepler (1905): Asgard burns (left), Odin and the Fenris wolf..

A horrific tale of cascading realistic dangers

The apocalyptic virus may not exist, the diseases and deaths and panics and shortages and crimes and injustices and madness it causes have always existed and are perfectly recognisable to anyone who has lived a little or learned a little about the world they live in. Now as an Apocalyptic (and Post-Apocalyptic) story is also a horror story, it necessarily includes the key scenes of the horror story, whether it's the cabin in the woods, the psycho on duty of chasing the final survivor, or the slobbering alien who reproduces by impregnating a man who will give birth to the offspring by evisceration. Let's recall what these horror key scenes are, notably described in the excellent series ***Secrets of Cinema*** (2018) by Kim Newman and Mark Kermode.

The day after is right: warming always precedes glaciation.

The Journey to the End of the World

Every horror story involves a journey of the heroes from the more or less safe world we know to its impending destruction, present and past for those characters who survive. This journey need not be physical: the heroes of your apocalypse may well stay in their windows and remain confined, the apocalypse will come to them. But people are used to moving around the world where they live, to touring, or to seeking escape, and if it's in a pocket that survives, the threats that are sure to come, they will find themselves in a lost world, which others may later occasionally visit..

The other reason to show the journey is that the reader-spectator will not see the difference between the world before, during and after if you don't at least show them the world before. There is a kind of game of spot the seven differences (multiplied by as much destruction and survival) between the reader-spectator and the narrator — and again, if the world before doesn't exist in reality, the reader-spectator will have no visceral reaction to following the story, and will learn nothing for their own survival should the very real dangers that carry your story fall in their faces.

Since everyone dies in the end, who tells the story? A big fat liar.

To throb, the reader must survive

If someone can tell the story, then there will be survivors: the reader simply cannot believe a story in which every conceivable narrator is bound to be dead before the reader is told how. And since the reader won't be impressed if it's not his or her own world that's in peril, the reader must necessarily, in plain English, survive your apocalypse story. This is why a novel

and a film like ***The Road (2009)*** may show a realistic end of the world and the agony of its heroes, but the spectator reader will quickly forget it because he has absolutely nothing to do with a story in which he himself, like the heroes and all the witnesses, will necessarily be dead before someone can tell him anything of the story. The spectator-reader may be there to be entertained and to revel in the misfortune of others, but his unconscious, his physical body exists only to survive, and at the end of the day, it is they alone who decide if they have had a good time and if they have gained control over reality — the real one, not the propaganda of the moment, the one that one has lived, lives and will live again after having read or seen the story.

After the Flood of 1933, there is no need to see any more successful apocalyptic films or series: the plot and scenes are always the same.

Signs of collapse

The reader/viewer must recognise a familiar world, or at least one that he or she is certain has existed, exists or will exist (again) or can reasonably evolve. An apocalypse may well be set in the past, in Pompeii or in the future, on the moon base Alpha. Once this familiarity is not only established, but reinforced, it is then that signs can multiply — or not, for a catastrophe can happen without warning, simply because it can. For example, the driver of a

car can turn at full speed in the entrance of an underground car park at the time of the exit of a primary or nursery school without caring in the least that a little girl or a young mother is crossing: the passers-by only had to look, right? And as the bishops say, these things happen, especially when you let them happen.

The Martians claim to have proof that the Earthlings have weapons of mass destruction: War of the Worlds 2005 and 1953 versions.

The signs are in the content, not the form

People who shoot or write horror stories seem to believe that stylistic effects are obligatory, or even sufficient: the music must be disturbing, the colourimetry bluish, the camera's field of vision distorted, or as in a Lovecraftian story, it will be enough to multiply the adjectives, and the spectator-reader will be "scared".

And if the budget allows, you can throw in a lot of haemoglobin and other vomit-inducing effects, the only problem is that those in charge of cleaning up after the film may complain if you go too far, or may be killed for real if your chemically-influenced or psychopathic viewer imitates your serial killers (ah, that joker, at least he's made a success of his life, isn't he?) — No, authors who use form to convince their reader-viewers are not talented, they are just heavy-handed, and since all other authors do the same thing, and the reader-viewer has seen (many) others before their ratas, they will not be impressed.

Master Raven, on a jungle gym perched... The Birds, 1963.

Whether in a horror story or in an apocalyptic story, the warning signs imply that you have to know the background, the reality, the real dangers that these signs precede. You don't even have to insist on showing the danger in action, even though many disaster or apocalyptic films do, you just have to include in your descriptions the elements or characters that imply the threats that will come true: a visit to the zoo sets up the attack of escaped predators due to any disaster, but any blue sky implies that an attack of lacerating birds can happen at any time, as well as that beautiful ocean blue water filled with sharks hungry from overfishing, not to mention the no-swimming sign or that black flag that flies over the beach that no one pays any attention to because you understand, if that pretty mum is swimming with her cute toddlers, it can't be any kind of danger for sure. The same reasoning as when all the passers-by cross even though it is forbidden by the little red man: if the others cross, it means that there is no danger and I can cross too.

Cumulative factors

Regarding more or less accidental deaths, a careful reading of a very true Darwin Prizes list will give you the basics: basically, the eminence of a hazard is detected by the multiplication of factors: for example, alcohol plus firearm; electricity plus water, chainsaw plus small child, dynamite plus darkness plus lighter (uh-oh, not a candle), stress plus any factor, disease plus any other factor. People die "naturally", "accidentally" or massacred because they have

accumulated one factor too many, and above all they had not learned to spot and neutralise these factors: you turn up somewhere, a person is down, you congratulate yourself on having done your first aid course and you rush to see if he is breathing and if his heart is beating and... zap: it's the gardener who has pruned one too many high voltage trees, you are dead..

Contagion (2021) recently rebooted as a multi-media public drama since 2019.

Ordinary threats

Xavier Maniguet's Guide to Survival first lists the static natural threats: cold, heat, water, air (pressure). Then come the mechanical threats: falls and shocks, suffocation, injuries and devouring; then biological threats such as diseases, infections and poisoning, hunger and thirst, supply or spare parts shortages; finally, psychological threats, such as the seeds of fear (madness), the decompensation of physical and mental illnesses that are usually under control, organised and disorganised crime, villainy or passion, misery and dictatorships, manipulations and greed of the kind of people who want to take everything, who think they are the people or the chosen individual, or who believe that being the strongest or richest is enough to get them through anything.

Usually, there are more or less deadly life traps that can close on any kind of abuser. But if hazard factors accumulate and/or circumstances become extraordinary — even extraordinarily positive or joyful — the traps close faster, or / and the price to be paid can rise exponentially..

Idiocracy (2006)... and the whole world is a pile of rubbish.

Behavioural mismatch

Most people react to a situation as if it were necessarily consistent with situations they are familiar with. The usual gag in a zombie apocalypse is to have a paramedic arrive to give a zombie mouth-to-mouth resuscitation or a tourniquet, or to pull a blob victim out of the blob only to find the two of them eaten by the blob. In the course of our lives, we learn a whole range of behaviours, like playing cards that we hold in our hands or in reserve, and if not, we draw. What a writer should not do is force a scene to happen by provoking it or preparing it without taking into account the character's experience or the possibility for him to make a different choice, or to survive because he has reflexes, training or in a real situation, the threat does not obey the writers: it may obey the physics or (bio)chemistry of reality, which is not that of a video game, the propaganda of the day or what avoids budget overruns on the set, or delays in the writing or final edit. It is also too easy to provide 'red shirts' or cannon fodder or ready-made victims to do what everyone has seen in better films and especially for the first time before: the play-reading viewer will know full well that these characters don't count, and

worse, that the dangers are rigged to hit only such and such a character at such and such a time, rather than based on verisimilitude, explainable mistakes or deliberate endangerment orchestrated by people who get rich off the misfortunes of others or want to eliminate the competition..

2012 the film from 2009, or the whole world will suffice.

From startle to Dantean terror

The apocalyptic and post-apocalyptic genre can provide the same kind of jolt as a horror story. The jump is supposed to be a pleasure because after the fear comes the return to normal, and the jump is supposed to be caused by a very brief threat or panic, immediately followed by a temporary return to safety. It is the cat that jumps out of the wardrobe because it was locked in while you were looking for a cannibal monster ; it is the psychopathic killer who kills someone but has not seen the heroine, etc. In a disaster or apocalypse, it is one or more threats that are suddenly materialised: for example, the heroine opens her freezer and discovers that it does not work without electricity and that she should have invested in boxes or survival rations and, above all, more mineral water and toilet paper : what is she going to cook for the whole family and friends that came to do a ritual suicide this Thanksgiving ? — It is also the bridge that collapses in the flood and only means of escape, the neighbour who shoots himself in the head because he can't bear the thought of dying from radiation, and then the hero who learns that the radioactive cloud is going in the opposite direction to theirs.

The monster, the problems of society, the scientist

Human beings have no chance of surviving on their own: only mutual aid, the transmission of knowledge and reproduction within a sufficiently genetically diverse community with the necessary number of arms ensures short, medium and long term survival without depending on technologies or outside help that are no longer immediately available or that would bring even greater danger. So the "enemy number one are the other survivors" concept, doxa of ***Walking Dead*** type stories is simply pro-death, it leads inevitably to the total extermination of the survivors, sooner or later. In the same way that the currently dominant ideology of the petty rulers — divide and conquer and get richer no matter what the cost to others, to civilisation (as opposed to barbarism), to science (as opposed to ignorance), to righteous people (as opposed to criminal parasites), to life in general, to the planet — is bound to lead to the general extinction, including of the richest people and their servants, and of their most submissive slaves.

The principle is the same as for the **Darwin Awards**, but on a community scale: at the first conjunction of threatening factors, the pyramid falls, the autonomous paradise island turns into an autonomous hell — remember the ant farm without food. The scientist is the key character, but he cannot survive alone. Moreover, he is human and therefore fallible. Finally, clothes do not make the man, and competence does not make the honesty or the enlightened dictator. As for democracy, it has been centuries since learned characters learned to sabotage it for the worst scum on the planet as long as it made them rich in the short term.

They're hungry, they're everywhere and they're chasing blondes: Night of the Living Dead 1968. Piquant fact: zombies were originally men poisoned in Haiti by a voodoo witch doctor for money out of jealousy or revenge, or for forced labour. Today they replace civilians on screen as victims of war, economic horror and disaster.

On social injustice

That an apocalyptic story stigmatises the problems of a society or the issues of civilisations or the strengths and weaknesses of identities, prejudices and biases— is even more obvious in the apocalypse story than in a horror story, but it must be true in any story, except that a real story is not a propaganda speech: the more you twist the springs of apocalypse (horror, thriller, romance) to ram something into the skull of your viewing reader, the less the story will work and the more it will be rejected, especially by the subconscious of the viewing reader.

And yet the subconscious is the author's number one partner when it comes to connecting with the reader. The author worthy of the name has nothing to force: having done his homework is enough to show society as it was, is or will be. If his convictions distort the picture, the adventure will ring false, and the spectator reader will be lost. It is true that some multinational productions rely almost entirely on deception: deceiving the viewer about the reality of their world, deceiving them about their emotions and what they should think of the story and so on. This produces mentally ill people at all points in the production chain, so such a strategy always does very great damage, which the strategists then hope to mask with censorship and monopolies, multiplying the doomsday factors in reality.

Where are we going now, the acid lake or the lava flow? - First we have to go save the dog and kill your mother. Either way, it's the same direction. Dante's Peak (1997) with Pierce Brosnan and Linda Hamilton.

The chase

As in horror films, there are always chases in apocalypses and post-apocalypses where the heroes have to escape various perils and aversaries. Again, one must always think in terms of cumulative factors and not just in terms of the monster hunter. In Apocalypse as in Horror, the hunt is reversed: it is not so much a matter of fleeing as of warding off, of being hunted as of hunting oneself in order to recover the means to survive comfortably and rebuild civilisation. The survivor survives in reality by anticipation, in addition to mutual aid and knowledge— anticipation quickly becomes vision in the sense that one has to imagine to build a refuge, and then a new safer world.

Finally, the hunt does not have to be rushed, it can be very slow, take a lifetime, or even several lifetimes: indeed, this is always the case for anyone in reality. Stories are supposed to have build-ups, suspense, twists, falls to maximise the reader's enjoyment and limit the waste of their time so that they return quickly to reality - to rest, to work, to community life, once entertainment, enrichment and exorcism of fears and comfort or reassurance

have been provided. The more the brain chemistry cannot withstand the repetition of too regular or too strong stimulation, the more the neurons exhaust their neurotransmitters, the more the brain becomes bored with the fluttering, or decompensates or locks itself into loops..

An apocalypse to stop? Call the Thunderbirds: only government censorship stops them.

About progress

The horror film assumes either a return to normalcy ("and they had many children", "and the army came and they were saved", "and everyone dies and is resurrected in Paradise and the jam is finally for today instead of being reserved for the super-rich who kept telling you it would be for tomorrow if you stay wise and submit"). The apocalyptic and post-apocalyptic narrative assumes progress, i.e. that from a starting point you arrive at a new point for a new beginning and so on.

This progress is not to be understood in the sense of technological progress, civilisational progress or progress along a geographical path: leaving your planet to escape a meteor simply implies that your next planet may well receive a meteor itself on your arrival: it is not the purpose of a story to teach the spectator reader to repeat his mistakes again and again. It is true, however, that everything is a matter of necessity, and changing planets can buy time and a second chance. But still according to the rule that the reader

has to survive your apocalypse and post-apocalypse, the author has to provide hope or a vision of a community that manages to survive in the long term, and does not repeat its mistakes over and over again.

A stunning experience of Mediterranean cruises, as promised by the advertisement: Irwin Allen's The Poseidon Adventure (1972).

About sacrifices

Finally, it often happens in horror and disaster films that the survival of a few depends on the "sacrifice" of a few. You will recognise the Win-Lose logic: if some must survive = win, then others must lose, which is a pro-death logic. The logic in a community that survives sustainably is Win-Win, and while in reality there are situations where some suffer and die, in a story these situations are completely intended by the author and suffered by the reader-spectator. It is therefore always a sham, a manipulation, an intoxication that your spectator reader, kindly nagged by his unconscious, is not likely to appreciate for long.

And of course, no right is conditional on a duty, by definition: sacrifice is not a humanist value, it is pure barbarism, even though many people do it on a daily basis when they feel they have no other solution, or when they gain some kind of profit from it, including perverse ones. The more the unconscious learns, the more it prefers to get out of the liner overturned by the hull rather than end up burnt and scalded for having wasted too much time listening to each other instead of rushing to the only way out, if possible with its own soldering iron and lifeboat.

Once again, the author must think of the survival of his reader, and if his reader is the most valiant, there is no question of teaching him to sacrifice himself at the first opportunity by tampering with the scenario until the most virtuous are all killed : a community without virtuous people always turns

corrupted and and will decline and die, sooner or later, with the hazard factors accumulating around, upon, below and inside its realm.

The opposite behaviour of the sacrificed is that of the psychopath, who follows the Loser-Loser logic, guided by the idea that if the loser is not worthy of winning, neither are the others, and perhaps they are even less worthy, they are worse than the loser, so they deserve to lose more and faster. Psychopaths are the most worsening factor of any natural and artificial hazard and they don't even have to be that dangerous.

Robot-Apocalypse space opera militarist, BattleStar Galactica version 2004 after the annihilation of the 12 colonies: They killed Kenny again, StarBuck has changed sex and the Cylons are super well behaved. But where is Seven Of Nine?

David Sicé

All rights reserved for the text by David Sicé, 2022.

101

L'effondrement

2019

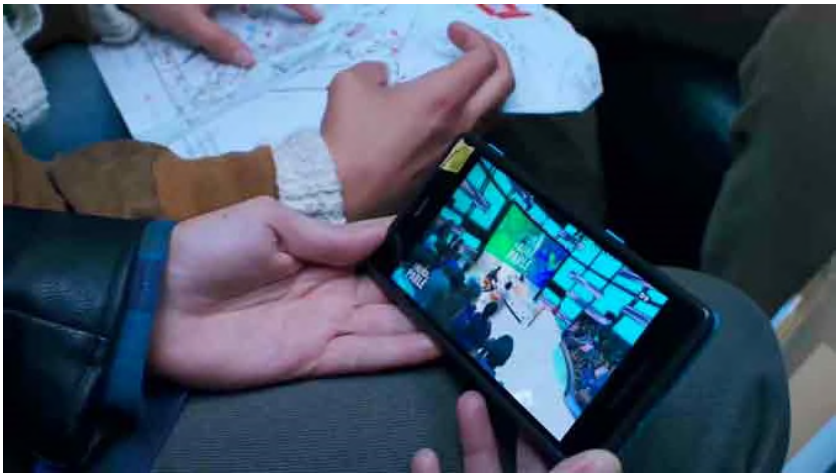
Après avoir signé et mis en ligne sur YouTube une série de courts-métrages toujours plus forts, réalisés dans le cadre de concours de scénarios et de tournages en temps limités, le collectif **Les Parasites** se lancent dans un projet qui aura du sens, sur un thème qui leur tient à cœur : représenter ***l'Effondrement*** non comme un fantasme ou un documentaire, mais comme une suite d'épisodes tournés en un seul plan séquence, autour d'un décor de la société française, et mettant en scène une galerie de personnages dont certains réapparaissent d'un épisode à l'autre, avec une foule de petits détails qui comptent pour l'ensemble de la série, et en s'appuyant sur des témoignages de véritables experts.

Une réussite absolue

J'étais passé à côté des courts-métrages des **Parasites**, dont plusieurs relèvent astucieusement du Fantastique et de la Science-fiction. Plus la perspective d'avoir à regarder une série française récente de Science-fiction de plus était loin de m'enchanter : les efforts louables mais pénibles sur **Arte** (***Trepalium***, ***Transferts***, ***Osmosis*** etc.) ou risibles à la limite d'insultant ailleurs, m'avait échaudé, et cela faisait déjà des années que les films et séries français raclaient le fond du caniveau, pour reprendre de mémoire l'expression imagée d'un journaliste suisse consterné après avoir enduré une journée complète de télévision française.

J'ai d'abord pris le premier épisode ***Le Supermarché J+5*** comme un extrait ou une bande-annonce : immersion immédiate, impression partagé mais tenaillante du jeu des acteurs – faux ou remarquablement réaliste ? Et quelques mois plus tard, je vivais en vrai plusieurs scènes

de l'épisode dans un supermarché près de chez moi, juste avant le premier confinement, puis plusieurs fois après avec l'électricité qui coupait, le papier toilette raflé par les revendeurs et autre cliente qui frappait impunément la responsable de la sécurité devant les clients restés à attendre que cela se passe, aussi passifs que dans l'épisode — tandis que la patrouille de police après un tour rapide venait juste d'aller prendre l'air et qui revenait seulement après que la folle furieuse ait quitté les lieux, comme s'ils avaient guetté son départ depuis le parking. Je peux donc aujourd'hui attester pour cela et pour quantité d'autres détails, que les huit épisodes de la série sont extrêmement vraisemblables, extrêmement bien vus, extrêmement bien joué.



Des commentaires nombreux et édifiants

Les épisodes de la série ont été d'abord intégralement diffusés sur **Canal Moins**, au menu d'une offre confuse. L'effondrement a failli me faire commettre d'indicible, m'abonner à la chaine du Fossoyeur. Seulement techniquement, les services de la chaîne ne fonctionnait pas, j'ai donc retrouvé et envoyé en urgence le formulaire de rétractation et échappé à l'Enfer du désabonnement impossible. Cependant, par la grâce extraordinaire des **Parasites**, un nouvel épisode était mis en ligne chaque mois sur la chaîne YouTube, avec le bémol qu'au quatrième épisode, le premier disparaissait et ainsi de suite — et pour nos amis anglophones, aucun sous-titres. J'aurais pu traduire gratuitement, mais je me doutais bien que Bolloré avait dû encore frappé. Et pourtant, la série a été récompensée à l'internationale.

Outre les épisodes, leurs commentaires (et il y en avait des pages sur YouTube) étaient des plus intéressants. Massivement positifs, certains commentaires négatifs pouvaient étonner et méritaient d'être archiver, ainsi qu'une petite enquête. Sur l'épisode de **La Centrale J+45** qui semblait avoir déçu, a débarqué un soi-disant spécialiste du nucléaire, assez aimable pour fournir son nom. J'ai donc suivi la flèche et découvert un d'jeune (et son acolyte) visiblement employé par le lobby du nucléaire français pour museler, dans les réseaux sociaux et les débats entre d'jeuns, toute personne qui parlerait en mal du nucléaire, cet « énergie verte » dont les déchets massifs tuent encore cent mille ans plus tard et qui cuisent littéralement de l'intérieur tout être humain qui se tiendrait sans lourde protection à proximité d'un réacteur, de son carburant ou de ses déchets (recyclés c'est pire encore).

Or il s'est trouvé que j'avais déjà une expérience du sujet : d'abord on m'a fait visité au lycée une centrale nucléaire, et j'ai pu voir la fameuse piscine au ver luisant. Les catastrophes de Tchernobyl et de Fukushima, je les ai vécues en direct comme tout le monde, sauf que je n'ai pas oublié de me renseigner, croiser mes sources, visionner les vidéos, en particulier celles de la centrale de Fukushima qui explosait, alors que les centrales atomiques ne sont pas censé exploser : le truc du lobby nucléaire est de nous prendre pour des cons en essayant de nous faire dire, par des questions qui font les réponses et des insinuations, que les centrales atomiques explosent comme des bombes atomiques, ce qui n'avait jamais été dit.

En fait, certaines le font aussi, mais ce n'est pas la question, plus nos centrales civiles sont aussi dangereuses et sales parce qu'elles servent d'abord à produire du tritium, qui est le détonateur à courte durée de vie des bombes atomiques françaises ou autre, donc plutôt que d'investir dans une technologie où la centrale s'arrête immédiatement en cas de danger et les déchets deviennent inoffensifs au bout de deux ans, nos dirigeants ont préférés non seulement le modèle qui fuit et que personne n'arrive à arrêter ou mettre hors service avant des milliers d'années, et qui pollue pour plus de cent mille ans – tout en laissant pourrir les réacteurs bien au-delà de leur durée d'exploitation limite de trente ans, et en achetant des cuves aux certificats frauduleux qui garantissent le syndrome chinois au premier pépin et la fuite de tritium dans les nappes phréatiques à la première occasion. Puisqu'il suffit de mentir sur la cause des malformations et des morts, de virer et menacer les médecins et les experts vertueux, pourquoi se gêner ?

Des effets spéciaux réalistes

Toujours dans l'épisode de ***La centrale***, les internautes semblaient ne pas avoir été convaincu par « l'explosion » finale. Manque de pot pour le lobby du nucléaire, quelques semaines ou mois plus tard, l'Allemagne mettait fièrement en ligne l'explosion d'une de ses centrales en vue de la démolition (ayant déménagé cuve et réacteur). La vidéo en haute définition et en plein jour montrait exactement le même nuage pyroclastique produit par le seul béton des tours et du bâtiment principal dans sa chute, le même nuage produit par n'importe quel ouvrage de béton qui tombe. Et il n'y avait aucune onde de choc : les branches des arbres ne bougeaient qu'au moment où le nuage les atteignaient, exactement comme dans l'épisode où l'effondrement de la centrale ne faisait pas bouger les lampadaires et leurs câbles éloignés.

Et bien entendu, il y avait les critiques de ceux qui n'avaient même pas vu ou lu l'épisode, ou dont on pouvait se demander s'ils étaient humains. Toujours du représentant du nucléaire qui prétendait que la centrale et tous les services techniques autour continuerait de fonctionner éternellement sans réaliser que l'épisode se déroulait 45 jours après que la rupture d'approvisionnement en carburant avait stoppés le transport des vivres à travers tout le pays : comment le personnel d'une centrale nucléaire aurait pu rester en poste ? en

bouffant du mox ? Et comment croire à des stocks illimités de pièces de rechanges et autres carburants qui ne peuvent être apporté et utilisé qu'avec des installations, et des moteurs dont la gestion est à tir tendu et la fabrication délocalisée depuis un temps certain ? Les critiques n'avaient pas lu ou pas compris le titre des épisodes et leur J+ (autant de jour après l'arrêt des approvisionnements).

Avec **Years And Years**, de Russel T. Davies, diffusé également en 2019, ***l'Effondrement*** est la série de prospective dont les détails comme des intrigues « futuristes » entières se sont concrétisés durant l'année 2020. Certes, comme le rappelait un commentaire, les évènements de ***la Station Service*** reviennent encore et encore à chaque guerre civile ou invasion illégale fomentée par les USA et autres dictatures éternelles du globe, le seul mérite étant d'avoir osé placer l'action en France et l'avoir fait jouer avec justesse par des acteurs français — qui par la même occasion prouvent que le jeu de bois des autres acteurs français est délibéré et vise à insensibiliser les spectateurs : si vous voyez à longueur de journée et de soirée vos héros se comporter comme des drones (plus ou moins tueurs), vous ne risquez pas de vous comporter en altruiste et, je ne sais pas moi, en citoyen digne de ce nom : seulement en passifs, collaborateurs actifs, lyncheurs et autres zombies méritant leur triste sort.

Les messages qui sauvent

Beaucoup de gens semblent avoir eu peur de regarder ***l'Effondrement***, en particulier avec la foire aux mensonges et

brimades et le naufrage total des droits humains en République Française, j'ai pu m'entendre répondre que ce n'était plus la peine de regarder ***l'Effondrement***, puisqu'on savait déjà tout ce qu'il y a à savoir : apparemment non, puisque la situation continue d'empirer sans que rien ne soit fait pour sauver la population alors que les autorités font exactement le contraire de ce qu'il faut faire, et à fond les manettes, poussant à l'évidence à l'établissement d'une dictature mondiale à la ***1984***, et l'élimination physique d'une majorité de la population, ces « gens qui ne sont rien » selon le président lui-même.

Certes, le miroir de ***l'Effondrement*** n'est pas flatteur : peu d'internautes, ont réalisé à la vue de **l'Emission J-5** qu'il s'agissait d'un pastiche même pas outré de Cyril Hanouna, Yann Barthès, et Ruquier mis à raison dans le même sac — et les **Parasites** n'ont même pas commencé à parodier les éditorialistes, ce que ***Grosland*** fait pratiquement en forçant à peine le trait et du coup on n'en rit même plus. Des commentaires n'ont pas crus à l'épisode en question L'émission J-5 (cinq jours avant l'Effondrement) parce que selon eux, les acteurs qui jouaient la ministre invitée et les animateurs jouaient faux — ce qui implique que ces internautes n'ont même pas réalisé à quel point les gens qui passent réellement à la télévision sont faux dans leur voix, leur visage, leurs comportements et bien entendu leurs discours. Et ils n'ont même pas réalisé qu'ils avaient déjà vu la ministre et son mari dans des épisodes précédents.

Et là encore je parle d'expérience parce que je me suis trouvé à attendre comment parlait du public un monteur vidéo d'une émission de télévision et à quel point les gens que je voyais à la télévision ne ressemblaient absolument pas à leur version réelle quand je les ai vus défilé à l'entrée et la sortie de la fête en l'honneur des deux suites de ***Matrix*** et que je distribuais des invitations pour la projection en ville de l'excellente anthologie d'animation ***Animatrix***.

En conclusion, avec ***l'Effondrement***, **les Parasites** ont offert et offrent encore aux français et je l'espère au reste du monde, l'un des plus beaux fleurons de la Science-fiction télévisée, et incidemment les clés humanistes et pratiques pour survivre à ce qui ne manquera pas de suivre, sachant que ce n'est gagné pour personne et qu'il est parfaitement exact que les patrons des GAFA investissent tous dans des îles autosuffisantes bien réelles, par exemple Zuckerberg du côté d'Hawaï et ainsi de suite. Renseignez-vous, ils ne sont pas si discrets.

Voyez et revoyez ***l'Effondrement***, même si nous n'avons pas la chance de pouvoir disposer des scripts en édition papier, de copies DVD ou blu-rays, seulement du streaming sur **YouTube** et je suppose Canal Moins, à nos risques et périls. Vrai, la première vision de la série peut-être traumatisante. Je l'avoue, j'ai chialé à la fin de ***La Maison de Retraite***, il m'a fallu une demi-heure pour je m'arrête de trembler et je n'ai pas voulu montrer l'épisode en famille parce que j'avais peur de leur montrer ce que certains ont vu ou voit en vrai quand ils visitent des proches à l'hôpital, à supposer qu'il soit encore possible d'y être accueilli aujourd'hui parce que j'entends ce qui arrive et pas plus tard que ce mois à mes voisins.

Et pourtant, les français semblent très nombreux aujourd'hui à ne pas réaliser que depuis 2020, le pouvoir fait piquer les vieux des EPAD et détourne les fonds européens COVID pour dédommager de la « perte d'exploitation » le grand patron des EPAD. Comment peut-on supporter d'entendre à longueur de journée que ce sont les infirmières qui soignent les patients quand ce sont les médecins,— et la plupart d'entre eux n'ont même pas traité les patients COVID avec le bon traitement qui dissout les microcaillots qui empêchent l'oxygénation du sang et provoquent les thromboses. Et voir le même gouvernement frapper et menacer ces infirmières lorsqu'elles manifestent ou refusent d'obtempérer avec de faux chiffres et une fausse efficacité.

Nous vivons un Effondrement et ce n'est pas le moment de manquer d'imagination, de détourner les yeux, de refuser d'appeler un chat un chat – et de ne rien faire de positif à ce sujet. Enfin, merci encore aux Parasites, et dans l'espoir qu'ils continuent de tourner des courts, séries et films aussi brillants, mes meilleurs vœux pour 2022, quoi qu'il arrive.

David Sicé.

108 GUIDE DES EPISODES DE LA SAISON 1

Les liens vers les vidéos YouTube sont les derniers en date : de mon expérience, ils ne resteront pas valides longtemps.

S01E01– J+2, Le supermarché : Sur l'écran télévisé suspendu à deux pas du jeune caissier défile les extraits d'émissions télévisées de la veille dans le Zapping de la 7 : 130.000 à 150.000 kilomètres carrés de forêts disparaissent chaque année, soit l'équivalent de la surface de la Belgique. Zap, une téléréalité intitulée Les P'tits Diables ! où des jeunes en tenue de bain se disputent au bord d'une piscine). L'un des garçon rétorque que sa camarade ne sait pas où est la Belgique et pourtant elle parle, la fille proteste : elle sait où est la Belgique, c'est dans le nord de la France. Zap, Flash investigation, une usine d'abattage de poulets où les bêtes sont pendues vivantes aux crochets d'un manège. Zap : on en aura parlé, talk show sur D9 où tout le monde en parle effactivement mais en même temps et la sécurité semble traîner des gens par terre derrière le présentateur, tandis qu'un homme barbu à ses côtés insiste : ces crises ne vont pas s'arrêter… Zap, le journal continu de CVN TV à 12h14 en direct : l'embargo pétrolier au Moyen-Orient entraîne une chute libre du CAC 40, la Banque Centrale Européenne annonce « un grand plan de sauvetage ». Zap, cohue frénétique dans les magazins, preuve du succès des soldes du Black Friday (vendredi noir, le même nom que l'effondrement boursier aux USA en 1929). Zap, 17h42 CVN TV à nouveau, l'armée chinoise défile, sous-titré démonstration de force aux portes de Hong-Kong. Zap : des adolescents hilares se tirent dessus avec des pistolets projetant des munitions en mousse : soyez le champion de la partie ; GUNZ, à la fin, il n'en restera qu'un. Zap retour au reportage sur l'environnement : d'ici à 2050, il y aura plus de plastique que de poissons dans les océans. Zap, retour au talk-show On en aura parlé. Désormais assis, l'homme barbu déclare avec conviction : « nous allons vivre l'effondrement de notre civilisation, et je peux vous dire qu'il n'y a aucune institution dans ce pays ou ailleurs qui est prête à affronter ce qui va se

passer… » Dans le supermarché, le jeune caissier hésite, puis déclare : 64 euros et 55 centimes. Le client lui demande s'il peut payer par carte. Le jeune homme répond : ouais bien sûr, allez-y. Un clac retentissant et toutes les lampes du supermarché s'éteignent. Grand silence. Puis le client remarque : « ben je pensais pas que cela pouvait arriver dans un supermarché… il y a une sécurité au moins pour les surgelés ? »

https://www.youtube.com/watch?v=vLa-HhBpgc4

S02E02 — J+5, La Station-service: Deux petites filles sont assises à l'arrière d'une voiture en stationnement. L'une d'elle avec des nattes chante pour passer le temps une comptine à propos du papa tortue, de la maman tortue qui vont toujours au pas ! et… elle s'arrête pour écouter les voix étouffées dehors. C'est leur père qui négocie avec l'employé de la station service : il explique qu'il voudrait acheter 1500 euros d'essence. L'employé lui veut de la nourriture alors le père peut garder son fric. Le père répond qu'ils n'en ont pas, alors l'employé s'étonne : et les filles, elles n'ont rien à manger. Le père confirme, ils n'ont presque rien. Alors l'employé ordonne au père de dégager, et siffle. Le père demande d'attendre, ouvre alors la portière et dit aux petites filles de lui passer leur sac. Il referme la portière, et l'employé lui répond qu'ils ne prennent pas ça. Le père proteste : il n'a que ça. L'employé répond que dans ce cas, ils perdent leur temps, le père doit dégager. Le ton du père monte : il dégage comment, il n'a plus d'essence, il lui a dit. L'employé appelle son fils et à deux, ils poussent la voiture dans le fossé tandis que les deux fillettes sur la banquette arrière se retournent et se mettent à crier et à demander ceux que font les hommes. A travers la vitre, le père tente de les rassurer : ce n'est rien ! c'est pas grave. Un choc violent. Dehors le père est retenu par les deux hommes et le plus âgé lui rend son sac en lui disant que toutes manières sa voiture ne serait pas allée plus loin, et qu'il est désolé pour les petites. Déjà le plus âgé va voir un autre automobiliste chauve qui vient de s'arrêter pour demander si leur station service ont encore du Diesel. Du Diesel non, de l'essence, oui, il n'a qu'à faire la file. L'homme demande encore s'ils ont des bidons et l'homme qui déjà s'en va répond qu'ils n'ont

pas de bidons, ils rationnent. Déjà une autre voiture arrive devant les pompes, accueillie par le pompiste moustachu.

https://www.youtube.com/watch?v=o8JrVlD_Nzo

S01E03 – J+6, L'Aérodrome: Maria, l'aspirateur ! appelle un barbu en marcel allongé dans le lit d'une chambre cossue, en compagnie d'une fille beaucoup plus jeune que lui. Maria ne répond pas, alors il se lève, nu, et regarde par la fenêtre. Il fait un temps splendide, il a vu sur la mer, pas un bruit à part le bip d'alarme de l'aspirateur robot. Il passe dans le couloir, enfile une robe de chambre. Comme il fait sombre, il appuie sur l'interrupteur, mais la lumière ne s'allume pas. Il trébuche alors sur l'aspirateur robot, un disque épais argenté monté sur roulettes, abandonné au milieu du chemin. Le barbu appelle Maria à nouveau. Il entend encore un bip : ce n'est pas l'aspirateur, cela vient de son bureau, la pièce d'à côté. Il se précipite dedans, récupère une clé dans un coffret posé sur le bureau, va un meuble haut à tiroirs et avec un placard avec une plaque de marbre sur le dessus et un globe terrestre à l'ancienne posé dessus, déverrouille le placard, qui abrite deux grosses valises en plastique jaune et poignets métal, ainsi qu'un téléphone satellite, qui émettait le bip électronique depuis le début. Le barbu déploie l'antenne, on entend un oiseau chanter dehors, puis il répond « allo » au téléphone. Un jeune homme lui répond, l'appelant Monsieur Démarest, et dit : « écoutez-moi bien, vous devez absolument être à l'aérodrome de Saint-Remy dans 16 minutes ». Pas bien réveillé, Démarest demande l'heure qu'il est. Son interlocuteur lui répond : « 8 heures 34, cela fait trois heures que nous essayons de vous joindre vous et votre femme pour vous évacuer. » Demarest demande si c'est un entrainement, son interlocuteur lui répond : « non, Monsieur, la procédure a été lancée dans la nuit. » Après un temps, Demarest demande encore si son interlocuteur est sûr de son fait. Celui-ci confirme : oui, tous nos indices sont dans le rouge ; en fait nous avons déjà trop attendu. »

https://www.youtube.com/watch?v=riT6DFedz0Y

S01E04 – J+25, Le Hameau : Le conducteur chauve de la station service porte désormais une casquette et un sac à dos, et marche sur une petite route d'une forêt, en tête d'un petit cortège de gens visiblement fatigués et accompagnés d'enfants. A la femme rousse à côté de lui, il demande si elle ne pense pas qu'elle passe à côté d'un truc, transmettre la vie. La femme répond blasée, encore moins maintenant, et de demander si l'autre se verrait avec des gamins dans ce bordel. Le chauve n'a pas cessé de sourire, mais la femme regarde de nouveau devant elle en déclara que c'est sûrement le meilleur choix qu'elle aura fait dans sa vie. Le chauve insiste : « et, t'en as jamais eu envie ? — Non. Un homme les rejoint avec une petite fille dans les bras et leur demande s'il ne leur reste pas un petit peu d'eau pour Romane : c'est le père de famille de la station-service. La femme rousse s'excuse : elle vient juste de finir sa gourde, mais ils ne devraient pas tarder à arriver, non ? Le chauve propose de la vodka mais le père refuse. La jeune femme qui l'accompagne et tient la main à l'autre fillette demande si ça va mieux, et le père explique que non, Romane a toujours la diarhée. La jeune femme à la béquille se montre rassurante : la petite fille ne doit pas s'inquiéter, ils auront des médicaments pour la soigner. Le père déclare alors qu'il ne sait pas comment la remercier : sans elle et Mathieu, il ne sait pas ce qui leur serait arrivé… C'est alors que la marche du cortège se précipite et qu'ils sont dépassés par un barbu qui annonce qu'ils sont arrivés : au bout du chemin, un portaiil de fer forgé et les toits d'une grande bâtisse et de ses dépendances. Le chauve dit alors à la rousse qu'elle ne doit pas oublier : elle a perdu, elle doit donner. La rousse proteste : non, non, c'était juste un pari en l'air, qu'il ne s'emballe pas. Le petit cortège entre alors dans la propriété, sous le regard apparemment médusé des habitants qui étaient occupés à cultiver un potager. La femme rousse réalise immédiatement qu'ils n'étaient pas attendus, et qu'ils ne sont a-priori pas les bienvenus…

https://www.youtube.com/watch?v=7fFKKy4n_1A

S01E05 – J+45, La Centrale : Ils sont nombreux à faire la chaine depuis le cour d'eau, de nuit, sous les lampadaires électrique, à ramener des seaux pleines en passant par une brèche dans un grillage avec des barbelés au sommet. Le meneur de groupe, Amine, demande si ça va à quelqu'un qui s'est arrêté, un genou à terre, et qui répond que oui. Droit devant Amine, une colonne de gens reviennent avec des bidons vides, et derrière eux, les bâtiments et la tour caractéristique d'une centrale nucléaire. Une femme en nage court à la recontre d'Amine, pour l'avertir : l'eau commence à bouillir. Amine ne veut pas le croire, ils en ont remis un stock. La femme continue : ça devient trop dangereux, tout le monde va se faire irradier, on n'est pas assez rapide. Amine répond qu'ils accèlèreront, mais la femme lui rappelle que cela fait trois semaines que c'est comme ça, ils ne vont pas y arriver. Amine rétorque qu'il faut arrêter de parler comme ça : ils vont y arriver. Puis elle lui demande s'il a eu des nouvelles. Il pose son bidon et dit de venir, tandis qu'il s'écarte du chemin des porteurs d'eau. Il se dirige vers l'une des tentes éclairées, et demande Léa pour Amine dans son talkie-walkie, puis comme Léa répond dans le haut-parleur, il demande où ils en sont. Léa répond qu'ils ont repéré le problème : ça vient de la turbine. Amine demande alors pour combien de temps il y en a. Léa ne sait pas trop mais lui assure qu'ils bossent comme des fous. Amine répond que oui, ok, il sait, bravo les gars. Puis il ajoute que le truc, c'est que l'eau est en train de s'évaporer et qu'ils n'ont plus beaucoup de temps. La femme à côté d'Amine intervient : si Léa et son équipe doivent y arriver, c'est maintenant. Mais Léa ne répond rien et Amine reprend le talkie et appelle. Léa reprend la parole : « t'inquiète, une fois le barrage relancé, on aura toute l'électricité qu'il faut… tenez quinze minutes, et on pourra rebrancher le circuit de refroidissement, je te promets. » Amine répond qu'ils comptent sur eux, et la femme à côté de lui insiste : « on n'a pas de plan B. »

https://www.youtube.com/watch?v=HiZW1uAi2fo

S01E06 – J+50, La Maison de retraite : Dans une cuisine collective obscure, une radio-cassette chante joyeusement du reggae. Le cuisinier gomme énergiquement des mots-croisés, puis va ouvrir un placard de métal au-dessus des éléments. Le placard est rempli de conserves, et il note qu'il a pris une boite au tableau accroché au placard. Il y a le nom des jours de la semaine scotchés en bas du placard. La seule lumière est celle du jour qui entre par la porte ouverte de la cuisine. Le cuisinier va pour ouvrir la boite mais s'arrête, coupe la musique. Il entend crier quelqu'un à l'étage. Il coupe précipitamment le gaz de la bouteille qui alimente les brûleurs de la cuisinière et court à travers les couloirs de l'EPAD, visiblement abandonné de tous les autres employés. Dehors il faut beau. A l'intérieur il lui faut une torche électrique pour circuler. Il entre dans le local où sont rangés les médicaments, ouvre avec la clé l'armoire vitrée où ils ne reste que quelques boites, toutes ouvertes, et dont les tablettes ne contiennent plus aucun cachet. A l'étage, l'homme appelle encore. L'infirmier-cuisiner repart en criant qu'il arrive. Il gravit l''escalier plongé dans l'obscurité puis arrivé à l'étage déclare « C'est bon, Marcel, je suis là. » Arrivé au lit médicalisé placé devant la baie vitrée donnant sur le jardin verdoyant, il demande ce qui arrive au vieil homme. Déchargé et rougeau, Marcel sanglote : c'est aujourd'hui, il le sent. L'infirmier répond avec douceur : « mais non, tu vas pas mourir aujourd'hui, c'est la météo tes prédictions, t'as mal où ? » Le vieil homme supplie alors que l'infirmier lui donne quelque chose et celui-ci répond « oui, oui, t'as mal où ? au ventre ? Fais voir ! » L'infirmier palpe l'abdomen du vieil homme, qui continue de grimacer silencieusement. L'infirmier déclare alors que ce n'est rien du tout, il va lui donner de quoi soulager la douleur… L'infirmier prend une carafe d'eau, fait semblant de faire sortir un cachet de la tablette déjà vidée de son contenu. Puis il touille le verre d'eau et se retourne en disant : « Regarde, ça va aller mieux avec ça. » Puis « Attens, on va se mettre bien : attention le dos… » L'infirmier redresse le vieil homme, le cale avec un coussin, puis l'aide à boire le verre d'eau…

https://www.youtube.com/watch?v=lZB_r4v50CM

S01E07 – J+170, L'île : Une femme aux cheveux bruns sales et tirant sur le roux reprend son souffle, hagarde, sur une plage de sable déserte. Elle ôte une toile cirée accrochée aux buissons morts, en garde un bout, le replie et le range dans un petit sac auquel est accrochée sa pagaie. Juste derrière elle, son canot à moteur tiré sur la plage. Non loin, flottant en dessous de l'horizon, son voilier. Elle recule, regarde de tous les côtés, marche jusqu'à une espèce de cabane de fortune délabrée, retourne le bidon vide, inspecte la caisse, ouvre un coffre, trouve deux boites de conserve. Elle en ouvre une et avidement tente d'en manger le contenu avec les doigts, mais elle s'étouffe et recrache. Elle prend quand même la seconde boite, puis en voulant sortir trébuche et criant : un long clou s'est enfoncé dans son espadrille, qu'elle retire en criant plusieurs fois. C'est alors qu'elle entend des voix d'hommes, alors elle se relève, ramasse son sac, court vers son canot à moteur, le remet à l'eau. Les deux hommes sont déjà dans leur propre canot rouge et tentent d'arriver avant elle au voilier. Elle démarre son moteur, et les dépasses : ils n'ont que des avirons. Mais le moteur tombe à panne à quelques mètres du voilier. Elle prend la pagaie et arrive à la petite passerelle. Elle y amarre son canot et en toussant, elle se précipte au mat, déploie la voile, puis à la proue, coupe le câble de l'ancre. Elle revient à l'arrière du bateau où l'un des hommes monte. Elle l'assomme à l'aide d'une bassine. L'autre est monté à bord de son canot à elle, elle largue le canot, souffle, s'assied. Elle sort un carnet et un stylo de sa poche, se renverse. Puis elle revient à son sac, sort le bout de toile cirée et le range dans un coffre, en jurant. Elle descend ensuite dans la cabine, utilise une pince à linge pour accrocher une photographie à une corde. Cherche de la nourriture, trouve une barre énergétique et la mange. Elle déchire avec les dents un chiffon pour se faire un bandage, attrape dans un tiroir une bouteille d'alcool, en boit une gorgée, utilise l'alcool pour désinfecter sa plaie au pied, bande son pied avec le bandage improvisé, enfile des chaussons. Au mur, il y a une photo d'elle et de Monsieur Desmaret. Elle va à la carte et hachure une zone. Puis elle attrape une radio bricolée et annonce en anglais qu'elle est Sofia Desmaret et qu'elle a une place réservée sur l'île…

https://www.youtube.com/watch?v=q1clf4LBQHg

S01E08 – J-5,

L'émission : Une voix que nous connaissons répond dans un petit haut-parleur : « Pas du tout. De nombreuses études prouvent également que l'impact du permafrost sur le climat reste très limité, puisqu'il s'agirait d'une augmentation de zéro virgule trois degrés sur un siècle… » La voix est celle de Madame la Ministre Sofia Desmaret, invitée du talk-show « On en aura parlé ». L'homme qui l'écoute est assis à l'arrière d'un minibus garée en ville, et il suit l'image sur une tablette vidéo. Son voisin lui consulte les plans du studio de l'émission. Quelqu'un demande alors si c'est vraiment nécessaire. Ce quelqu'un, c'est Jacques, un homme barbu que son voisin est en train de maquiller pour la télévision, alors qu'il relit ses notes. Le maquilleur répond que c'est de la télé qu'il faut se faire joli si on veut que les gens vous écoutent. A l'avant du véhicule, un jeune homme s'inquiète : « il ne répond toujours pas. » Une jeune fille demande si c'est de Vincent dont il parle. Oui. Cela n'inquiète pas la jeune fille : Vincent doit les attendre devant. Le chauffeur du mini-bus démarre. Jacques bredouille : il y a vraiment beaucoup de points, il va forcément en oublier. La jeune femme répond qu'il n'a qu'à prendre le texte avec lui, ça ira. Leur véhicule passe alors au ralenti devant l'entrée des studios : elle est gardée par une bonne de douzaine de types en costumes cravates ou avec des brassards rouge. L'autre jeune femme s'exclame qu'elle le leur avait dit, il y a une putain de ministre, personne ne l'écoute jamais. La première jeune femme suggère de rappeler le dénommé Vincent. Le chauffeur demande alors ce qu'ils doivent faire. Le maquilleur répond qu'ils attendent un signal. Jacques suggère alors de remettre ça à un autre jour, mais on lui répond qu'ils doivent s'en tenir au plan. La première jeune femme en est convaincue : plus tôt ils passent le message, plus ils ont de chance d'avoir de l'impact. Jacques répond faiblement que cela fait trente ans qu'ils crient dans le vide, donc… Mais le maquilleur répond joyeusement que cela ne sera pas dans le vide : c'est l'émission la plus regardée. L'autre femme, la pessimiste, remarque que cela ne veut pas dire que les gens sont prêts. La première jeune fille rappelle à Jacques que c'était sa propre idée.

https://www.youtube.com/watch?v=g9KfNKS9FNQ

Fin du guide des épisodes.

116

Collapse 2019

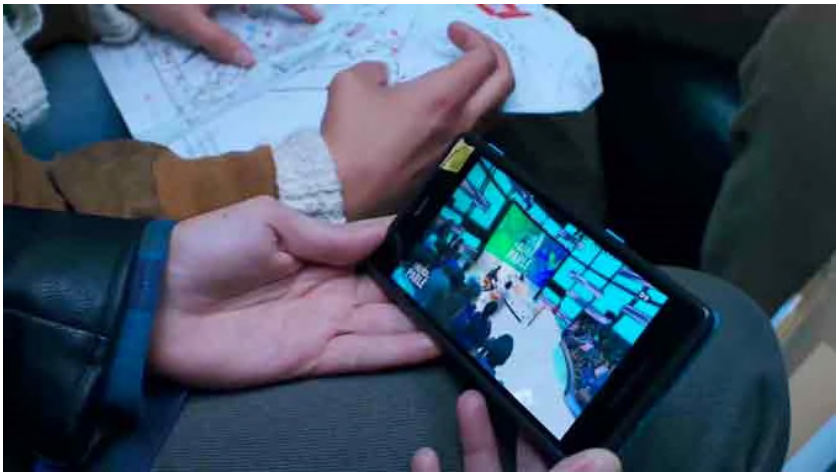
After having signed and put online on YouTube a series of increasingly strong short films, made within the framework of script contests and limited time shootings, the collective **Les Parasites** is embarking on a project that will make sense, on a theme that is close to their hearts: To represent the Collapse not as a fantasy or a documentary, but as a series of episodes shot in a single sequence shot, around a setting in French society, and featuring a gallery of characters, some of whom reappear from one episode to the next, with a host of small details that count for the whole series, and relying on testimonies from real experts.

An absolute hit

I had missed **the Parasites** shorts, several of which cleverly fall under the heading of Fantasy and Science Fiction. The prospect of having to watch yet another recent French sci-fi series was far from enchanting: the commendable but painful efforts on **Arte** (***Trepalium***, etc.) or laughable to the point of insulting elsewhere, had scalded me, and it had already been years since French films and series had been scraping the bottom of the gutter, to quote from memory the expression of a Swiss journalist dismayed after enduring a full day of French television.

I first took the first episode **D+5 The Supermarket** as an extract or a trailer: immediate immersion, a shared but nagging impression of the acting — fake or remarkably realistic? And a few months later, I experienced in real life several scenes of the episode in a supermarket near my home, just before the first confinement, and then several times afterwards with the electricity cut off, the toilet paper raided by the retailers and another customer who hit the security guard with impunity

in front of the customers who remained waiting for it to happen, as passive as in the episode — while the police patrol after a quick walk had just gone for a breath of fresh air and returned only after the madwoman had left the place, as if they had been watching for her departure from the car park. So I can now attest to this and many other details, that all eight episodes of the series are extremely believable, extremely well seen, extremely well acted.



Numerous and edifying comments

The episodes of the series were first broadcast in their entirety on **Canal Less**, on the menu of a confusing offer. The collapse almost made me do the unspeakable, subscribe to the Gravedigger channel. Only technically, the channel's services were not working, so I found and rushed the withdrawal form and escaped the Hell of impossible unsubscription. However, by the extraordinary grace of **the Parasites**, a new episode was uploaded every month on the YouTube channel, with the downside that after the fourth episode, the first one disappeared and so on — and for our English-speaking friends, no subtitles. I could have translated for free, but I suspected that the Gravedigger had struck again. And yet, the series has won international awards.

Besides the episodes, their comments (and there were pages of them on YouTube) were most interesting. Mostly positive, some negative comments were surprising and worth archiving, as well as a little investigation. On the episode of **D+45 The Plant** which seemed to

have disappointed, a so-called nuclear specialist, kind enough to provide his name, came along. I followed the arrow and discovered a young man (and his sidekick) obviously employed by the French nuclear lobby to muzzle in social networks and debates between young people anyone who would speak against nuclear power, this "green energy" whose massive waste still kills a hundred thousand years later and which literally cooks from the inside any human being who would stand without heavy protection near a reactor, its fuel or its waste (recycled is even worse).

It so happened that I already had experience of the subject: first of all, I was taken on a tour of a nuclear power station at school, and I was able to see the famous glow-worm pool. The Chernobyl and Fukushima disasters, I experienced them like everyone else, except that I didn't forget to get information, cross-check sources, watch videos, especially those of the Fukushima plant exploding, whereas atomic power plants are not supposed to explode: the trick of the nuclear lobby is to take us for fools by trying to make us say, through questions that make the answers and insinuations, that atomic power plants explode like atomic bombs, which had never been said.

In fact, some of them do too, but that's not the point, the more our civil power plants are as dangerous and dirty because they are first used to produce tritium, which is the short-lived detonator of French or other atomic bombs, so rather than investing in a technology where the plant shuts down immediately in case of danger and the waste becomes

harmless after two years, our leaders preferred not only the leaky model that no one can shut down or decommission for thousands of years, and that pollutes for more than a hundred thousand years - while letting the reactors rot well beyond their thirty-year operating limit, and buying tanks with fraudulent certificates that guarantee China Syndrome at the first sign of trouble and the leakage of tritium into the groundwater at the first opportunity. Since it is enough to lie about the cause of malformations and deaths and to fire and threaten virtuous doctors and experts, why bother?

Realist SFX

Still in the power plant episode, Internet users did not seem to be convinced by the final "explosion". Unlucky for the nuclear lobby, a few weeks or months later, Germany proudly put online the explosion of one of its power plants for demolition (having moved away the radioactive tank and reactor). The high definition, daylight video showed exactly the same pyroclastic cloud produced by the concrete of the towers and main building alone as it fell, the same cloud produced by any falling concrete structure. And there was no shockwave: the branches of the trees only moved when the cloud reached them, just as in the episode where the collapse of the power station did not move the street lamps and their distant cables.

And of course, there were the critics from those who had not even seen or read the episode, or who one might wonder if they were human. Always the nuclear lobby representative who claimed that the plant and all the technical services around it would continue to operate forever without realising that the episode was taking place 45 days after the fuel shortage had stopped the transport of food across the country: how could the staff of a nuclear plant have stayed on duty? eating mox? And how can we believe in unlimited stocks of spare parts and other fuels that can only be brought in and used with facilities and engines that have been managed on a just-in-time basis and manufactured offshore for some time? The critics had not read nor understood the title of the episodes and their D+ (as many days after the supply stops).

Along with Russel T. Davies' ***Years And Years***, also airing in 2019, ***The Collapse*** is the futuristic series whose details as well as entire "futuristic" plots came to fruition during the year 2020. Certainly, as one commentary reminded us, the events of the Gas Station come up again and again with every civil war or illegal invasion fomented by the US and other eternal dictatorships around the globe, the only merit being that they dared to set the action in France and had it played accurately by French actors — who by the same token prove that the wooden acting of the other French actors is deliberate and intended to insensitize French viewers: if you see your heroes behaving like (more or less killer) drones all day long and all night long, you are not likely to behave as an altruist and as, I don't know, a worthy citizen: you are presumed to only act as passive, active collaborators, lynch mobs and other zombies deserving their sad fate.

The messages that save

A lot of people seem to have been afraid to watch ***the Collapse***, especially with the lying and bullying and the total wreckage of human rights in the French Republic, I could hear myself answering that it was no longer worth watching ***the Collapse***, since we already knew everything there is to know after the first confinement: apparently not, since the situation continues to worsen with nothing being done to save the population while the authorities do exactly the opposite of what needs to be done, and at full throttle, while provoking to death, obviously pushing for the establishment of a 1984-style global dictatorship, and the physical elimination of a majority of the

population, those "people who are nothing" according to the president himself.

Admittedly, the mirror of the Collapse is not flattering: few Internet users realized at the sight of ***D-5 The Talk-Show*** that it was a pastiche, not even an outrageous one, of French most popular Talk-Show hosts Cyril Hanouna, Yann Barthès, and Laurent Ruquier, who are rightly lumped together — and **the Parasites** have not even begun to parody the editorialists, which ***Grosland*** does practically by magnifying a very little bit the ubris, so we don't even laugh about it when we watch it. Comments disbelieved the episode in question The ***D-5 The Talk-Show*** (five days before the Collapse) because, according to them, the actors playing the guest minister and the hosts were acting fake — which implies that they didn't even realise how fake the people who are actually on TV sound, look, behave and of course convey. And they didn't even realise that they had already seen the minister and her husband in previous episodes.

And here again I speak from experience because I found myself waiting to hear how a video editor of a TV show talked about the audience and how the people I saw on TV looked absolutely nothing like their real-life version when I saw them marching in and out of the party in honour of the two ***Matrix*** sequels and when I was handing out invitations to the town screening of the excellent animated anthology ***Animatrix***.

To conclude, with ***the Collapse***, **the Parasites** have offered and still offer to the French and I hope, to the rest of the world, one of the most beautiful jewels of televised Science Fiction, and incidentally the humanistic and practical keys to survive what will not fail to follow, knowing that it is not won for anyone and that it is perfectly true that the bosses of the GAFA all invest in real self-sufficient islands, for example Zuckerberg on the side of Hawaii and so on. Ask around, they're not that discreet.

See **The Collapse**, and see it again, even if we are not lucky enough to have the scripts in print, or the DVD or the blu-rays, only streaming on **YouTube** and I guess **Canal Less**, at our own risk. True, the first viewing of the series can be traumatic. I admit it, I cried at the end of ***The Retirement Home***, it took me half an hour to stop shaking and I didn't want to show the episode to my family because I was afraid to show them what some of them have seen or are seeing in real life when they visit their relatives in hospital, assuming that it is still possible to be admitted today because I hear what is happening to some neighbours only this month.

And yet, many French people today seem not to realise that since 2020, the government has had the old people of the EPADs put down and has diverted European funds from COVID to compensate the big boss of the EPADs for the "operating loss". How can we bear to hear all day long that it is the nurses who treat the patients when it is the doctors — and most of them did not even treat the COVID patient with the right treatment which dissolve the microclots preventing oxygenation of the blood and causing thrombosis. To see the same government beating up and threatening these nurses when they demonstrate or refuse to comply with false figures and false efficiency.

We are living in a (real) Collapse and this is not the time to be unimaginative, to look the other way, to refuse to call a spade a spade - and to do nothing positive about it. Finally, thanks again to ***Les Parasites***, and in the hope that they continue to make such brilliant shorts, series and films, my best wishes for 2022, whatever happens.
David Sicé.

123 THE COLLAPSE, EPISODES GUIDE

The links to the French YouTube videos are the latest: in my experience, they will not remain valid for long.

S01E01– D+2, The Supermarket : On the television screen hanging just a few steps away from the young cashier, excerpts from the previous day's Zapping on channel 7 are scrolling: 130,000 to 150,000 square kilometres of forest disappear every year, the equivalent of the surface area of Belgium. Zap, a reality show called The Little Rascals ! where young people in swimming costumes argue by the pool). One of the boys retorts that his friend doesn't know where Belgium is and yet she talks, the girl protests: she knows where Belgium is, it's in the north of France. Zap, Flash investigation, a chicken slaughterhouse where the animals are hung alive from the hooks of a merry-go-round. Zap : We Will Have Talked About It, a talk show on D9 where everyone does talk about it but all at the same time and security seems to be dragging people on the floor behind the host, while a bearded man at his side insists: these crises are not going to stop... Zap, CVN TV's non stop news at 12.14pm live: the oil embargo in the Middle East causes a free fall in the CAC 40, the European Central Bank announces "a big rescue plan". Zap, frantic rush in the shops, proof of the success of the Black Friday sales (the same name as the stock market crash in the USA in 1929). Zap, 5.42pm CVN TV again, Chinese army on parade, subtitled “display of force at the gates of Hong Kong”. Zap: Laughing teenagers shoot each other with guns projecting foam ammunition: be the champion of the game; GUNZ, in the end, only one will be left. Zap back to the environment report: by 2050, there will be more plastic than fish in the oceans. Zap, back to the talk show We Will Have Talked About It. Now seated, the bearded man declares with conviction: "We are going to experience the collapse of our civilisation, and I can tell you that there is no institution in this country or anywhere else that is ready to face what is going to happen...” In the supermarket, the young cashier hesitates, then declares: 64 euros and 55 cents. The

customer asks him if he can pay with his credit card. The young man replies: yes, of course, go ahead. A loud clang and all the lights in the supermarket go out. A loud silence. Then the customer remarks: “well, I didn't think that could happen in a supermarket... is there a security system at least for frozen food?”

https://www.youtube.com/watch?v=vLa-HhBpgc4

S02E02 — D+5, The Gas Station: Two little girls are sitting in the back of a parked car. One of them with braids is singing a nursery rhyme to pass the time, about daddy turtle, mummy turtle, who always go at a walk pace! and... she stops to listen to the muffled voices outside. One of these is their father’s who is negotiating with the gas station employee: the father explains that he would like to buy 1500 euros of petrol. The employee wants only food so the father can keep his money. The father replies that they don't have any, and the employee doubts it: so the girls, they have nothing to eat ? The father confirms, they have almost nothing. So the employee orders the father to leave, and whistles. The father asks to wait, opens the door and tells the girls to hand over their bag. He closes the door, and the employee tells him he will not take it. The father protests that this is all he has. The employee replies that in this case, they are wasting their time, the father must leave. The father's tone rises: how can he get out of the way, he has no more petrol, he has already told him! The employee calls his son and together they push the car into the ditch while the two girls in the back seat turn around and start shouting and asking what the men are doing. Through the window, the father tries to reassure them: it's nothing! A violent shock. Outside, the father is held back by the two men and the older one gives him back his bag, telling him that his car wouldn't have gone any further and that he's sorry for the girls. Already the older man goes to see another bald motorist who has just stopped to ask if their petrol station still has diesel. Diesel no, petrol yes, he just has to get in line. The man asks again if they have any cans and the man who is already leaving, answers that they don't have any cans, they are rationing.

Already another car arrives in front of the pumps, greeted by the gas station pump attendant attendant and his big moustache.

https://www.youtube.com/watch?v=o8JrVlD_Nzo

S01E03 – D+6, The Airfield: “Maria, the dust hoover!" calls a bearded man in a wifebeater lying in bed in a wealthy room with a girl much younger than him. Maria doesn't answer, so he gets up, naked, and looks out the window. The weather is beautiful, he has a view of the sea, not a sound except for the beeping of the robot hoover. He goes into the corridor, puts on a dressing gown. It is dark, so he flicks on the light switch, but there is still no light. Then stumbles on the robot dust hoover, a thick silver disc on wheels, abandoned in the middle of the path. The bearded man calls Maria again. He hears another beep: it's not the dust hoover, it's coming from his office, the next room. He rushes in, retrieves a key from a box on the desk, goes to a tall cabinet with drawers and a cupboard with a marble plaque on top and an old-fashioned globe on top, unlocks the cupboard, which houses two large yellow plastic suitcases with metal handles, and a satellite phone, which had been beeping electronically all along. The bearded man deploys the antenna, a bird can be heard singing outside, and then he answers the phone "allo". A young man answers, calling him Mr. Demarest, and says: "Listen carefully, you must be at the Saint-Remy airfield in 16 minutes". Not quite awake, Demarest asked what time it was. His interlocutor answers: "8.34 am, we have been trying to reach you and your wife for three hours to evacuate you". Demarest asks if this is a training session, his interlocutor replies: "No, Sir, the procedure was launched during the night. After a while, Demarest asks again if his interlocutor is sure of his facts. The latter confirms: yes, all our indexes are in the red; in fact we have already waited too long.

https://www.youtube.com/watch?v=riT6DFedz0Y

S01E04 – D+25, The Hamlet : The bald gas station driver now wears a cap and a backpack, and walks down a small road in a forest, leading a small procession of visibly tired people with children. To the redheaded woman next to him, he asks if she doesn't think she's missing out on something in her life. The woman replies blasé, even less so now, and asks if the other would see herself with kids in this mess. The bald man keeps smiling, but the woman looks ahead again and says that this is probably the best choice she will ever make in her life.

The bald man insists: "And did you ever want to have one? — No, I didn't. A man joins them with a little girl in his arms and asks them if they have any water left for Romane: he is the father of the two little girls from the petrol station. The redheaded woman apologises: she has just finished her flask, but they should be arriving soon, right? The bald man offers vodka but the father refuses. The young woman who accompanies him and holds the other girl's hand asks if she's feeling better, and the father explains that no, Romane still has diarrhoea. The young woman with the crutch is reassuring: the little girl should not worry, they will have medicine to treat her. The father declares that he doesn't know how to thank her: without her and Mathieu, he doesn't know what would have happened to them... Then the procession rushes on and a bearded man passes by who announces that they have arrived: at the end of the road, a wrought iron gate and the roofs of a large building and its outbuildings.

The bald man then tells the redhead that she must not forget: she has lost, she must give. The redhead protests: no, no, it was just an idle bet, don't get carried away ! The little procession then enters the property, under the apparently stunned gaze of the inhabitants who were busy cultivating a vegetable garden. The redheaded woman immediately realises that they were not expected, and that they are not welcome...

https://www.youtube.com/watch?v=7fFKKy4n_1A

S01E05 – D+45, The Plant : Many of them form the chain from the watercourse, at night, under the electric streetlights, bringing back full water buckets through a gap in a fence with barbed wire at the top. The group leader, Amine, asks if all is OK to someone who has stopped, one knee on the ground, and who says it is. Straight ahead of Amine, a column of people return with empty cans, and behind them, the buildings and distinctive tower of a nuclear power plant.

A sweating woman runs to meet Amine, to warn him: the water is starting to boil. Amine doesn't want to believe it, they've already put back a lot of water there. The woman keeps on: “it's getting too dangerous, everyone will be irradiated, we're not fast enough.” Amine answers that they will speed up, but the woman reminds him that it has been like this for three weeks, they are not going to make it. Amine retorts that they should stop talking like that: they will make it. Then she asks him if he has had any news. He puts down his can of water down and says to come, while he moves out of the way of the water carriers. He goes to one of the lighted tents, and asks Léa for Amine on his walkie-talkie, then as Léa answers on the loudspeaker, he asks how far along they are. Léa replies that they have spotted the problem: it's coming from the turbine. Amine then asks how long it will take. Léa is not sure but assures him that they are working like crazy. Amine answers that yes, ok, he knows, well done guys. Then he adds that the thing is that the water is evaporating and they don't have much time left. The woman next to Amine intervenes: if Lea and her team are going to make it, it's going to be now. But Lea doesn't answer and Amine takes the walkie-talkie and calls. Lea speaks up again: "Don't worry, once the dam is back up and running, we'll have all the electricity we need... just hold on for fifteen minutes, and we'll be able to reconnect the cooling system, I promise you." Amine replies that they are counting on them, and the woman next to him insists: "We don't have a plan B."

https://www.youtube.com/watch?v=HiZW1uAi2fo

S01E06 – D+50, The Retirement Home: In a darkened communal kitchen, a cassette radio happily sings reggae. The cook energetically erases crosswords, then goes to open a metal cupboard above the elements. The cupboard is full of canned goods, and he notes that he has taken one can on the board hanging on the cupboard. There are the names of the days of the week taped to the bottom of the cupboard. The only light is daylight coming in through the open kitchen door. The cook goes to open the box but stops, turns off the music. He hears someone shouting upstairs. He hurriedly cuts off the gas from the gas cylinder that feeds the cooker burners and runs through the corridors of the EPAD, obviously abandoned by all the other employees. Outside, the weather is fine. Inside he needs a flashlight to get around. He enters the room where the medicines are stored, opens with the key the glass cupboard where only a few boxes remain, all open, and whose tablets no longer contain any pills.

Upstairs, the man calls again. The nurse-cook leaves, shouting that he is coming. He climbs the darkened staircase and then, on the floor, says "It's OK, Marcel, I'm here. When he reached the medical bed in front of the bay window overlooking the green garden, he asked what was happening to the old man. Unburdened and flushed, Marcel sobs: it's today, he feels it. The nurse replies gently: "but no, you're not going to die today, it's not a weather forecast, where does it hurt? The old man begs the nurse to give him something and the nurse answers "yes, yes, where does it hurt? Let me see! The nurse palpates the old man's abdomen, who continues to wince silently. The nurse then declares that it's nothing at all, he'll give him something to ease the pain... The nurse takes a jug of water, pretends to take a pill out of the tablet already emptied of its contents. Then he stirs a glass of water and turns around saying: "Look, this will make it better. Then he says, "Wait, let's get on with it: watch your back..." The nurse straightens up the old man, holds him down with a cushion, then helps him drink the glass of water...

https://www.youtube.com/watch?v=lZB_r4v50CM

S01E07 – D+170, The Island : A woman with dirty, reddish-brown hair catches her breath, distraught, on a deserted sandy beach. She removes an oilcloth hanging from the dead bushes, keeps a piece of it, folds it up and puts it in a small bag on which her paddle hangs. Just behind her, her motorboat pulled up on the beach. Not far away, floating below the horizon, her sailboat. She steps back, looks around, walks to a sort of ramshackle makeshift shack, turns over the empty can, inspects the box, opens a chest, finds two tins. She opens one and greedily tries to eat the contents with her fingers, but she chokes and spits it out. She takes the second can anyway, and then, trying to get out, stumbles and screams: a long nail has been driven into her sneaker, which she pulls out while screaming several times. Then she hears men's voices, so she gets up, picks up her bag, runs to her motorboat, and puts it back in the water. The two men are already in their own red dinghy and try to get to the boat before she does. She starts her engine and outruns them: they only have oars. But the engine breaks down a few meters from the boat. She takes the paddle and arrives at the small gangplank. She moors her dinghy there and, coughing, rushes to the mast, unfurls the sail, then at the bow, cuts the anchor cable. She returns to the back of the boat where one of the men climbs in. She knocks him out with a basin. The other man climbs into her dinghy, she casts off the dinghy, blows out, sits down. She takes a notebook and a pen out of her pocket and falls over. Then she goes back to her bag, takes out the piece of oilcloth and puts it in a trunk, swearing. She then goes down to the cabin, uses a clothes peg to hang a photograph on a rope. She looks for food, finds an energy bar and eats it. She tears a rag with her teeth to make a bandage, grabs a bottle of alcohol from a drawer, takes a sip, uses the alcohol to disinfect her foot wound, wraps her foot in the improvised bandage, puts on slippers. On the wall there is a photo of her and Monsieur Desmaret. She goes to the map and crosses out an area. Then she grabs a cobbled-together radio and announces in English that she is Sofia Desmaret and that she has a place reserved on the island...

https://www.youtube.com/watch?v=q1clf4LBQHg

S01E08 – D-5, The Talk-Show : A woman's voice we had heard before answers in a small speaker: "Not at all. Numerous studies also prove that the impact of permafrost on the climate remains very limited, since it would be an increase of zero point three degrees over a century..." The voice is that of Minister Sofia Desmaret, guest on the talk show We Will Have Talked About It. The man listening to her is sitting in the back of a minibus parked in the city, following the show on a video pad. The man next to him is looking at the plans of the studio where the talk-show is being made. Someone asks if this is really necessary. This someone is Jacques, a bearded man who is being made up for television by his neighbour as he reads over his notes. The make-up man replies that it's TV : you have to look good if you want people to listen to you. At the front of the car, a young man worries: "He still doesn't answer". A young girl asks if it's Vincent he's talking about. Yes. The girl is not worried: Vincent must be waiting for them at the front. The mini-bus driver starts up. Jacques stammers on: there are so many points, he is bound to forget some. The young woman replies that he just has to take the text with him, it will be fine. Their vehicle then passes in slow motion in front of the entrance to the studios: it is guarded by a dozen guys in black suits and ties or with red armbands. The other young woman exclaims that she had told them, there's a fucking minister, nobody ever listens to her. The first young woman suggests that they call Vincent back. The driver then asks what they should do. The make-up man replies that they are waiting for a signal. Jacques then suggests that they postpone it, but is told that they must stick to the plan. The first young woman is convinced that the sooner they get the message out, the more likely they are to have an impact. Jacques weakly replies that they've been screaming in the wind for thirty years, so... But the make-up artist cheerfully replies that it won't be in the wind: it's the most watched programme. The other woman, the pessimist, remarks that this doesn't mean that people are ready. The first girl reminds Jacques that it was his own idea.

https://www.youtube.com/watch?v=g9KfNKS9FNQ

End Of the Episodes Guide.

131 CHRISTIAN GRENIER

Seconde partie de l'entretien

Sur le monde de l'édition

En 1972, vous signez chez Magnard le guide *Jeunesse et Science-fiction*. Quel est alors l'état de la Science-fiction pour la jeunesse, si on peut le comparer à l'époque de Jules Verne et à l'état présent, par exemple par rapport aux thèmes abordés et aux exigences des éditeurs et possiblement celles des parents voire des lecteurs ?

La SF pour la jeunesse, en 1970 ? Elle n'existait quasiment pas. Oui, j'évoque 1970 car c'est l'année où Louis Magnard m'a commandé ce petit essai. Pas étonnant puisque Roger Magnard (le père de Louis), avait créé en 1945 la première collection de SF en France :

Sciences et Aventures. Elle avait été dirigée par Pierre Devaux qui venait de mourir.

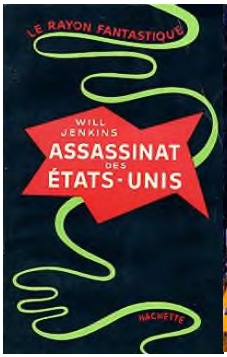
Avec un tel titre, il était difficile de ne pas offrir aux lecteurs une bibliographie… actualisée, si possible. D'office, j'ai écarté la BD et Jules Verne. La BD, parce que l'intégrer était complexe, les magazines et les albums étaient déjà très nombreux sans parler du fait que la BD, de tout temps, a jonglé avec la SF, depuis ***Zig et Puce*** et ***Babar*** en passant par *Bibi Fricotin* et *Les pieds nickelés*. Les héros classiques (***Mickey, Tintin, Spirou***, etc.) y ont fait souvent incursion. Quant à ***Valérian*** et ***Yoko Tsuno***, c'est à partir de 1970 qu'ils allaient s'imposer. Et Jules Verne, pourquoi l'exclure ? Parce qu'il aurait fallu effectuer (et justifier) un choix parmi ses 62 ***Voyages extraordinaires***, dont la plupart, contrairement à ce qu'on croit, ne relèvent pas de la SF – le cas Jules Verne mériterait un ouvrage à lui seul.

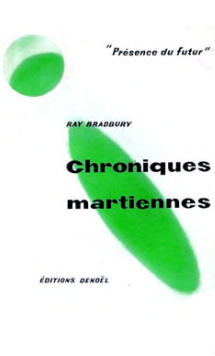
J'ai mon essai sous les yeux. La bibliographie qui la clôt comporte 60 ouvrages. Seuls 26 sont publiés dans des collections *jeunesse* dont voici le détail : **Magnard** : sept titres, souvent réédités dans la collection ***Sciences et Aventure***. **Rageot** : 6 titres, les premiers de la nouvelle collection ***Jeunesse-poche Anticipation*** (la première collection de poche pour la jeunesse). **Robert Laffont** : 6 titres, de l'anticipation proche, tous dans la (première) « collection pour jeunes adultes » ***Plein Vent***, dirigée par André Massepain.

Et les autres ? Un seul titre : en *GP* ***Rouge & Or***, dans la *Bibliothèque Verte* d'**Hachette**, à ***La Farandole***, chez **Spes, Mame,**

Delagrave et **Gründ** (un recueil d' « *histoires extraordinaires* » — des nouvelles ou des extraits de romans)

Les 34 autres titres sont donc en principe destinés aux adultes. Comment les ai-je sélectionnés ? De façon arbitraire, certes. Mais parce que mes élèves (des collégiens) les lisaient facilement et avec plaisir. Je les ai évidemment puisés dans les premières collections de SF : ***Le Rayon Fantastique, Anticipation (Fleuve Noir), Présence du Futur*** – mais aussi chez ***OPTA, Marabout***, etc. Après avoir créé chez Gallimard la série ***Folio-Junior SF***, j'ai d'ailleurs réédité dans ma collection plusieurs de ces romans : ***Niourk, Le Bréviaire des robots, L'invention du Professeur Costigan…*** On le voit : il y a 50 ans, la « SF pour la jeunesse » était très réduite ! Bien davantage qu'au début du XXème siècle où les auteurs « post-vernien » (dont les romans touchaient tous les publics) étaient nombreux : Arnould Galopin, Capitaine Danrit, Maurice Renard, Gustave Le Rouge, Octave Belliard — j'en passe !





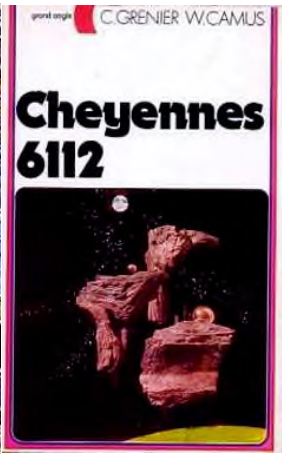
Dans les années 70, la situation s'est vite améliorée, à l'image de la SF en général qui (si j'ai bonne mémoire) comptait en 1978 (et en France) 36 collections de SF destinées aux adultes ! En 1969, on n'en comptait que trois (avec certes, les publications **OPTA** et ***Galaxie Bis***). C'est en novembre 69 que Gérard Klein a créé la série ***Ailleurs et demain***. A peine mon essai était— il sorti (en novembre 71) qu'il m'adressait une longue lettre et un paquet – en 1972, nous ne nous connaissions pas. Dans son courrier, (il imaginait avoir affaire à un vieil universitaire… j'étais un prof de 26 ans !) il me félicitait pour mon travail, me livrait des précisions, et me reprochait (fort gentiment !) de ne pas avoir fait mention de sa collection. Il m'en adressait les

premiers exemplaires. Mais il m'aurait été impossible de conseiller à de jeunes lecteurs ***Le Vagabond*** de Fritz Leiber, le très gros ***En Terre étrangère*** de Robert Heinlein… et encore moins ***Ose*** de Philip José Farmer ! Gérard et moi, nous nous sommes rencontrés peu après, invités à intervenir ensemble dans la bibliothèque municipale de Saint Ouen.

En jeunesse sont nés à la fin des années 70 ***Travelling sur le Futur*** (chez **Duculot**) et ***L'âge des Etoiles*** chez **Robert Laffont**, collection d'ailleurs dirigée par Gérard Klein) – puis ***Folio-JuniorSF*** en 1981.

Les romans de SF pour la jeunesse ont surtout fait leur apparition au sein de collections classiques – comme par exemple les séries de Philippe Ebly dans la ***Bibliothèque Verte*** de chez **Hachette** (***Les conquérants de l'impossible, Les évadés du Temps***…) ou encore dans la collection ***Grand Angle*** chez G.P. Rouge & Or

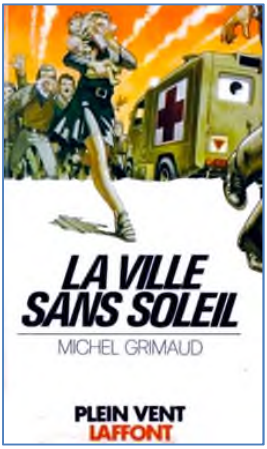
Aujourd'hui, c'est toujours le cas : s'il existe des collections de SF pour la jeunesse, on trouve des titres de SF ici et là, dans des collections jeunesse généralistes — voire même dans le domaine de l'album. Ce qui est nouveau. Parce que la SF jeunesse s'est surtout épanouie pour le public des « jeunes adultes ».

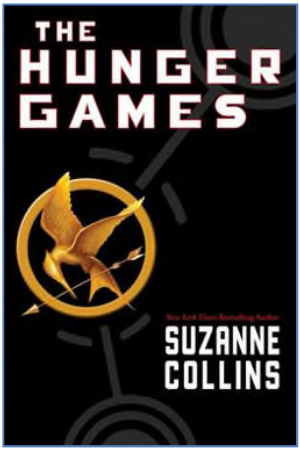


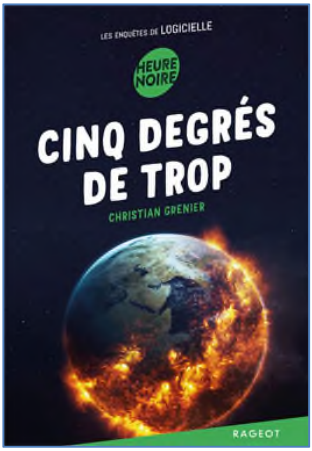
Les thèmes abordés aujourd'hui ? Ils sont aussi riches et variés que dans la SF traditionnelle ! On y trouve de la hard science, du cyberpunk, du steampunk… peut-être parce que les auteurs de SF

pour adultes n'hésitent plus (depuis les années 70 !) à écrire pour le jeune public, de Jean-Pierre Andrevon à Jean-Marc Ligny en passant par Pierre Bordage. Il faut dire que Pierre Pelot, Christian Léourier, Michel Grimaud (et d'autres !) leur avaient ouvert la voie.

Plusieurs remarques en guise de nuance – et de réponse à la question concernant les exigences des éditeurs.







Leur objectif ? C'est de vendre. À cet égard, les dystopies américaines font davantage recette que la hard science à la française. Et après l'engouement pour les trilogies, il faut aussi savoir que les ventes d'ouvrages de *fantasy* dépassent aujourd'hui de très loin celles des romans de… « vraie SF ». Or, on met souvent SF et fantasy dans le même sac, peut-être parce que de nombreux auteurs de SF se sont (pour des raisons… de marché ?) recyclés dans la fantasy. Eh oui, il faut bien vivre… et plaire à un public qui préfère l'imaginaire et l'évasion aux visions scientifico-futuristes plus réalistes… Mon thriller technologique ***Cinq degrés de trop*** se vend mal : il y est question d'un futur probable et de la fin de l'humanité, ce n'est pas très vendeur ! On veut bien des romans catastrophe, à condition qu'il y ait des survivants. Mais en 2019, l'anticipation la plus vraisemblable, c'est la disparition de toutes les espèces à l'horizon de deux ou trois siècles. Vous n'auriez pas quelque chose de plus optimiste et distrayant, monsieur le libraire ?

Vous évoquez aussi les exigences des parents et celles des lecteurs.

Hum ! Les parents ont de moins en moins d'exigences. Quand ils achètent un livre à un enfant de 7 ou 8 ans, ils lui disent : *Bon… celui— ci, tu le liras, hein ?* Dès l'arrivée au collège, les parents se font plus discrets. Leur exigences, c'est que leur enfant troque de temps en temps son smartphone pour un livre. Et là, c'est l'ado qui choisit. Souvent moins en fonction de ses propres goûts que de *ce qu'il faut avoir lu pour ne pas passer pour un plouc auprès des copains.* Afin de s'intégrer au groupe. Les exigences de l'éditeur ? Sa priorité, c'est (sur)vivre. J'ai souvent entendu l'un d'eux me confier : *j'ai lu ton texte, c'est magnifique. Mais je ne peux pas publier ça, je ne le vendrai pas.* L'éditeur est aujourd'hui dépendant des contrôleurs financiers qui veulent publier non pas des ouvrages de qualité, mais ce qu'ils croient, eux (les contrôleurs financiers, qui sont à l'écoute des commerciaux, des chiffres et des statistiques), que *ça plaira* et que *ça va se vendre*.

Vous évoquiez à propos de Pif Gadget un « cœur de cible ». Quel était le portrait-robot du lecteur à cette époque, et sAvez-vous si cela a changé depuis ?

Dans les années 80, le lecteur type était un garçon de dix ans. Avec des marges variables. Et le lectorat a changé, évidemment – le **Pif Gadget** d'origine a d'ailleurs disparu ! Quand Jean Ollivier m'a appelé pour entrer dans l'équipe, en 1985, l'hebdomadaire plafonnait à 300 000 exemplaires alors qu'il se vendait encore à 700 000 exemplaires douze ans auparavant (des chiffres qui font rêver aujourd'hui ! Et mon héros ***Argyr*** n'a pas réussi à faire remonter les ventes !

Les filles lisaient parfois **Pif**. Les plus jeunes ne s'intéressaient qu'aux BD et consultaient rarement les infos ou les pavés de texte. En 1985, notre fils Sylvain avait 17 ans, il était en philo. Et selon son humeur, il passait allègrement de ***Placid et Muzo*** à la ***Critique de la raison pure***. Je me souviens aussi des problèmes qu'avaient Roger Lécureux et André Chéret (le scénariste et le dessinateur de ***Rahan***) qui, pour la version algérienne de Pif (eh oui, il était vendu dans les pays d'expression française !) devaient notamment rhabiller les personnages trop peu dévêtus — pour l'Afrique du Nord ou les pays de tradition musulmane ! On peut en sourire ou s'en offusquer — mais Malraux, sur les timbres, a perdu sa cigarette ; et ***Lucky Luke*** a troqué son mégot pour un brin d'herbe…

Aujourd'hui, le lectorat s'est élargi ; bien des tabous (dessins, langage, etc.) se sont effacés… ou ont changé. Le manga, la civilisation japonaise, Reiser et Zep (dont les aventures de ***Titeuf*** étaient destinées aux adultes !) sont passés par là. D'ailleurs, en cinquante ans, la BD, domaine réservé aux enfants, a gagné le public adulte. Un public qui, aujourd'hui, peut lire une BD ou un manga dans le métro sans rougir (même si lire est devenu rare dans les transports en commun !) Dans les années 1970, ce n'était pas le cas : il fallait voir le sourire goguenard des voyageurs qui me voyaient ouvrir une **Bibliothèque Verte**… alors qu'eux-mêmes lisaient ***Point de vue*** & ***Images du monde*** – autrement dit ***Gala*** !

Est-ce que ce profil de jeune lecteur est différent selon l'éditeur ou la production de dessin animé, et à quel point il dépend de

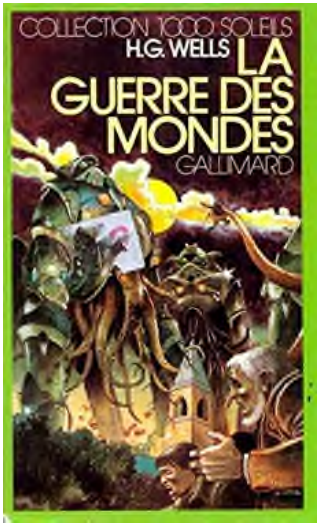
facteurs qui ne dépendent pas l'enfant, comme ses parents ou le niveau de lecture supposé de lecteur ? — je pense aux Clubs des Cinq des années 1970 où les personnages principaux maîtrisaient le subjonctif à toutes les pages, et à l'opposé à des romans pour les 10-14 ans qui sont seulement écrits au présent de narration et au passé composé.

Dans mes réponses à la question sur le monde de l'édition, je crois (et je crains d') avoir déjà répondu : le bon profil, c'est la tendance. Les parents ? Seuls les plus soucieux de l'avenir de leur enfant ont le souci du bon choix. Ils s'intéressent à ce que leur enfant lit et/ou voit. Ils exercent donc un contrôle et peuvent (en dialoguant !) affiner et approfondir les lectures et les films ou séries auxquels ils permettent à leurs enfant d'accéder.

Le *niveau de lecture des enfants* ? Il est de plus en plus flou. Et la question, si on l'approfondit, peut nous entraîner très loin. Pour faire simple, disons que ce n'est pas parce qu'on sait lire qu'on lit. Et qu'on comprend. Beaucoup de parents, qui hésitent à acheter tel ou tel de mes livres et consultent l'âge conseillé indiqué au dos par l'éditeur (*12 ans et +, à partir de 7 ans*, etc.) m'affirment : *Oh, Il (ou elle) a déjà lu tout* ***Harry Potter*** *!* Soit. Mais comment l'a-t-il lu ? Qu'en a-t-il retenu ? Ma voisine (elle a 70 ans et lit ***Sud-Ouest*** tous les jours) n'a jamais pu lire mon ***OrdinaTueur***, accessible théoriquement aux 12 ans et plus. L'ouvrage lui tombe des mains. Et je connais des enfants de CM2 (ils ont 10 ans) qui non seulement l'ont lu, mais ont dévoré mes 12 *Enquêtes de Logicielle*… et ils ont tout compris ! En revanche, je sais que certains ados de 15 ans, en 3ème, n'iront pas au bout de la page 3. Le lectorat s'est diversifié et les habitudes de lecture ont changé.

Le lecteur de Jules Verne de 1875 (un jeune bourgeois de 14 ans – l'école restait réservée à une élite) ingurgitait sans mal les 600 pages de *20 000 lieues sous les mers* — y compris les interminables digressions et descriptions sous-marines des holothuries ! A l'époque, il n'y avait pas la télé et les jeunes étaient gourmands d'informations, surtout celles qui concernaient la géographie, l'astronomie, l'Afrique (quasi inconnue) et toutes les sciences. Aujourd'hui, avec son smartphone, un ado accède à des centaines de chaînes de télé et à des milliards d'informations sur Internet. Le problème, c'est que ses centres d'intérêt ont changé !

Hachette a réédité des versions « simplifiées » du ***Club des 5*** (qui pourtant passait il y a cinquante ans pour le degré zéro de la lecture !) De nombreux éditeurs, aujourd'hui demandent en effet que le récit soit rédigé au présent et à la première personne. Objectif : que le jeune lecteur soit plongé dans l'action et qu'il ait l'impression de vivre l'histoire. Comme si ces consignes suffisaient à rendre le récit attrayant ! Certains auteurs, aussi, utilisent dans leurs récits le langage des cours de récré, quitte à être vulgaire, voire grossier – ou à utiliser des termes *tendance* qui, dans trois ans, auront disparu des conversations. Là, j'ai un doute : le vrai lecteur est-il sensible à ce langage et à ces situations ? Est-il si content de retrouver, écrits, ces termes réservé à l'oral et aux copains ? Pas sûr. Je suis même certain que les jeunes qui utilisent ce langage… ne lisent pas, ou fort peu. Et que les jeunes qui lisent ont d'autres exigences, et sont parfois choqués de trouver dans un récit les termes qu'ils utilisent ou entendent entre eux.



En même temps, l'écriture des auteurs évolue sans qu'ils s'en rendent compte : que leur ouvrage soit destiné aux adultes ou aux enfants, les descriptions se font plus rares, les dialogues plus incisifs et rapides ; et l'action avance plus vite qu'autrefois, sous l'influence des images, de la télé… et des publicités.

Vous avez été directeur de collection et vous connaissez les directeurs de collection, est-ce de réussir une collection, de maintenir le niveau ? Qu'est-ce qui facilite les choses, qu'est-ce qui peut faire obstacle ?

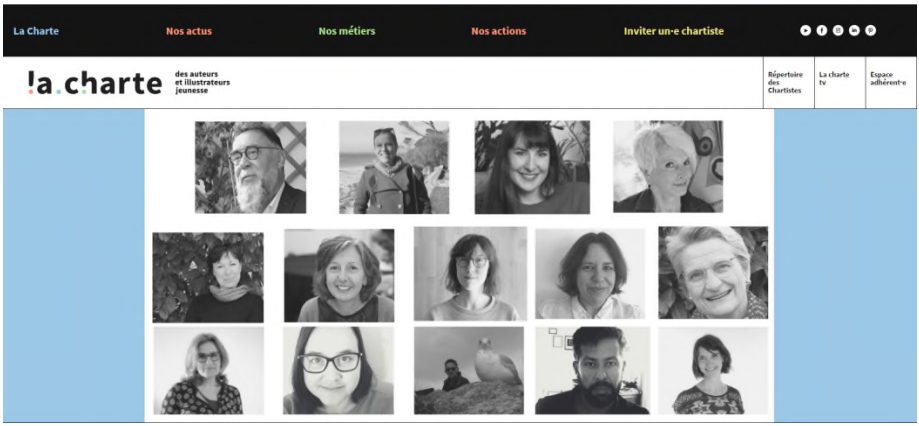
Dans ce domaine aussi, les choses ont changé. Je suis devenu responsable de *Folio-Junior SF* en… 24 heures. Impensable aujourd'hui. Le patron du secteur jeunesse, Pierre Marchand, m'a fait confiance sans me connaître. Quand je lui ai demandé quel serait « mon comité de lecture », il a éclaté de rire : *Ton comité de lecture ? C'est toi ! Tu lis et tu choisis, sans rien demander à personne. Et si je*

me trompe ? ai-je risqué. *Alors on te vire !* a-t-il rétorqué — et il ne plaisantait pas. Mes objectifs étaient clairs : publier des recueils de nouvelles sur un thème particulier : la nature, la voiture, les extraterrestres, les voyages temporels… Et aussi des romans. A destination d'un public précis : les collégiens. Voilà quinze ans que j'enseignais le français en collège et que je connaissais (comme disait Jauss) *l'horizon d'attente* des jeunes lecteurs… et des professeurs. Je pouvais puiser dans le fonds **Gallimard**, **Denoël** ou **Mercure de France** (c'était le même groupe – eh oui, c'est le **Mercure** qui avait traduit et publié ***La Guerre des mondes*** de Wells !) mais aussi solliciter des inédits chez mes camarades de la SF – ceux qui écrivaient pour les adultes (Andrevon, Jeury,) comme les auteurs jeunesse.

Le fait d'être seul juge simplifiait mes choix. J'avais, c'est vrai, dix ans d'expérience chez Rageot comme lecteur, correcteur et… rewriter. Le niveau ? Quand vous publiez Bradbury, Matheson et Heinlein, les textes qui les côtoient doivent être à la hauteur ! Qu'ils possèdent des qualités propres à séduire autant le lecteur novice que l'enseignant. Pas simple. J'ai d'ailleurs commis des erreurs, par exemple en publiant ***Le bréviaire des robots*** de Stanislas Lem, qui s'est peu vendu. L'ado français des années 80 était peu sensible à l'humour polonais ! Quand j'en ai pris conscience, Pierre Marchand a haussé les épaules : — Pas grave, tu as ressorti ***Niourk***, ça compense largement ! Et ***Niourk*** ne nous a rien coûté ! Et puis ton dernier inédit (***Le tyran d'Axilane*** de Michel Grimaud) a décroché le Grand Prix de la SF (en 1983).

Je sais que les enseignants ont trouvé leur compte dans mes recueils de nouvelles, même si les ventes sont restées modestes : 15 000 exemplaires par an en moyenne – un chiffre que beaucoup d'éditeurs envieraient aujourd'hui !

L'obstacle ? C'est la concurrence ! Et de façon inattendue, c'est chez Gallimard qu'elle a surgi. Avec **Le Livre dont vous êtes le héros**, dont Christine Baker (qui découvrirait ***Harry Potter*** en 1997) a racheté les droits. Bientôt, il se vendait autant de volumes de cette nouvelle série en un mois que les miens en un an. Le livre-jeu a tué ma collection – mais contrairement à ce dont m'avait menacé Pierre Marchand, il m'a demandé de prendre le relais des Folio-Junior *Et si c'était par la fin que tout commençait*.



Organiser et protéger les auteurs

Vous êtes cofondateur avec Robert Bigot en 1975 de la Charte des auteurs et illustrateurs pour la jeunesse (qui est un syndicat d'auteur / illustrateurs, si j'ai bien compris en parcourant le site web). Comment cela s'est fait alors et pourquoi cela s'est fait alors (et pas avant) ?

Les trois fondateurs de **La Charte**, en mai 1975, sont William Camus, Pierre Pelot et moi. Robert Bigot nous a rejoints (avec six autres auteurs jeunesse) en septembre de la même année. S'il n'a jamais été secrétaire ou président, il est resté la fidèle mémoire de La Charte. J'ai d'ailleurs remis ses archives à La Charte une semaine après son décès. Au départ (et aujourd'hui encore) La Charte des

auteurs et des illustrateurs n'est pas un syndicat, même si elle en a la fonction. Elle est née à la suite d'une invitation qui a mal tourné et que j'ai souvent relatée par le menu — voir plus loin.

Pourquoi en 1975 et pas avant ? Parce que les auteurs jeunesse étaient peu nombreux, une vingtaine ! La plupart exerçaient un autre « vrai métier », ils considéraient l'écriture comme un hobby et n'avaient pas les exigences des professionnels. Mais voilà : dans les années 70, la littérature jeunesse prenait un véritable essor. Avec la création des CDI (en 1973) et du collège unique (en 1975, réforme Haby loi n° 75-620), la demande des enseignants se modifia. Les auteurs d'ouvrages pour la jeunesse furent de plus en plus sollicités pour intervenir dans les classes, échanger avec les jeunes lecteurs, expliquer leur pratique — voire animer des ateliers d'écriture. Ce qu'ils faisaient sans être rétribués.

Voici, extrait de mon essai *Je suis un auteur jeunesse*, les conditions dans lesquelles la Charte est née…

Je suis un auteur jeunesse (2004)

Juin 1975... Je me retrouve dans un train de nuit en compagnie de William Camus, Pierre Pelot et sa femme Irma. Nous avons été invités par un organisme, *Lire en Bretagne*, dont l'organisateur, Yvon Dupré, doit nous accueillir à Auray vers quatre heures et demie du matin. Pas question de dormir, d'autant que nous sommes ravis de nous retrouver et de papoter.

Dès notre arrivée à la gare, le ton est donné : il fait nuit, il fait froid et il pleut... La chaleur et la cordialité d'Yvon nous réchauffent. Très vite, nous faisons connaissance, sympathisons, nous tutoyons. Très organisé, Yvon nous annonce :

— J'ai loué deux voitures. Vous vous déplacerez seuls dans les collèges. Vous trouverez sur le siège du passager le programme de vos journées. Vous avez votre permis, bien sûr ?

— Ah non, fait Pelot. Je ne sais pas conduire. Irma non plus.

— Moi, j'ai bien le permis, dit William qui a même été pilote de course en Argentine. Mais je l'ai laissé à la maison.

Par chance, j'ai le mien dans ma poche. Dès que nous sortons de la gare, Yvon me désigne une Renault 5, m'en confie des clés et déclare :

— Allez d'abord à votre hôtel, l'*Auberge des Ajoncs d'or*. Vous vous y reposerez une heure avant de commencer vos rencontres.

Déjà, il monte dans sa voiture avec les Pelot. Je proteste :

— Je te suis, ne va pas si vite !

— Oh, rassure-toi, tu as un plan dans la voiture ! A tout de suite.

Le temps que William et moi rangions nos valises dans le coffre, que je m'installe au volant et trouve les commandes des phares et de l'essuie— glace, Yvon a disparu dans la pluie et la nuit.

A côté de moi, penché sur la carte, William entreprend de me guider jusqu'à cette mystérieuse auberge des Ajoncs d'or...

— A la prochaine intersection, tu tournes à trois heures. Un kilomètre plus loin, à neuf heures.

William n'a jamais su reconnaître sa gauche de sa droite (cela lui a souvent posé problème sur le plan politique).

Tandis qu'Auray s'éloigne, la pluie redouble de fureur. Vers cinq heures moins le quart, William me déclare enfin en relevant le nez :

— Et voilà, en principe nous sommes arrivés !

Hélas non : nous roulons sur un chemin de terre qui s'achève en impasse, sur un champ d'artichauts. En faisant demi— tour, je m'embourbe — et subis les critiques et sarcasmes de mon coéquipier. Enfin, nous pouvons repartir — mais nous sommes crottés, fourbus, trempés. Quant à revenir à Auray et tenter de retrouver la bonne route, c'est une opération qui se révèle plus longue et difficile qu'écrire un chapitre en commun...

A six heures du matin, ce jeudi 5 juin, **la Charte** n'existe pas encore. Sans que nous le sachions, elle est déjà en train de naître au fur et à mesure que montent notre fatigue et notre exaspération... Car à l'aube, nous errons toujours sur les routes, à la recherche des mystérieux Ajoncs d'or.

Quand nous rejoignons la fameuse auberge, il est près de sept heures. Nous avons à peine le temps de monter déposer nos

bagages dans nos chambres et d'avaler un petit déjeuner : il faut repartir sur les routes à la recherche des collèges et lycées où William et moi, moins d'une heure plus tard, allons devoir nous rendre pour parler de ***Cheyennes 6112*** devant des centaines d'élèves.

Le soir, à bout de forces, nous retrouvons à table les Pelot assis à côté d'autres invités. Là, nous faisons la connaissance de la discrète Claude Cénac, auteur **Magnard**, de Laurent de Brunhof (le fils du créateur de ***Babar***, Jean de Brunhof) ainsi que de la jeune Martine Lang, qui travaille depuis peu chez **Flammarion**. Nous connaissons la plupart des autres invités : Catherine Scob et son attaché de presse Charles— Henri, Raoul Dubois, Michel Mesmin et Germaine Finifter, critiques de littérature jeunesse ainsi que Jean Ollivier, René Moreu et sa femme Madeleine — l'équipe de direction des **Editions Vaillant**.

Deux jours durant, l'ambiance est conviviale et chaleureuse. William joue tour à tour les pitres, les séducteurs, les provocateurs et les Peaux-Rouges-maltraités-par-les-Blancs-oppresseurs.

C'est le vendredi soir, je crois, que les choses se gâtent. Notamment au dessert, quand Yvon se lève et déclare :

— Chers amis, j'ai le plaisir de vous annoncer que nous prenons votre chambre financièrement en charge. Mais pour les repas, il serait souhaitable que vous régliez la note tout de suite...

Un silence gêné s'installe. Docile, je sors mon porte-monnaie. William me jette alors à voix très haute :

— Christian, tu paies pour moi ? Tu sais qu'en animation je n'ai jamais un sou puisque...

Il ralentit le débit et achève en articulant avec soin :

— D'habitude, nous sommes toujours pris en charge.

Plus direct, Pelot déclare à notre hôte :

— Eh, Yvon, tu aurais pu nous prévenir !

Encouragé, William se lève et pointe Yvon du pouce :

— J'ai même l'impression que tu nous prends pour des poires ! Je résume : ton organisation nous invite pendant trois jours. Tu nous fais voyager de nuit et rencontrer des centaines de gamins. Et ce soir, tu nous apprends que nous devons faire face à nos repas ! Tu ne veux pas aussi qu'on paie le voyage ?

— Justement, avoue Yvon avec embarras. Pour vous le rembourser, ça va poser problème. Peut-être que vos éditeurs ?...

Cette fois, c'est au tour de Catherine Scob de pâlir.

— Viens, Christian ! me dit William. Ramasse ton argent. On fait nos bagages et on repart.

Difficile : la SNCF vient d'entamer une grève-surprise, nous condamnant à rester (à nos frais !) aux Ajoncs d'or.

Nous privant volontairement de dessert — c'est dire combien la situation semble grave — William et moi emboîtons le pas aux Pelot qui, solidaires, regagnent leur chambre. Nous les y suivons. Là, assis tous quatre sur le lit, nous faisons le point. Déjà, notre décision est prise : nous ne verserons pas un sou et ne quitterons pas les lieux avant que le trajet nous soit remboursé. Et pour éviter désormais de telles mauvaises surprises, nous improvisons un code déontologique auquel devront obéir ceux qui nous solliciteront : ils devront par écrit s'engager à rembourser notre voyage, à assurer notre hébergement...

— Et à nous payer ! ajoute William, excédé. Après tout, ces interventions méritent salaire ! Pelot et moi, nous ne vivons que de notre plume, c'est du temps que nous ne consacrons pas à notre écriture. Quant à toi, Christian, ce sont tes jours de repos que tu sacrifies car tu pourrais les passer en famille !

Revendicatif et financier, le débat dévie tout naturellement vers le problème des à valoir et des droits d'auteur. Jusqu'ici, aucun de nous n'avait eu la curiosité de mettre à plat nos contrats.

— Quoi ? répond Pelot à Camus, chez ***Rouge & Or***, pour un ***Grand Angle***, on te donne huit mille francs et dix pour cent ? Moi, on m'a toujours proposé quatre mille francs d'à valoir et six pour cents de droits ! Et toi, Christian ?

— Cinq mille francs et sept pour cent.

Incroyable : on nous a fait des conditions différentes pour un ouvrage publié dans la même collection ! Et on nous a glissé à l'oreille le même discours prudent :

— Vous êtes l'auteur le plus favorisé de la maison ! Surtout, ne parlez de ces chiffres à personne...

Justement, j'ai très envie d'en parler à tout le monde !

— Nous devons nous communiquer nos contrats. Et nous aligner désormais sur le plus intéressant.

— C'est à dire sur le mien, dit William qui, malicieusement ajoute : c'est normal que mes conditions soient exceptionnelles : de nous trois, je suis le meilleur ! Dans une collection pour adultes, j'ai même publié un best-seller.

— Et alors ? grogne Pelot. Tu penses qu'un auteur adulte est meilleur qu'un auteur jeunesse ? Moi, j'écris des romans de SF au **Fleuve Noir**, je vais en sortir un chez **Robert Laffont**. Je ne vois pas en quoi mon travail serait plus soigné ou plus respectable !

Du coup, la conversation roule sur les différences existant entre la littérature adulte et jeunesse. Comme nous publions dans ces deux domaines, nous tentons d'en cerner les limites littéraires. Si c'est, à mes yeux, l'aspect le plus passionnant, c'est aussi le plus difficile... et le moins urgent.

Mais ce soir— là, grâce à l'incident provoqué par Yvon Dupré, ce mouvement qui ne s'appelle pas encore la Charte est né : nous prenons rendez-vous pour ameuter en septembre le plus grand nombre d'auteurs. Afin de créer avec eux une association qui abordera les problèmes spécifiques aux auteurs jeunesse...

Retour à l'entretien

Quelques précisions : en septembre, nous n'étions que sept. Et quarante en 1982, quand **La Charte** est devenue une association Loi de 1901 et que leurs membres m'ont élu président. Aujourd'hui, en 2019, **La Charte** compte 1400 adhérents — et certains auteurs ou illustrateurs jeunesse n'en font pas partie, c'est dire que la situation a évolué !

Les gangsters de l'édition existent, j'en ai rencontré, quels sont vos conseils à l'auteur naïf pour les éviter et se protéger des dommages considérables que ceux-ci peuvent lui causer ?

Premier conseil : proposer son manuscrit à un véritable éditeur, qui vous proposera alors un contrat avec un à-valoir (une avance, qui tourne autour de 2 000 euros dans le secteur jeunesse) et des droits d'auteur, c'est-à-dire un pourcentage : 5, 6, 8 ou 10% du prix de vente hors taxe de chaque volume vendu, rarement plus hélas dans le

secteur jeunesse. Autrement dit : faites-vous publier par un éditeur qui, chaque année, vous versera des droits en fonction des ventes et non par un organisme qui se prétend éditeur mais vous demandera... de l'argent pour éditer votre ouvrage !

Lassés par les refus répétés de leur manuscrit, l'auteur débutant peut se laisser séduire par cette formule. Ils auront le plaisir de se voir à la tête de 500 ou 1 000 exemplaires de leur ouvrage. Et après en avoir fait cadeau à leurs parents et amis, ils auront bien du mal à écouler ce qui reste, faute d'un réseau de diffusion et de distribution. De tels organismes vous publieront, sans aucun doute — parfois sans même relire votre texte. Un éditeur authentique, lui, aura peut-être des exigences, vous demandera de modifier ou d'améliorer tel passage. C'est le rôle d'un directeur littéraire. Mais il vous paiera !

Deuxième conseil : une fois le contrat en main, ne pas le signer avant de l'avoir lu en détail et prendre contact avec un organisme (**La Charte**, **la S.G.D.L.**) qui lui fournira un « contrat-type ». Ou encore confier le contrat à un ami écrivain qui le lira et pointera d'éventuelles anomalies.

Troisième conseil : ne pas hésiter à modifier le contrat en barrant certaines clauses et en changeant les chiffres. Ne pas redouter que l'éditeur se fâche et refuse de vous publier — s'il a accepté votre récit, c'est qu'il y tient. En revanche, il se peut qu'il soit inflexible sur certains points, surtout si l'auteur débute. Mais ça ne coûte rien à l'éditeur de prévoir un *pourcentage progressif* : passer de 7 à 8% de droits au-delà de 15 000 exemplaires, c'est légitime. Quand un ouvrage se vend bien, la réédition coûte moins cher qu'un premier tirage.

Enfin, ne pas hésiter à dialoguer avec le directeur littéraire (ou le comptable), notamment s'il demande des modifications, ce qui est fréquent dans le domaine jeunesse. Le responsable de la collection connaît son public, ses lecteurs et les prescripteurs. Il est souvent de bon conseil. Mais vous avez aussi le droit d'être têtu, quitte à ce que la sortie de l'ouvrage soit remise en cause – ça m'est arrivé !

À propos de Philippe Ebly

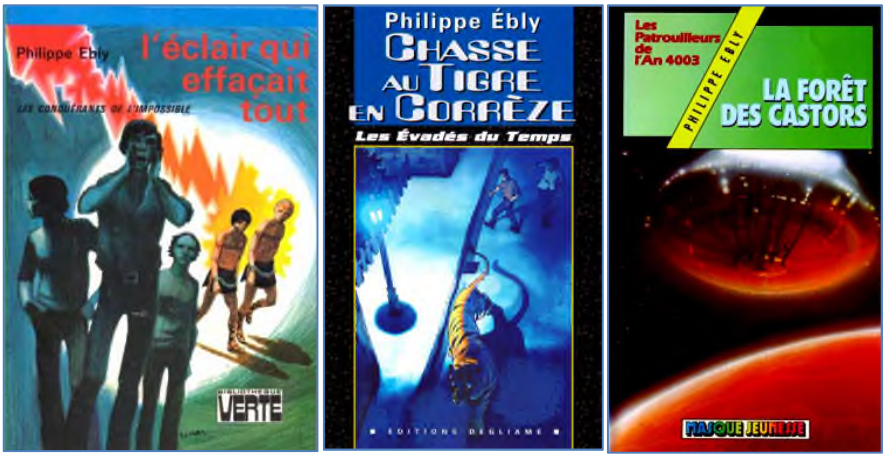
Dans votre interview par Francis Valery dans Bifrost 7 en 1998, vous citez Philippe Ebly comme étant avec vous l'un des rares auteurs jeunesse spécialisé en Science-fiction jusqu'aux années 1990. Vous vous êtes notamment croisé dans les salons littéraires, mais avez- vous animé ensemble un atelier d'écriture, ou débattu d'un thème de Science-fiction ou encore a-t-il adhéré à la Charte des auteurs jeunesse ?

Non, Philippe Ebly et moi n'avons jamais assuré ensemble d'atelier d'écriture, ni même vraiment débattu de la Science-fiction. Sauf, peut—être, au cours d'un symposium sur la SF à Bruxelles au début des années 90.

Philippe Ebly était d'une discrétion et d'une modestie étonnantes. Il prenait peu la parole et ne se mettait jamais en avant. Aussi, je n'ai jamais osé l'interroger sur sa vie personnelle — il avait vingt-cinq ans de plus que moi et je m'en aurais voulu d'être indiscret. Sa conception de l'écriture était simple et à l'entendre, dépourvue de toute ambition : plaire à ses jeunes lecteurs, les distraire, ce qui n'excluait pas de les faire réfléchir sur les situations dans lesquelles il plaçait ses héros. J'ai toujours ignoré ses rapports avec Hachette mais je crains qu'il n'ait pas été très exigeant. Non, Philippe Ebly n'a pas adhéré à **La Charte**. Sans doute pour de multiples raisons, la première étant qu'il était belge. Je ne me souviens pas lui avoir parlé de **La Charte** qui, dans les années 90, avait d'ailleurs une antenne en Belgique (et une autre à Québec, animée par **Cécile Gagnon**)

Aussi, bien que fondateur de notre association, je n'ai jamais été prosélyte, même quand l'adhésion à **La Charte** était gratuite ! L'un des articles précise, en effet, que l'auteur s'engage à confier un double de ses contrats au secrétariat. **La Charte**

tente en effet d'obtenir des éditeurs non seulement les meilleures conditions possibles, mais aussi à ce que tous les auteurs soient traités de la même façon. Ce qui, en théorie, contraint un nouvel auteur à modifier les (et à augmenter les chiffres des) conditions de son contrat, ce qu'un débutant hésite souvent à faire. Cette obligation contrarie beaucoup les éditeurs qui, depuis une dizaine d'années, ajoutent au contrat une « clause de confidentialité » ! La contrainte de livrer son contrat a peut-être rebuté Philippe Ebly, pour des raisons que j'ignore. Parfois, un auteur se juge si bien traité par son éditeur qu'il préfère que ses camarades l'ignorent. D'autres fois (et c'est plus fréquent, je le crains), ses conditions sont misérables, il en a un peu honte et refuse d'en faire part.



Plus vraisemblablement, la modestie de Philippe Ebly est peut-être la cause de son silence et de sa discrétion. Je précise, pour nuancer mes propos dans ce numéro de ***Bifrost***, que d'autres auteurs jeunesse — peu, c'est vrai — s'étaient spécialisés dans la SF, je pense à **Christian Léourier**. Mais le plus productif (et le plus populaire, sans doute, quand on connaît les tirages de la ***Bibliothèque Verte*** à l'époque !) était **Philippe Ebly**.

Lorsque le déclin de la Bibliothèque Verte s'est accéléré à la fin des années 1980, Philippe Ebly a été « remercié » et ses romans n'ont plus été réédités chez cet éditeur ; est-ce que, si vous aviez été directeur de collection jeunesse alors, vous

auriez lu et réédité ses premiers romans, ou bien auriez-vous souhaité publier de nouveaux romans, de nouveaux héros ?
Répondre à cette question est bien difficile aujourd'hui. Si ***Folio-Junior SF*** avait perduré, je ne pense pas que j'aurais tenté de rééditer les séries de Philippe Ebly — je crois que Pierre Marchand s'y serait d'ailleurs opposé. Pourquoi ? Déjà parce que la tranche d'âge n'était pas la même : les lecteurs des ***Conquérants de l'Impossible***, des ***Evadés du Temps*** et des ***Patrouilleurs de l'an 4003*** avaient dix ans – au mieux, ils étaient en Sixième. Et quand on lit ***Niourk*** ou ***Journal d'un monstre***, on comprend que les jeunes héros de Philippe Ebly étaient loin de ceux de **Stefan Wul** ou de **Richard Matheson**. Les textes de *Folio-JuniorSF* touchaient des ados, pas vraiment des enfants. Ensuite, ces ouvrages faisaient partie d'une série, et ce n'était pas le genre de ***Folio-Junior***. Enfin (et surtout ?), il aurait fallu racheter les droits de ces ouvrages à un groupe concurrent. Bref, cela aurait représenté trop d'obstacles.

Mais la chose se serait passée différemment si j'avais été responsable d'une autre collection, chez un autre éditeur. C'est d'ailleurs ce qui s'est produit – non pas pour moi, mais pour **Laurent Genefort** : chez **Degliame**, dans la collection ***Le Cadran Bleu***, il a republié certains titres des séries de **Philippe Ebly**. Une belle initiative (même si les ventes n'ont pas été au rendez-vous) qui rappelle d'ailleurs son rôle, chez **Bragelonne**, quand Laurent a eu l'heureuse ambition de créer la collection ***Les trésors de la SF***.

Les séries de **Philippe Ebly** figurent désormais en bonne place dans l'histoire de la SF jeunesse. Nul doute que leur auteur a suscité de nombreuses vocations, et que, faute de rééditions, un hommage à **Philippe Ebly** s'impose.

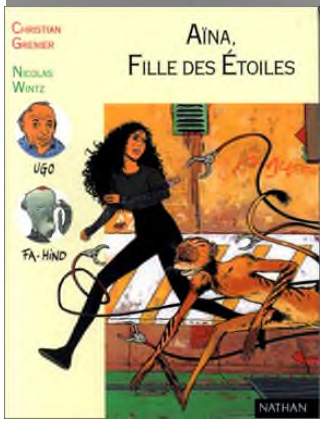
fan-fics, franchises, univers partagés

Philippe Ebly comme Hergé hésitait grandement à confier ses héros à des auteurs. Ce passage de bâton de relai

est pourtant fréquent en littérature jeunesse, en bande dessinée et inévitable en cas d'adaptation en film ou série animée : imaginez-vous demander à des auteurs d'écrire de nouvelles aventures pour vos propres héros ? Est-ce qu'il existe déjà des fan-fics (récits dérivés écrits par des fans) de vos romans ou bandes dessinées, par exemple une suite aux aventures d'Argyr ?

Pour répondre à la dernière partie qui est une double question, c'est oui et non ! Oui, il existe des fan-fics qui ont imaginé des suites à… mes ***Enquêtes de Logicielle***. J'en ai engrangé un certain nombre, soit parce qu'on me les a adressés par mail, soit parce que de jeunes lecteurs me les ont confié à la suite d'une rencontre avec eux dans leur classe. Bien sûr, ces textes sont courts et pas toujours publiables ; et je me vois mal les livrer tels quels sur mon site.

Non, concernant ***Argyr*** qui doit errer sans fin dans l'espace avec sa compagne Fraïla et leur maki. Mais ces héros méritent-ils de perdurer ? Si cela avait été le cas, quelqu'un se serait proposé pour prendre le relais. Et à la vérité, je ne suis pas (on l'a compris !) un inconditionnel de la bande dessinée !



En ce qui concerne d'autres ouvrages, même si le problème ne se pose pas encore, j'y ai déjà songé. Non pas pour une série de SF — celles que j'ai publiées sont closes : aucune suite n'est à prévoir pour ***La Musicienne de l'aube*** (quatre volumes chez Hachette, réédités en un seul gros volume chez Bayard) ni pour ***Aïna, fille des étoiles*** (six volumes chez Nathan, réédités en poche, toujours chez Nathan). D'une certaine façon, en fermant ces séries j'ai pris les devants !

En revanche, ma série policière des ***Enquêtes de Logicielle*** reste ouverte après 12 ouvrages publiés. Dans le premier roman (***Coups de***

théâtre), mon héroïne était stagiaire dans la police. Puis lieutenant à partir de *L'OrdinaTueur*. Dans *Hacker à bord*, elle se marie avec son adjoint, Max. À l'heure actuelle elle est passée capitaine (à la fin d'***@pocalypse***) = et elle est enceinte. On apprend même à la fin de ***Fatal Gaming*** (la dernière enquête publiée !) qu'elle attend des jumelles. À suivre ?…

Mais voilà : à la demande de mon éditeur, j'ai entrepris une nouvelle série pour les plus jeunes : *Hercule, chat policier.* Quel rapport ? allez— vous demander. Eh bien j'en ai créé un : ce chat a été adopté… par les filles de Logicielle et Max. Un chat qui est né dans la maison périgourdine du commissaire Germain, l'un des personnages des ***Enquêtes de Logicielle***. Sept volumes d'***Hercule, chat policier***, ont déjà paru. D'autre part mon éditeur (toujours lui), m'a réclamé une nouvelle série, pour l'âge intermédiaire Ainsi est né (le premier volume sort en août 2019) ***Zed, Agent I.A***. Zed est un robot adjoint de police mis au point par… Tony, que les lecteurs des Enquêtes de Logicielle identifieront aisément puisque c'est à la fois… le demi-frère de mon héroïne et un hacker repenti.

Me voici donc à la tête de trois séries reliées entre elles. Imaginons que je meure – disons crûment ce que vous suggériez à mi-mot ! Euh… je n'ai laissé aucune instruction. Soyons modeste : le plus vraisemblable, c'est que mes personnages disparaissent avec moi. Non pas parce que je l'exige mais parce que les ventes ne mériteront pas qu'on poursuive la série. Mais si c'était le cas ? Eh bien je n'y serais pas opposé.

Finalement, les fans de ***Blake et Mortime**r* sont très contents de lire les suites de leurs aventures. De là à désigner un successeur de mon vivant, je n'aurai pas cette prétention. Pourtant, concernant mon héroïne Logicielle, je pense évidemment à quelqu'un : ma propre fille ! Pour d'excellentes raisons La première, c'est qu'elle écrit. Ou du moins *elle a écrit*, même si elle n'a rien publié, et a cessé d'écrire pour des raisons professionnelles et familiales (pas simple, d'élever seule ses deux filles et d'exercer un métier à temps complet !). La seconde, c'est que c'est elle qui a servi de modèle à mon héroïne Logicielle. Je pense même qu'elle pourrait s'offrir le luxe de rédiger la suite des enquêtes de mon héroïne… à la première personne, ce qui n'est pas le cas jusqu'à présent. Autre éventualité : qu'Emma, la cadette de mes petites-filles, prenne le relais. Elle n'a que 13 ans mais c'est une passionnée : elle écrit plusieurs heures par jour.

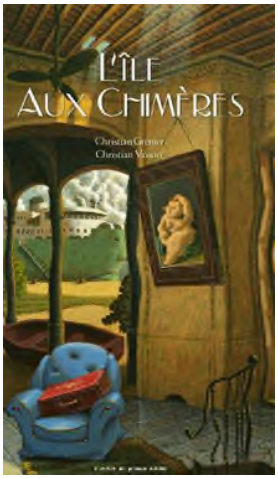
C'est le cas, en revanche, pour ***Hercule, chat policier*** et ***Zed, agent I.A***.. D'autres auteurs pourraient je crois sans problème prendre la suite, sous leur signature, bien sûr. Le lecteur pourrait alors différencier d'éventuels changements dans l'écriture, pas grave ! Mais tout cela est à prendre au conditionnel. D'autant plus que le projet de passer le relais à ma fille n'est pas d'actualité. D'abord parce que je ne suis pas mort ; ensuite, parce qu'elle-même n'est pas au courant de ce projet !

À propos de Enki Bilal, Moebius et d'autres illustrateurs

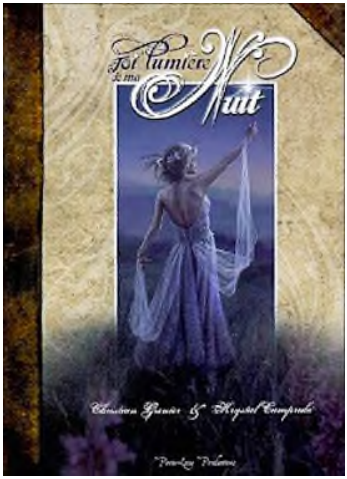
J'ai été très surpris de constater que certains auteurs / illustrateurs n'étaient pas aussi bons scénaristes. Et je ne connais pas de dessinateurs ou d'illustrateurs qui écrivent des nouvelles (courts récits), or vous avez écrit plus d'une centaine de nouvelles, sans compter les romans. Est-ce que dessiner aussi bien bloquerait à un certain point l'écriture, ou le développement détaillé des récits — je peux le dessiner extraordinairement donc je ne l'écris pas ? Est-ce que des illustrateurs que vous avez croisés ont participé à vos ateliers d'écriture pour devenir meilleurs scénaristes ou écrire des romans ?

Difficile, de répondre à toutes ces questions entremêlées ! Une fois de plus, en ce qui concerne la dernière, c'est non : si des illustrateurs ont parfois collaboré à des « ateliers d'écriture » (je pense notamment à **Bruno Heitz**, qui a illustré l'ouvrage collectif *Les 7 vies de Fred Lechat*), ce n'était sûrement pas pour « devenir meilleurs » — ils étaient déjà au top ! Bien dessiner serait-il un frein susceptible de bloquer d'éventuels talents de scénariste ou d'écrivain ? Je ne le crois pas. Hergé et Edgar P. Jacobs, excusez du peu, en sont la preuve ! On peut cumuler plusieurs talents.

Eugène Fromentin était à la fois peintre et écrivain ; les dessins de **Victor Hugo** ne sont pas ceux d'un amateur. Et **Hector Berlioz** avait une jolie plume, en dehors de ses qualités de compositeur ! Non, je crois qu'il faut être conscient de ses limites et laisser la place quand on sent qu'on ne fera pas mieux. Adolescent, j'ai écrit des centaines de poèmes. Il n'y en a pas un à sauver. J'ai aussi, à la demande de plusieurs troupes, écrit quatre pièces de théâtre qui ont été interprétées – mon ***Odyssée du Stratolabus*** (1982) a été jouée 117 fois. Mais si le théâtre a baigné mon enfance, je suis (à en croire mon épouse) un piètre dramaturge. Et je n'ai pas insisté.



J'ai vécu l'expérience dont vous parlez : un jour, **Olivier Belhomme** (l'éditeur de l'Atelier du Poisson Soluble) a insisté pour me confier la photocopie de… dix-neuf tableaux ! L'auteur, un peintre, les lui avait envoyées avec un texte d'accompagnement dont la qualité… n'était pas à la mesure des illustrations, magnifiques et très originales. À la demande d'Olivier (qui était fasciné par les images), le peintre a accepté qu'un écrivain utilise ses tableaux pour imaginer… une autre histoire. Et il a fait appel à moi. Je ne sais pas si le résultat est meilleur qu'à l'origine (je n'ai pas lu le texte du peintre) mais l'ouvrage est sorti – et les acheteurs, souvent des adultes, avouent apprécier surtout… les tableaux ! Après tout, je prends le risque de livrer le titre de l'ouvrage, c'est ***L'Ile aux chimères***.



Une autre expérience mérite d'être mentionnée. Un jour, aux **Utopiales**, son fondateur Bruno della Chiesa m'a présenté sa jeune cousine, Krystal Camprubi. Celle-ci m'a montré son travail, très orienté vers la fantasy. Je lui adressé des compliments sincères et des encouragements. Quelque années plus tard, elle m'a contacté en me

demandant timidement si j'accepterais d'écrire un récit en m'inspirant de ses tableaux. Elle m'en a faxé quelques uns et je me suis lancé dans cette opération qui allait durer deux années pleines : je lui envoyais mes chapitres, inspirés par ses gouaches, dessins et toiles ; et elle m'adressait des images inédites, inspirées par mon texte. Le résultat est un album luxueux (disons plutôt un *roman illustré* grand format) : ***Toi, lumière de ma nuit***, publié par ***Portelune Productions***. Le même éditeur a ensuite sorti un nouvel album, du même format (***Oghams, Les Portes d'Or***) dont Krystal est l'auteur des images et du texte. Devenir auteur quand on est illustrateur est possible… mais je me vois très mal me lancer dans l'illustration de mes propres histoires, mes livres se vendraient beaucoup moins bien !

Sur le plan cinématographique (et on sait que je ne suis pas un spécialiste !), il m'arrive très souvent d'être bluffé par les plans, les images, les décors, les effets spéciaux, et consterné par la pauvreté ou la banalité du scénario. Et là, ce qui est en cause, ce sont les exigences du producteur ou du réalisateur. Parce qu'il faut toucher un public large et faire des concessions. Le scénario est alors confié à une équipe, et la sauce ne prend pas toujours.

***Prometheus**, la séquelle d'**Alien** par Ridley « le scénar j'm'en fous » Scott. Et si vous n'aimez pas, attendez d'avoir vu **Alien** « du pipeau » **Covenant**.*

A propos des Mondes engloutis

Vous décrivez l'écriture d'un scénario d'épisode de série animée similaire à celle de l'écriture d'une bande dessinée. Est-ce que vous meniez avec Nina Wolmark lors de l'écriture un travail particulier sur les messages de l'épisode, les symboles, quelle référence mythologique ou historique devait être forcément incluse à tel moment, ou quelles émotions il fallait provoquer ou calmer chez le spectateur ?

Non, notre façon de travailler était très différente. Quand j'ai pris le train en marche (Nina Wolmark avait déjà assuré l'écriture intégrale des premiers scénarios), elle m'a demandé de lui faire part de mes idées, de rédiger plusieurs brefs projets d'épisodes en une page. Bien sûr, j'avais compris le principe de la série et j'étais ravi de pouvoir utiliser, en les détournant, des scènes ou des personnages issus de la mythologie, de la littérature ou de l'Histoire.

Quand nous nous attaquions à un scénario dont je lui avais fourni le sujet (qu'elle avait validé), elle me demandait de le développer. Ce que je faisais, oralement. Nous travaillions alors dans son bureau, à l'étage de sa villa, pendant des heures ! Parfois, elle me coupait : non, ça ne me plait pas, trouvez autre chose. Enfin, j'avais le feu vert et je passais à l'écriture — chez moi, et toujours dans l'urgence. Il y avait, souvenez-vous, un épisode par semaine, 26 minutes à raison de 12 images par seconde… faites le calcul ! Evidemment, nous travaillions avec des mois d'avance parce que le travail des dessinateurs était colossal.

Rédiger le scénario était un travail délicat puisqu'il s'agissait de livrer le récit plan par plan, en décrivant dans une colonne l'image et les mouvements ; et dans l'autre les dialogues des personnages – quand ils s'exprimaient ! Très fréquemment (et surtout dans les premiers temps, car je maîtrisais mal cette technique d'écriture – et Nina le savait !), elle me demandait de le raccourcir, de le modifier, souvent pour des raisons pratiques. Pour ***Docteur Test***, par exemple, la seule consigne était… d'utiliser 80% d'images et de plans existants – une gageure ! J'ai eu alors l'idée d'un voyage temporel qui déraillait, et faisait s'égarer les héros dans des épisodes qu'ils avaient déjà vécus.

En ce qui concerne les références (mythologie, littérature, sciences, histoire, etc.), les clins d'œil, ce qu'on appelle l'intertextualité, Nina et moi étions sur la même longueur d'ondes : il s'agissait de toucher un large public d'enfants (l'âge ? Indéterminé ! De 4 à 12 ans !) mais de les initier à des séquences, des faits ou des personnages sinon déjà connus, du moins dont ils feraient bientôt la connaissance : l'empereur Qin et son armée en terre cuite, Démosthène, Villon, Zarathoustra (ce qui m'a donné l'occasion de lire dans sa version intégrale d'origine le superbe poème de Nietzsche)

La seule contrainte (de taille) que j'avais à affronter, c'était, à chaque épisode, de placer la fameuse « ***Danse des Pirates*** ». Il fallait de gré ou de force les faire intervenir, et Maxagaze m'a souvent posé problème, il arrivait parfois comme un cheveu sur la soupe…

Quand **Antenne 2** a déclaré à Nina Wolmark (et à Gilbert, son mari… le producteur !) que la série plaisait et qu'une deuxième saison de 26 épisodes serait la bienvenue… il y a eu un moment de panique : il a déjà fallu résoudre le problème du Shagma, qui mettrait plus de temps à guérir – et puis

rédiger un scénario chaque semaine devenait un défi insurmontable. Nina m'a demandé de lui livrer les coordonnées d'auteurs de SF susceptibles de fournir des scénarios. Joëlle Wintrebert est venue à la rescousse et, très brièvement, Michel Jeury.

Pour Cyrano, l'idée est venue de lui — Michel vivait à l'époque à Issigeac, non loin de cette ville périgourdine, Bergerac, où le vrai Cyrano n'a jamais mis les pied ! En réalité, Michel n'a voulu fournir qu'un scénario de deux pages : ***Cyrano de Borbotrac*** — avec le principe d'un épisode rédigé… en vers de mirlitons ! À l'époque, il voulait quitter la SF et préparait déjà sa reconversion dans le roman de terroir ; il refusait de se lancer dans la rédaction de scénarios dont il ignorait les règles.

Est-ce que l'idée dans les Mondes Engloutis était de s'adresser seulement aux enfants, ou bien comme dans certains films d'animation, vous pensiez aussi aux parents, ou aux adultes qui découvriraient le dessin animé ?

Bizarrement, Nina et moi n'avons jamais évoqué cette question. Sans doute avait— elle lu, avant de faire appel à moi, certains de mes ouvrages, et avait— elle compris que je ne m'adressais pas qu'au jeune public. Je pense en effet qu'un récit, quel qu'il soit, doit avoir une portée universelle ; la SF, de ce point de vue, me semble un domaine inépuisable, puisqu'il peut renouveler les mythes. Je crois, avec Gérard Klein, que le plus important, dans un récit de SF, c'est… l'hypothèse philosophique ! Nous étions donc sur la même longueur d'ondes et Nina l'a compris aussitôt. Je savais aussi qu'elle était l'auteur d'*Ulysse 31*, et que *Les mondes engloutis* partaient du même principe : livrer à un large public – aux enfants certes, en priorité — des récits qui s'inspireraient des grands moments de l'humanité. Avec, en prime, l'humour (les pangolins Bic et Bac, les pirates), la tendresse (Arkana) et la vision d'un monde futur à préserver (Spartakus, dont le nom n'est pas un hasard, a toujours son arc bandé). Les strates que visitent les

héros, ce sont les fondations de notre propre civilisation ; et le shagma, ce soleil central, c'est la métaphore de notre propre monde qui est plus que jamais en danger.

A propos de Kilian et le phantastische Konzert, que j'ai découvert en travaillant sur votre bibliographie : comment avez-vous écrit ce roman pour apprendre l'allemand quand on ne sait que lire et parler le français ?

Kilian et le phantastische Konzert est... une commande ! En 2010, je reçois un appel de Sandrine Mini, responsable de **Syros jeunesse** : « Connaissez-vous notre collection ***Tip Tongue*** ? »

Non ! En revanche, je connaissais bien la directrice de la collection, Stephanie Benson, une vieille amie - auteure de polars. Elle aurait d'ailleurs pu m'appeler elle-même au lieu de passer par Sandrine Mini, qui m'expliqua son problème ainsi que le principe de la collection : un départ en français, avec de plus en plus de termes dans une langue étrangère... puis de plus en plus de vocabulaire afin d'achever le roman... dans la langue en question, à 100 % — un vrai défi.

« Je sais que vous êtes germaniste. Nous avons certes trois titres pour l'allemand... mais nous sommes à la recherche d'un auteur de romans susceptible de se lancer dans la rédaction d'un inédit. Un vrai roman. Et c'est urgent. »

Si mes souvenirs sont bons, on devait être en mai... et il aurait fallu livrer le texte... fin juin ! Le problème, c'est que j'étais débordé.

« Euh... pourquoi ne faites-vous pas appel à mon camarade Jean-Claude Mourlevat ? Il est non seulement germaniste, mais un excellent traducteur !

— Il a refusé. Pas le temps. C'est lui qui nous a parlé de vous !

— Et pourquoi pas Bernard Friot ? Il parle couramment l'allemand, il a même été responsable du livre en Allemagne, à Francfort. Il m'y a invité — et je peux témoigner de ses qualités... il est parfaitement bilingue !

— Même chose, me répond Sandrine Mini. Il ne peut pas et il a également cité votre nom. Notre problème, c'est que pour l'anglais,

l'espagnol ou l'italien... nous avons tout ce qu'il nous faut. Mais les auteurs germanistes sont rares...

— Ecoutez... envoyez-moi quelques exemplaires de vos ***Tip Tongue***... et rappelez-moi une semaine plus tard. Je vais vois si je peux me lancer...

Ce qui fut fait.

Est-ce qu'il fallait tenir compte des romans précédents ?

Non, je n'y étais pas contraint. Mais je voulais voir à quoi ça ressemblait ! Et il m'a semblé évident, pour la tranche d'âge concernée (des collégiens) que placer un jeune Français envoyé en Allemagne pour y parfaire sa langue d'apprentissage était le meilleur biais. Restait à trouver... un scénario.

Parlez-vous couramment l'allemand, ou pensez-vous aussi en allemand ?

Oui, je parle couramment l'allemand pour des raison scolaires (l'allemand a été ma première langue... étudiée de la 6ème à l'université) et surtout familiales.

J'ai épousé Annette, dont l'oncle et la tante (Heinz et Elisabeth), allemands, vivaient à Dortmund. Nous les fréquentons, eux et leurs enfants, depuis... 1961. Nous allons donc souvent en Allemagne, ce qui me permet d'entretenir mon niveau. Notre fille, Sophie, parle couramment l'allemand elle aussi, elle travaille comme attachée de direction dans une entreprise franco-allemande — et parle et écrit chaque jour en Allemand !

Avez-vous une expérience de professeur d'allemand ?

Oui, j'ai aussi une expérience de prof d'allemand, au collège Charles Péguy, à Paris, où l'on manquait d'un enseignant dans cette langue — et je suis passé, en fin de carrière... de prof de français à prof d'allemand — j'en possédais évidemment les diplômes officiels, je vous rassure, et Charles Péguy était un collège public !

Est-ce que vous avez écrit le roman tout seul en français puis il a été adapté ? ou bien est-ce que vous avez écrit à deux mains le roman, en échangeant des idées, puis le synopsis, puis les chapitres au fur et à mesure qu'ils étaient adaptés à l'apprentissage de l'allemand ?

Oui, j'ai écrit le roman tout seul, en français et en allemand – en le confiant une fois achevé à deux germanistes distingués (Yvan et Magali, anciens responsables de l'ambassade d'Autriche à Vienne) auxquels le roman est dédié) pour qu'ils en vérifient le texte.

Ils m'ont suggéré quelques modifications pour que certains termes ou expressions soient plus conformes... à l'usage contemporain — je fréquente peu de jeunes Allemands, et les cousins d'Annette sont à peine moins âgés que moi !

A propos du synopsis : Sandrine Mini et Stéphanie Benson m'ont rappelé : « Est-ce que tu acceptes de te lancer dans l'écriture ? Oui ? Magnifique ! As-tu une idée du sujet que tu pourrais traiter ?

— Oui. Je reviens justement d'Autriche. Je viens d'y passer quinze jours à deux reprises en visitant de nombreux lycées où plusieurs de mes romans (La Fille de 3ème B, L'Ecolo, L'Attentat) ont été étudiés. Et j'ai visité notamment Vienne, où je n'étais jamais allé : les musées, la maison de Schubert, j'ai assisté à un concert au Musik Verein... Et je me disais que mon

LA MAISON DE SCHUBERT A VIENNE,
© BWAG/CC-BY-SA-4.0

Portrait 3D de Schubert par Hadi Karimi
HTTPS://HADIKARIMI.COM/CC-BY-SA

synopsis pourrait se situer... en Autriche, où un jeune Français et sa cousine autrichienne finiraient par découvrir un manuscrit inédit de Schubert.

Une parenthèse : Schubert, je le connais bien, si j'ose dire — sa vie et son oeuvre en grande partie grâce au superbe ouvrage de Brigitte Massin — et mes souvenirs de Vienne étaient tout frais)

On m'a réclamé un synopsis de deux pages que j'ai envoyé dans la foulée. J'ai eu le feu vert le lendemain et j'ai livré, comme prévu, le roman avant la fin du mois de juin... ouf. Sans aucun aller-retour, bien sûr. Le manuscrit a été lu et accepté aussitôt — et le livre est sorti très vite.

Merci infiniment à Christian Grenier pour sa patience et toutes ces réponses.

À la recherche de l'Ordinateur perdu

Christian Grenier me confirme que l'adaptation vidéo de l'**Ordinateur** était bien jouée par des acteurs réels et non un dessin animée comme indiqué dans la base de données que j'avais consultée en ligne — et qu'il s'agissait bien d'un court-métrage de 20 minutes. J'espère pouvoir sous peu ajouter à cet interview la fiche technique et un ou plusieurs visuels, car pour l'instant les bases de données que j'ai pu consulter en ligne sont soit en panne, soit très lacunaires et incohérentes entre elles.

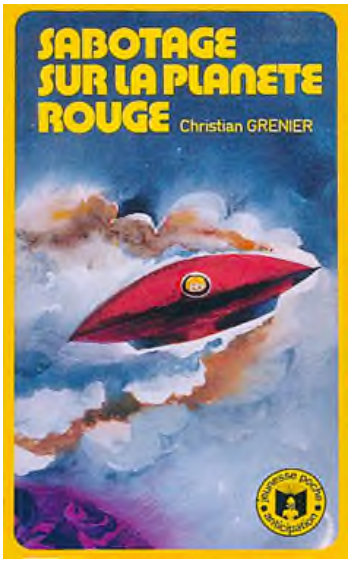
Enormément d'informations et d'interviews supplémentaires sont disponibles sur les pages officielles de Christian Grenier :

https://www.noosfere.org/grenier/Accueil.asp?qs=0

Le blog de Christian Grenier à cette adresse :

https://grenier-blog.noosfere.org/index.php/

165 LA GALAXIE GRENIER



Une courte présentation d'une partie des écrits de Christian Grenier. Vous retrouverez des fiches détaillées et des extraits plus longs sur les pages officielles de Christian Grenier ici : https://www.noosfere.org/grenier/Accueil.asp?qs=0

Sabotage sur la Planète Rouge (1972, 10+) : De retour de l'école alors que la nuit tombe, Phil aperçoit une lueur rouge non loin du centre de recherche spatiale où travaille son père…

Phil revenait de l'école en « uniscoot ». Le pilotage de ces engins individuels était autorisé aux plus de dix ans depuis l'année précédente, et Phil n'en avait jamais autant apprécié le confort et la commodité qu'en ce rigoureux hiver de l'année 2045. Il en venait même à se demander comment il avait pu s'en passer si longtemps. Oh, ce n'était pas un appareil extraordinaire : on ne pouvait guère dépasser le cent à l'heure avec les uniscoots du modèle écolier, ce qui ne les empêchaient pas d'être munis des plus modernes dispositifs de sécurité dont disposaient les « scoots » modèle normal.

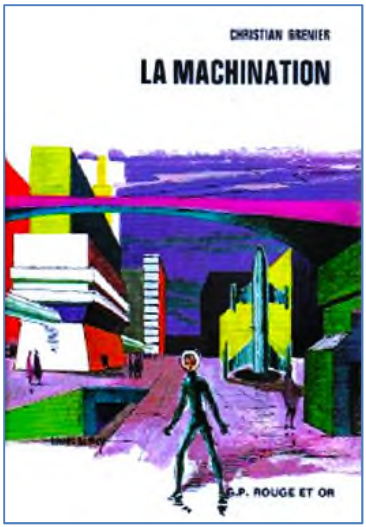
Jeunesse et Science-fiction (1972) : constatant le cruel sous-développement de la France et son indécision au niveau de l'équipement de la lecture publique et de la recherche et de l'expérimentation, un plaidoyer pour la création de structures d'accueil et de distribution devant permettre la diffusion du livre dans les publics d'enfants et de jeunes, destiné aux

éducateurs, familles, administrateurs, élus locaux ou nationaux, à l'invitation des éditions Magnard, pour une augmentation du nombre de titres de romans à paraître et un panorama élargi des genres représentés…

Nos objectifs. « De la science-fiction ? » Les amis qui m'entourent me considèrent avec une surprise mêlée d'un rien de condescendance... Lire pour sa distraction un roman d'espionnage est passé dans les mœurs, avoir un faible pour le policier, c'est y rechercher un plaisir intellectuel légitime et reconnu. Mais de la science-fiction… Quant à mettre entre les mains des enfants des ouvrages faisant partie d'un genre si décrié, n'en parlons pas. Parlons-en, au contraire. Faire admettre la science-fiction comme un véritable courant littéraire ne semble pas superflu. Plus difficile paraissait au départ la tâche inédite de réhabiliter aux yeux des adultes une science-fiction destinée aux enfants, alors qu'ils admettent encore difficilement ce genre pour eux-mêmes.

Aïo, terre invisible (1972, 13+) : Agnès, Clément, Gilbert, Cécile et Julien et Evelyne, membres du spéléo-club de Haute-Saône mené par Michel, doivent se rendre à la grotte de Doucicot pour se préparer à une expédition souterraine de quatre semaines. Ils connaissent cette grotte par cœur et sont lassés d'avance. Seulement un éboulement survient, et le temps de déblayer, ils découvrent…

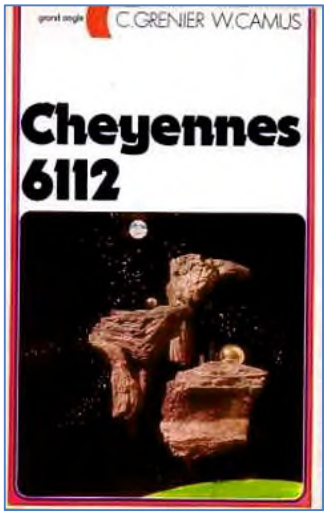
« Bon, bon, bon… » Michel tira sur sa pipe, et considéra perplexe le trou qui avait été creusé au milieu de la forêt, sur la pente de la montagne. Il avait fallu une bonne heure aux spéléos pour atteindre l'excavation artificielle. Michel, le responsable du groupe, fourragea dans sa barbe et se tourna vers Agnès : « Ainsi, tu prétends qu'en dégageant ce bloc du flanc de la montagne, nous rejoindrons aussitôt l'entrée d'une grotte… — Oui, affirma Agnès. La boîte à étincelles est formelle. Et je possède même le relevé exact des salles qui doivent se trouver là, à quelques mètres.



La Machination (1973, 12+) : Lionel Kancel, 17 ans, se réveille amnésique, dans un appartement qu'il reconnait pourtant vaguement dominant le Paris du XXIIème siècle. Lorsque le majordome vient frapper à sa porte et l'appelle Monsieur le Président, il réalise à la fois qu'il est bien dans le palais présidentiel… et que c'est impossible : aucun garçon de 17 ans ne pourrait être élu président du Monde Unifié, quand bien même ses pouvoirs seraient limités.

Lorsque Lio s'éveilla, il se rendit compte immédiatement que quelque chose d'inhabituel venait de se produire. Pourtant, tout paraissait calme dans cette vaste chambre capitonnée de gris. Les bruits devaient être littéralement engloutis par les murs, le plafond, le sol, recouverts d'une épaisse moleskine.

Cheyenne 6112 (1974, 12+) : En l'an 6112, l'Humanité vit sous la protection de quatre domes, persuadés qu'ils ne pourraient pas survivre à l'extérieur. Réséda, fille d'un professeur de langues de la période pré-pollution, s'apprête à fêter l'arrivée d'un cheval dans sa cité.



Ce matin-là, Réséda se réveilla avec la certitude qu'un évènement important allait se produire. Elle sauta de son matelas d'air pulsé et appuya sur le bouton orange du vidéophone. A l'autre bout de la cellule d'habitation, un signal sonore avertit Cyclamen que sa fille était levée. Dans un angle de sa chambre se trouvait une salle de douche qui affectait la forme d'un calice de fleur. Réséda courut s'y enfermer ? Là, des jets de vapeur microscopiques absorbèrent instantanément les quelques impuretés graisseuses qui avaient pu se déposer sur son corps pendant la nuit. En même temps, elle emplit ses poumons des gaz régénérants

inodores qui, en cette année 6112, contenaient en suspension tous les éléments nutritifs nécessaires au maintien de la vie.

Messier 51 (1975, 12+) : Raoul, le frère aîné de Sophie, revient du Hoggar dans leur maison familial : il est persuadé qu'ils vont bientôt découvrir une seconde pierre blanche recouverte d'une écriture inconnue. Au même instant, un dénommé Irsis est seul à assurer le grand retour d'un astronef et il revient vers la Terre.

— Raoul ! Ce n'est pas possible ! — Mais si, Sophie, c'est bien moi ! Il saisit sa sœur sous les aisselles, et la soulève à bout de bras. La jeune fille éclate d'un rire clair : Je ne m'attendais pas à te voir aujourd'hui ! Nous n'avons pas eu de nouvelles depuis près d'un mois ! Je te croyais toujours au Hoggar.

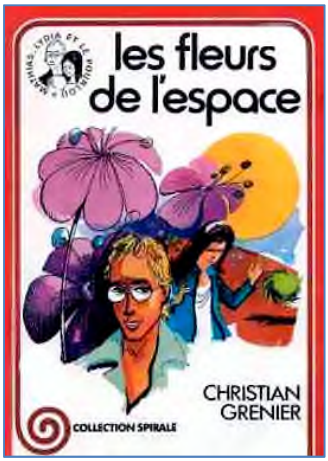
Le satellite venu d'ailleurs (1975, 12+) : Deux enfants, un frère et sa petite sœur rentre chez eux, non loin de Montpellier. Comme soudain un météore descend dans le ciel, le garçon croit d'abord à un avion allemand venu les mitrailler, mais la soucoupe volante atterrit – juste devant sa petite sœur — et l'enlève.

Le soir tombe sur la garrigue. Les deux enfants reviennent par le chemin de terre. Après avoir franchi la haute butte d'où l'on peut voir Montpellier et la mer, ils apercevront la demeure familiale dont les fenêtres dessinent dans le crépuscule un triangle de clarté. La petite fille peut avoir six ou sept ans. Insouciante comme on l'est à son âge, elle gambade sur la route poussiéreuse ; les cailloux mordent ses pieds sous la fine semelle de corde. Parfois elle file d'un trait vers un figuier centenaire dont les fruits, gorgés de soleil, tombent de temps à autre avec un bruit mou sur le sol

odorant. Là, elle ramasse la figue, l'ouvre d'une main experte et aspire goulûment la chair tiède et sucrée…

Face au grand jeu (1975, 12+) : Dans un futur où les voitures volent et les publicités sont directement diffusées dans votre tête, Alban, citoyen du Grand Jeu, qui a déjà changé six fois d'aérocar en trois mois, devra bientôt faire un stage de travail pour renouveler ses crédits.

L'aérocar plongea en piqué vers le Pacifique. Les répulseurs de secours de mirent automatiquement en marche. Une immense gerbe d'écume jaillit sur l'océan, et l'engin s'immobilisa définitivement. « Une panne ! Ce n'est vraiment pas de chance ! » A l'intérieur de l'aérocar, Alban frappa le tableau de bord du poing, dans un geste de colère. Nadette partit d'un rire clair : « Quelle aventure ! Alban, ouvre donc l'habitacle. »



Fleur de monstre / Les fleurs de l'espace (1976, 10+) : Lydia demande à sa tante Odile de visiter l'observatoire. La jeune fille s'y rend à bicyclette pour découvrir que les visites ne commencent pas avant 15 heures, et il n'est que 14 heures. Alors qu'elle attend, elle aperçoit une créature en forme de ballon hérissée de poils verts… elle la suit, et entend un homme appeler « Pourlou ! ». Cet homme, c'est Mathias Delfaux qui vient d'importer illégalement l'animal d'une autre planète à l'aide d'un téléporteur de son invention, le Magniscope.

« Visiter l'observatoire ? ainsi, Lydia, tu t'intéresses aux télescopes, aux lunettes astronomiques, à tous ce fatras scientifique ? » Je n'ai pas répondu à tante Odile. J'ai enfourché sa bicyclette, et, du seuil de la porte du jardin, elle m'a crié : « Surtout, tiens bien ta droite ! Fais attention aux camions… — N'adresse pas la parole aux inconnus, abrite-toi s'il pleut et rentre avant sept

heures, pour dîner ! ai-je complété pour la taquiner. — Oui, fais attention à toi, ma petite fleur de monstre !

Il faut tuer le Spoq (1977) : Polo et Alma vivent dans des bulbes du Monde Obtus, où ils peuvent créer à volonté des objets par la force de leur imagination, et se téléporter dans n'importe quel endroit pourvu qu'ils puissent le voir dans leurs têtes. Seulement les bulbes et le Monde Obtus pourrit à cause des bébés Spoq que le Spoq ne cesse de créer, partout.

J'étais en train d'observer la paroi de mon bulbe lorsqu'Alma se matérialisa devant moi. J'aime bien Alma : c'est une fille boulotte et rigolote qui a toujours des idées pas comme les autres. Elle ouvrit son troisième œil et m'adressa un sourire : Salut, Polo ! Je te dérange ? — Non, je m'ennuyais. — Moi aussi. Tu viens faire un tour dans le Monde Obtus ? — Si tu veux, mais attends un peu : regarde ce qui arrive à mon bulbe. Je lui désignais la paroi grumeleuse et ocre, qui se cloquait lentement sur la largeur d'une main…

Les cascadeurs du temps (1977, 12+) : Joël tente de pêcher une truite à la main en plongeant dans la Loue, mais le poisson lui échappe. Pour rattraper la truite, il plonge dans une faille, mais en voulant remonter, se retrouve dans une grotte, qui ne devrait pas exister.

Joël approcha doucement sa main de la truite qui, immobile, semblait fixer l'eau verte avec des yeux absents. De la paume, il se mit à frotter prudemment le ventre du poisson. Un peu de buée coula sur la vitre du casque. Mais Joël ne fit pas un geste vers son visage. Il tenta de maîtriser les tremblements de ses doigts… La truite pouvait peser trois livres. Elle semblait suspendue dans le vide, splendide ludion

d'écailles figé entre deux eaux. Parfois, ses nageoires esquissaient de vagues mouvements qui l'empêchaient d'être entraînée par le faible courant.

Le montreur d'étincelles (1978, 13+) : Sur la planète Levendy, Graam, de la cité de Massel, s'apprête à assister au bannissement de Rossen, son vieux professeur.

La sirène de Massel, la cité-au-bord-des-Montagnes-sacrées, hurle sa note la plus grave, indiquant la fin du temps de travail. Graam est l'un des premiers à quitter le Temple et à se rendre à la grande porte de la ville. La foule y est déjà nombreuse, mais ni compacte, ni serrée, car même dans des moments exceptionnels, les habitants de Massel respectent les convenances. Aujourd'hui, un enseignant de la caste des Servants, va être déclaré proscrit. Pour Graam, l'évènement revêt une double importance, car non seulement il n'est guère courant d'assister au bannissement d'un Raisonnable, mais de plus, c'est de Rossen dont il s'agit…

La Science-Fiction? j'aime ! (1981) : qu'est-ce que la Science-fiction ? En 18 chapitres thématiques, Christian Grenier et Jacky Soulier tentent de cerner un genre aux images aussi séduisantes que trompeuses.

Une définition ? C'est un mot américain inventé de toutes pièces il y a environ un demi-siècle par un certain HUGO GERNSBACK. En principe, nous aurions dû le traduire en français par une approximation comme « fiction scientifique », mais nous avons préféré garder l'appellation d'origine. Essayons cependant de comprendre pourquoi les termes « science » et « fiction » ont été associés. Le mot « fiction » est le plus important puisqu'il figure en dernier dans la terminologie anglo-saxonne. Un récit de SF est avant

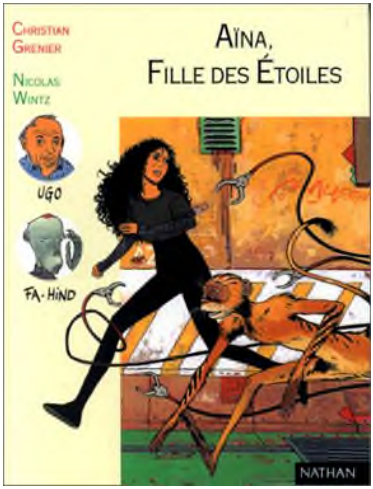
tout un récit de fiction. Mais… qu'est-ce qu'une fiction ? C'est tout ce qui ne fait pas partie de la réalité, tout ce qui est imaginaire.

Auteur, auteur, imposteur (1990) : Walter Citran, il rencontre un vieux Peau-Rouge dont il raconte la vie à la première personne, et cette fois, sa carrière est lancée, et tout le monde croit qu'il est ce peau-rouge. Seulement les dix exemplaires vendus trois ans auparavant de son authentique biographie pourraient le trahir.

Ecoute, écoute bien l'histoire de clui qui faillit être moi, qui est resté un autre, le double récit fou d'un seul et même auteur qui a été deux hommes. Je le reconnus tout de suite, et il se cachait bien pourtant, je compris que les jours précédents — ah ! le traître ! — J'étais passé plusieurs fois devant lui sans le voir. Mais ce matin…

La Science-Fiction, lecture d'avenir (1994) : Cet essai embrasse vingt siècles de littérature conjecturale pour démontrer que la Science-fiction n'est pas une mode, mais bien un genre littéraire…

Les lecteurs réticents qui rejettent la science-fiction prétextent qu'ils ne se « reconnaissent » pas dans cette littérature ; mais en même temps ils avouent leur ignorance des textes et des auteurs. C'est que la science-fition souffre de deux handicaps majeurs : le premier est dû aux images simplificatrices qui lui sont attachées depuis que la bande dessinée et le cinéma s'en sont emparés. Le deuxième pourrait être imputé au terme de science-fiction lui-même : ne suggère-t-il pas une dépendance trop étroite à l'égard des sciences et des techniques ? Pourtant, assimiler la littérature de science-fiction au cinéma qui en reprend les termes est aussi absurde que



d'assimiler l'architecture baroque à la musique baroque. Quant au caractère « scientifique » de cette littérature, il mériterait un examen approfondi.

Aïna Fille des étoiles (1995, 10+) : Ce soir de l'été 2222, Aïna part pour Utopia. Elle veut y retrouver ses parents qui l'ont abandonnée autrefois sur la Terre, mais les cruels Dénébiens la traquent sans relâche…

« Aïna, Aïna, ne pars pas ! Reste avec moi. » Malgré l'obscurité, malgré sa peur, Sam m'a accompagnée jusqu'à la rivière. En apercevant le canoë, il a compris que c'était vrai, que je quittais l'orphelinat. Maintenant, il s'agrippe à moi. Je le repousse doucement. « Je ne pars pas, je ne pars pas, Sam : je rentre chez moi. » Sam me regarde sans comprendre. Alors je lui montre le ciel. La nuit est noire et sans lune, déjà criblée d'étoiles. Comment expliquer à Sam que je ne me sens pas chez moi sur Terre ? Que cette planète est une escale ? Et que son monde est trop étroit ? Même les treize ans de mon état civil me semblent bien petits...

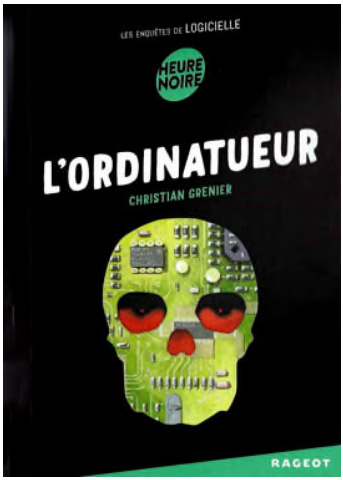
Contes et légendes de la conquête du Ciel et de l'Espace (1996, 10+) : **Archéoptéryx** : à l'ère secondaire, une espèce de poule tente d'apprendre à voler — **Les ailes d'Icare :** le vieux Dédale et son fils tentent d'échapper au labyrinthe du roi Minos. — **La véritable histoire de Lucien :** au bord de l'Euphrate, le jeune Lucien veut devenir écrivain et non fabriquant de statuettes — **Quand Léonard voulait voler…** : En 1505 à 53 ans, Léonard de Vinci craint de n'avoir plus rien à se prouver. — **La véridique histoire de Cyrano de Bergerac** : la vie de Savinien qui inventa la fusée à étage dans son roman L'autre Monde. — **Un écrivain dans la Lune** : 1869, Jules Verne se réveille en route pour la Lune et débat de la plausibilité et des risques de son voyage. — **Ader et son avion** : 14

octobre 1897, le camp de Satory près de Versailles, Clément Ader a promis de faire décoller son avion devant le ministre de la guerre. — **Sur la Terre comme au Ciel** : depuis l'âge de 13 ans où il a lu en 1925 un article d'un magazine, le jeune Werner Von Braun ne rêve que de fusées interplanétaires — **La chienne de l'Espace** : Adoptée par Pokorovski, Laïka est recrutée avec deux autres chiens pour le programme spatial russe. — **L'homme qui a embrassé la Terre** : 12 avril 1961, Youri Gagarine, simple fondeur a décroché un brevet d'aviateur et les galons de Colonel avant de rejoindre la Cité des étoiles. — **Ils ont marché sur la Lune** : Armstrong, Aldrin et Collins partent pour la Lune à bord de la fusée Saturn V. — **Un martien nommé Viking** : il est fier d'être une machine et décolle le 20 août 1975 pour Mars. — **Les fils d'Ariane** : parti de la base Naxos, Thésée s'apprête à partir pour une planète extrasolaire. Des humains transgéniques l'accueillent. — **Voyager au bout du voyage** : l'une des sondes Voyager envoyée en 1977 dans l'Espace a poursuivi sa course jusqu'à être découverte par deux individus : Zèd et Bé. — **Postface : de la réalité au mythe** : l'auteur précise la part d'invention, de réalité et de Science-fiction dans les récits précédents. Suivi d'une bibliographie.

Multimonde 1 : La musicienne de l'aube (1996, 12+) : Une explosion à l'aube et le village de Gardonne se retrouve avec une sorte d'énorme pierre ponce de peut-être 200 mètres de long et 40 de haut, dont l'apparition semble avoir redressé le clocher de l'église. Michaël et les autres habitants sont d'abord fascinés. Puis ils réalisent qu'une jeune fille du village, Virginie Gosselin, a disparue.

Michaël fut réveillé en sursaut par un cataclysme. Il regarda le radio-réveil pour fixer dans sa mémoire l'heure de la fin du monde. IL était 05 : 52. On aurait dit que l'univers entier vibrait. Enfin, tel un tonnerre qui s'éloigne, le grondement formidable s'éteignit ; les trépidations s'apaisèrent. Mais lui, Michaël, continuait de trembler. Dans son esprit jaillit alors le souvenir de son oncle : trois jours auparavant, Michaël avait enterré Edouard, le dernier membre de sa famille ; cette disparition inattendue et brutale l'avait bouleversé. Et voilà

qu'un séisme, bien réel cette fois-ci, répondait au premier écho. « Mika ! Mika ? hurla-t-on de la pièce voisine. — Oui, ça va ! répondit-il. Et toi ? »



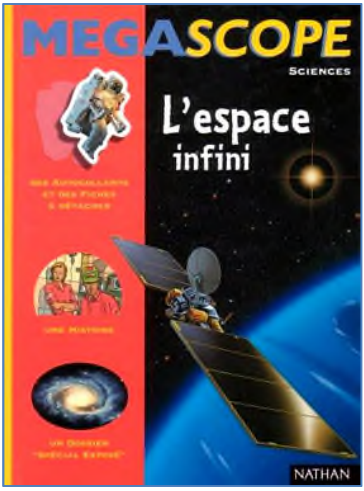
L'Ordinatueur (1997, 12+) : Logicielle aka Laure-Gisèle utilise sa passion de l'informatique pour des enquêtes de police. L'inspecteur et ami Germain lui signale des morts suspectes tandis que la jeune femme éconduit systématiquement Max son collègue athlétique.

Un ordinateur peut-il être un tueur ? Logicielle relut trois fois de suite, sur son écran, cette étrange question que Germain venait de lui poser. Elle frappa sur son clavier des mots qui s'affichèrent sous la phrase de son interlocuteur. Que voulez-vous dire par là ? GERMAIN : la semaine dernière, je suis allé consulter mon médecin à Bergerac. Visite de routine. Les jours précédents, il avait constaté deux décès insolites : des personnes mortes d'un arrêt du cœur devant leur ordinateur..

Virus L.IV.3 ou la Mort des Livres (1998, 12+) : En 2095, Allis, une écrivaine, dialogue tous les soir à 20 heures dans un salon virtuel privé avec Mondaye, une zappeuse. Non seulement le dernier livre d'Allis est un succès, mais elle vient de recevoir une lettre de l'Académie française : on vient de l'élire 40ème membre de ce gouvernement européen, la république des Lettres.

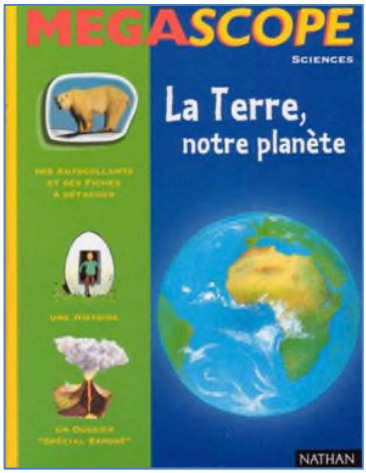
Les livres ont commencé à mourir à la fin du XXIème siècle. A mes yeux, leur agonie a vraiment débuté ce soir d'été où trois délégués de l'Académie européenne sont venus frapper à ma porte. Je me souviens de ce moment-là comme si c'était hier. La nuit venait de tomber sur Paris, une nuit violette et limpide : l'année précédente, on avait interdit les rues à tous les véhicules non prioritaires, si bien que du 27ème étage de mon petit appartement, je pouvais

apercevoir à l'horizon les étoiles qui se mêlaient aux lumières de la ville. Comme tous les soirs, je m'étais installée face à mon ordinateur pour me mettre en relation avec Mondaye. J'avais fait la connaissance de Mondaye sur le web, par hasard...



Megascope n°9, Espace infini : Le pèlerin de l'Espace (1998) : Avide d'aventure, Allan, son amie Lynn et dix autres volontaires sont partis coloniser une autre Terre en orbite autour d'Altaïr, à bord du Sagan II, un astronef aussi grand qu'une ville.

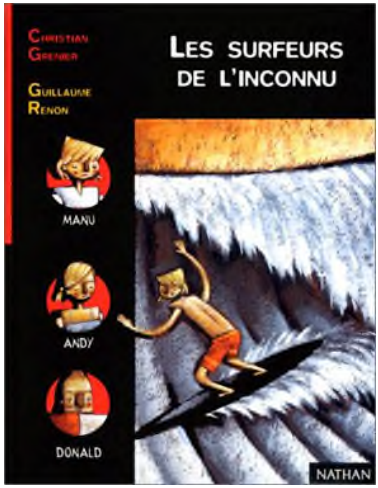
« C'est très important, Kiri-2. Je répète : pourquoi le Sagan II, notre astronef, est tombé en panne ? » Sa gorge serrée, Allan attendit, regardant l'écran. Deux secondes plus tard, l'ordinateur lui répondit d'une voix agréable : je suis désolé, Allan : un accident a détruit mes circuits. Je ne peux pas répondre à votre question. Demandez à Kiri, l'ordinateur central — Si je te le demande à toi, c'est parce que Kiri est en panne ! Toi, un ordinateur de secours ? tu plaisantes ! — Je suis désolé, Allan : un accident a détruit mes circuits... »



Megascope n°10, La Terre, notre planète : Prisonniers de l'Eocène (1998) : Luke, le grand-père de Remy, est obèse. C'est pour cela qu'il compte sur le garçon pour se glisser, lui, dans une machine à voyager dans le temps en forme d'œuf, afin de lui ramener des photos et un animal de cette ère d'il y a plus de 34 millions d'années.

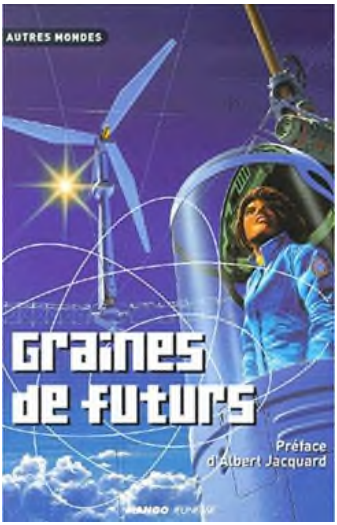
« Oui, Rémy, cette machine peut voyager dans le temps ! » Je pensais que grand-père Luc plaisantait. Dans son laboratoire, la seule chose que je voyais était un œuf gigantesque dont le sommet touchait le plafond. Il ajoute : « Ce qui est ennuyeux, c'est que je suis trop enrobé pour le tester moi-même... » Enrobé ? Disons plutôt que Papy Luke est énorme ! « Mais toi, Rémy, tu es jeune,

souple et nerveux... - Moi ? Oui, Papy, mais je ne suis pas fou ! - Viens, tu vas faire un très bref saut dans la préhistoire... »



Les surfeurs de l'inconnu (2000, 11+) : Manuel, un jeune français venu faire du surf en Australie, assiste à la disparition subite de Vincent Van Loos, un jeune belge qui avait insisté la veille pour échanger sa chambre d'hôtel avec la sienne. Le corps n'est pas retrouvé, la police soupçonne un suicide…

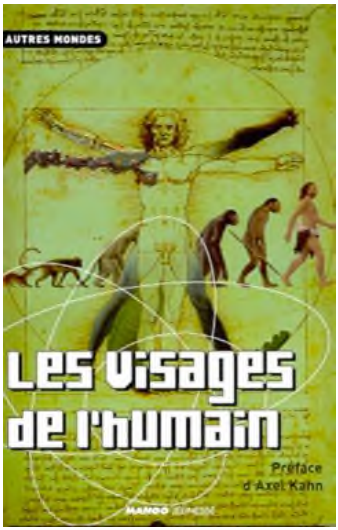
La plage était peu animée ce 26 décembre à six heures du matin. Même au cœur de l'été austral, sur cette Gold Coast australienne, les surfeurs les plus courageux n'arrivaient qu'une heure plus tard. Et puis nous étions le lendemain de Noël. J'avais apporté ma planche mais je ne voulais ni surfer ni me baigner. Clovis, qui dormait encore dans sa chambre, ne me rejoindrait pas avant dix heures...



Graines de futur (2000) : Un personnage en quête de cœur : Liz vient interviewer un jeune homme sous la surveillance de la police, pour les archives du NRG, le Gouvernement de la Nouvelle Raison et le quotidien l'Echo du 22ème siècle. Alors qu'elle veut lui serrer la main, la police le lui interdit. Elle apprend que Lüber Mensch n'est pas le vrai nom du garçon. Puis celui-ci lui demande un rasoir électrique : il n'a pas pu se raser depuis l'attentat…

Martin ? Je t'appelle encore à propos d'Emma. Sur l'écran du visiophone, le visage du docteur Grousset était grave. Martin comprit que les nouvelles n'étaient pas bonnes. — comment va-t-elle ? se risqua-t-il à demander. — écoute, reprit le médecin d'une voix lasse, nous nous connaissons depuis le

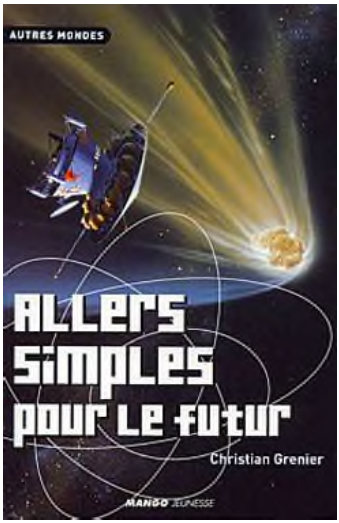
collège, Martin. C'est-à-dire depuis près de quinze ans ! S'il y avait le moindre espoir que ta femme sorte un jour du coma, je te l'aurais dit il y a trois mois. Il faut que tu nous donnes l'autorisation de la débrancher…



Les Visages de l'Humain (2001) :

Lüber Mensch : Liz vient interviewer un jeune homme sous la surveillance de la police, pour les archives du NRG, le Gouvernement de la Nouvelle Raison et le quotidien l'Echo du 22ème siècle. Alors qu'elle veut lui serrer la main, la police le lui interdit. Elle apprend que Lüber Mensch n'est pas le vrai nom du garçon. Puis celui-ci lui demande un rasoir électrique : il n'a pas pu se raser depuis l'attentat…

Ainsi c'était lui : Lüber Mensch ! Liz observait le jeune homme par la porte vitrée. Il avait une apparence très ordinaire. Bon, il était peut-être beau garçon. Athlétique. Jeune. Grand. Bien proportionné. Mais cette beauté lui semblait d'une perfection si classique, si dénuée d'originalité… — Mademoiselle ? vous pouvez y aller. Dès qu'elle entra dans le studio, Lüber Mensch se leva de son tabouret.



Allers simples pour le futur (2001) :

Le fils de la comète (2001) — 2032, Lucie est mariée à Jan, un astronaute, qui ce jour-là reçoit Lourier, le secrétaire d'Etat, et Donald Field, PDG des laboratoires Vital : la comète Friot dont le noyau interesse Vital vient d'entrer dans le système solaire.

Anna passe son bac (1994) — C'est dans une salle virtuelle qu'Anna Lambert passe son bac – l'option géographie en langue allemande. L'épreuve tourne alors au film interactif. ***Tuez Jack le muché ! (1994)*** — Pierre Rigaud débarque à New-York pour épauler le chef de la police dans la recherche de

muches, c'est-à-dire de cachettes souterraines. ***L'ami fidèle (1994)*** — Fred se réveille à l'hôpital le 22 avril 2018 à 10h44. Amnésique après l'accident qui a coûté la vie à ses parents, et définitivement paralysé, il attend la visite de son seul ami, Jean-François. ***Le dernier des zitis (2001)*** — Drien écoute son prisonnier Grig, un écolo terroriste, lui parler du passé de la Terre, jadis un grand jardin. Mais pour Drien, ce ne sont que des légendes… ***Les passagers de Décembre (1987)*** — Maela et son mari Dani, des colons terriens extra-planétaires partis de la planète Talbert à bord de l'Izellan pour une mission scientifiques de vingt ans, approchent l'astéroïde Décembre qui peut-être abrite la vie dans ses cratères remplis de glace. *Les nouvelles de 1994 sont des réimpressions de* ***Virtuel : Attention danger****, éditions Milan, relues et légèrement modifiées.*

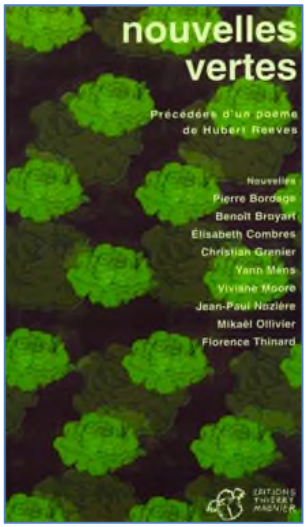
La Science-Fiction à l'usage de ceux qui ne l'aiment pas (2003) : Un état des lieux du genre Science-fiction, un genre qui interpelle autant qu'il dérange..

Vous n'aimez pas la science-fiction ? Soyez rassuré, vous n'êtes pas le seul à l'affirmer. Contrairement à une idée répandue, la SF touche peu de lecteurs. Dix fois moins que le roman policier ! Trois lecteurs sur quatre, on le sait, sont des lectrices. Et la SF intéresse en priorité les messieurs — mais pas tous, loin de là ! Les bibliothécaires le savent bien, qui ont un pourcentage réduit mais fidèle, de lecteurs inconditionnels.

Je suis un auteur jeunesse (2004) : Depuis qu'à 25 ans on l'a persuadé qu'il était un auteur pour la jeunesse, Christian Grenier s'est posé la question de comprendre comment et pourquoi il l'était devenu : qu'est-ce qui caractérise un texte pour la jeunesse ? En quatre parties : de

l'enfance de l'art à l'art de l'enfance, dans les coulisses de l'écriture, auteur jeunesse ou moteur jeunesse, je suis et nous sommes des auteurs jeunesses.

Longtemps, j'ai été vieux, surtout quand j'étais jeune. Par vieux, j'entends : sérieux, mûr, responsable. Enfant solitaire élevé par des parents âgés, j'ai peu joué, beaucoup observé et tôt mûri. Le théâtre et les livres, conjugés à une existence que je jugeais pauvre et terne, m'ont convaincu que la vérité se nichait moins dans la réalité que dans l'imaginaire.



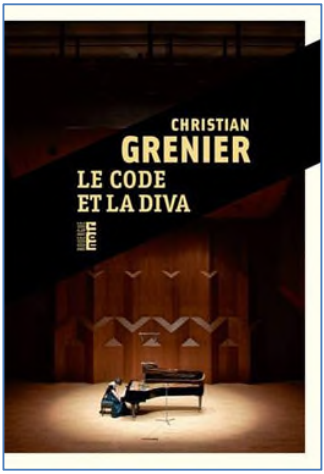
Nouvelles vertes : Je suis la vigie et je crie (2005, 10+) : Engagé par la CIA, Thésée, avec l'aide du professeur Queen, a fabriqué une machine à explorer le temps qui lui permet de voyager dans le futur et d'atterrir 86 ans plus tard en Bretagne.

« Pourquoi la France ? demanda le président. — Parce que c'est là que la machine du professeur Queen a surgi, répondit l'explorateur du Temps. Plus précisément en Bretagne. — On ne vous a pas envoyé en mission quatre-vingt-dix ans dans le futur pour que vous vous intéressiez au climat ! nota avec aigreur l'un des conseillers du président. Pourquoi avez-vous consacré les vingt-quatre heures dont vous disposiez à fouiller les ruines de ce vieux phare, Thésée ? »

2115, terre en péril (2015, 10+) : Comme bien des chômeurs, Jason se voit proposer par le président de l'Europunie, un voyage pour la planète Edéna 3 une possible Terre de rechange. Il ignore seulement qu'aucun chômeur n'en est jamais revenu.

Bonjour, il est 7H30 ! Nous sommes le 26 juin 2115. Jason émergea du sommeil. Comme chaque matin, il plongea son regard sur l'image affichée au plafond — le dernier cadeau de son père avant sa disparition : une plage baignée par de

paisibles vagues, bordées de palmiers bercés par un vent léger. Paysage qui devint le fond d'un océan où dansaient des dauphins, où évoluaient des baleines. Puis celui d'une banquise où de gros ours polaires semblaient se dandiner. *Le taux de pollution est de 8/10 et la température de 41°*. Jason bandit hors de son lit tandis que l'ordinateur poursuivait : *Rappel : vous avez épuisé tous vos crédits et vos dettes ont atteint le seuil maximum autorisé. D'autre part…* Stop ! ordonna Jason. La suite, Jason la connaissait par cœur : s'il ne décrochait pas un emploi aujourd'hui, il ne pourrait pas rentrer dans son studio ce soir, la serrure de sa porte serait bloquée.



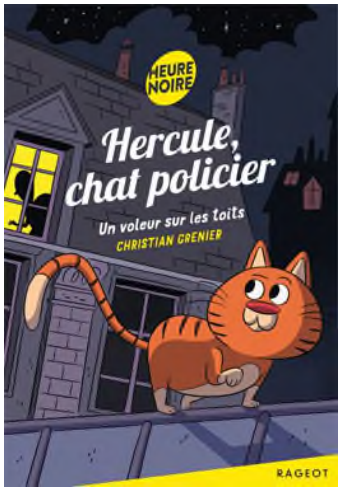
Le Code et la Diva (2020) : Bloqué sur l'île de la Réunion, Rémi Gémeaux ne peut assister à la crémation de son père, homme d'affaires richissime, décédé à la suite d'un accident de voiture. Or, son frère a désespérément besoin d'accèder au compte en bitcoins de leur père pour rembourser des créanciers menaçants. Rémi ne connait pas le mot de passe, il doit donc en deviner les 80 caractères dont son père avait la clé.

Gérard Gémeaux quitta la salle de concert bouleversé. Une fois de plus, il était convaincu du talent — non : du génie — de sa jeune protégée. Sa voix possédait un vibrato exceptionnel, d'une tendresse qui arrachait des larmes. Le public ne s'y était pas trompé : à l'issue de cette représentation des Troyens, elle avait été l'une des plus applaudies, le rôle de Cassandre lui allait comme un gant. Toutefois, il savait son jugement faussé…

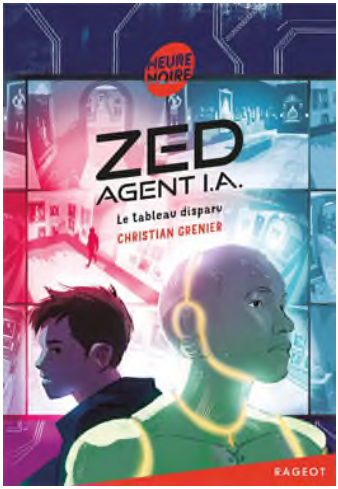
Kilian et le Phantastische Konzert (2021, 12+, A2 intermédiaire) : Kilian va passer le mois de juillet à Vienne chez la tante Gaby, une lointaine cousine de son père qui vit avec sa fille Lara dans la maison natale de Schubert, transformée en

musée. Dans le grenier du musée, Lara et Kilian dénichent une enveloppe non décachetée, vieille de vingt ans, qui mentionne l'existence d'une partition inédite de Schubert. Ils se mettent en tête de la retrouver et de jouer ce Lied inconnu lors d'un prestigieux concours..

J'ai dû lire deux fois le début de ce SMS (« Hallo Kilian, lieber Cousin ! ») pour comprendre qui me l'envoyait... ma cousine Lara ! A vrai dire, Lara n'est pas vraiment ma cousine, je vous expliquerai plus loin pourquoi. Elle vit à Vienne, en Autriche, avec sa mère. Je ne l'avais pas vue depuis trois ans. Jusqu'ici, elle ne m'avait jamais écrit. La suite du SMS était plus difficile à déchiffrer : « Meine Mutter und ich freuen uns auf deinen Besuch. » Pour der Besuch, j'ai dû consulter le dictionnaire. Donc, sa mère et elle se… rejouissaient de ma visite ? Impossible, on était en juillet : dans trois jours, mes parents et moi partirions camper à Mimizon…



Hercule, chat policier : un voleur sur les toits : (2021, 8+) : Mme Bodin, une voisine des jumelles, a été cambriolée. Le voleur n'a laissé aucune trace et n'a commis aucune effraction. Logicielle et Max n'ont pas la moindre piste. Hercule, leur chat, mène sa propre enquête.



« Hercule ! Qu'est-ce que tu fais sur le palier ? » Les jumelles viennent de sortir de l'ascenseur… elles rentrent de l'école, je suis pris sur le fait ! « Normal, Joyeuse, explique Albane : Ce matin, quand on est parties, le chat a filé entre nos jambes ! » Exact. Et puisque les filles étaient en retard (comme d'habitude), elles n'ont pas pris le temps de me rattraper. Ce qui m'a permis de flâner dans l'immeuble toute la journée.

Zed Agent I.A. : le tableau disparu (2021, 10+) : M. Loth, un assureur, demande à Zed le robot enquêteur de la société Zircon inventé par Tony Beffroy — s'il sait qui

a volé l'Orange, un tableau réputé peint par Matisse et jusque ici propriété d'une collectionneuse privée, Melle Weiler. Or le tableau a été remplacé chez elle par une grossière copie.

« Qui a volé l'Orange ? » Remis en fonction depuis une seconde, je dois affronter cette question.. qui affole mes circuits : il y a cent réponses possibles. « Provoquer Zed ainsi est ridicule, monsieur Loth ! » proteste Tony. Tony Belfroy est mon créateur, un informaticien de génie. Tom, son fils, suggère à son tour : « Justifiez d'abord votre présence ici. Dites-lui qui vous êtes. — Que votre robot se présente le premier ! »

Bibliographie de Christian Grenier

1972 : Sabotage sur la planète rouge. — Jeunesse et Science-fiction. **1973** : Aio, Terre invisible — La Machination. **1974** : Cheyennes 6112 — Le satellite venu d'ailleurs. **1975** : Face au grand jeu — Messier 51 — Une squaw dans les étoiles **1976** : Les fleurs de l'espace = Fleur de Monstre. **1977** : Les cascadeurs du Temps — Le Soleil va mourir. **1978** : La guerre des Poireaux — Le Montreur d'étincelles = Le Seigneur des neuf soleils — Le secret des mangeurs d'étoiles — écrire des romans à l'école. **1979** : Le Moulin de la Colère = Un printemps sans cerises.

1981 : La Science-fiction, j'aime ! — Le complot ordrien. **1984** : **Argyr**, baladin de l'Espace (bande dessinée, dans Pif). **1986** : Les Mondes engloutis (dessin animé). **1988** : Le cœur en abîme. **1989** : Futurs Antérieurs — La bête est dans l'escalier.

1990 : Auteur auteur imposteur. **1994** : **Logicielle 1** : Coups de théâtre — Virtuel : attention, danger ! La Science-fiction, lectures d'avenir ? **1995** : **Aïna 1** : fille des étoiles — La fille du 3^{e} B / Le pianiste sans visage = Pierre et Jeanne, un roman à deux voix. **1996** : **Multimonde 1** : La musicienne de l'aube. **Aïna 2** : le secret des oglonis — Contes et légendes de la Conquête du Ciel et de l'Espace = Icare et les conquérants du ciel. **1997** : **Aïna 3** : le pirate de la comète / **4** : Kaha, supermaki — **Multimonde 2** : Les lagunes du Temps / **3** : Cyberpark. / **4** : Mission en mémoire morte — **Logicielle 2** : L'ordinateur — Les douze travaux d'Hercule. — Parfaite petite poupée. **1998** : **Aïna 5** : L'Arbre-Monde — Virus L.I.V 3 — Contes et légendes des héros de la mythologie. **1999** : **Aïna 6** : Faut-il brûler Jeanne ? — **Logicielle 3** : Arrêtez la musique ! — Le métronome magique.

2000 : Les Surfeurs de l'inconnu — Un personnage en quête de cœur (dans Graines de Futur) — Tonton la bricole. **2001 Logicielle 4** : @ssassin.net. — Je l'aime un peu beaucoup = Le jardin maudit — Gare au robot-prof ! — Mieux qu'Internet — Contes et légendes des héros de la Grèce antique. **2002** : Août 44, Paris sur scène — L'impossible Mlle Muche — La Boîte à Malix — Le visiteur de l'an 2000 — La mission du Mistermi — Allers simples pour le futur — Les exilés du fleuve. **2003** : Le tyran, le luthier et le temps — Un Amour d'éternité = L'éternité, mon amour ! = un amour de violoncelle ? — Un billet pour l'éternité — Ecoland — La fille de pleine lune — Urgence — Parfaite petite poupée — La SF à l'usage de ceux qui ne l'aiment pas. **2004** : Mercredi mensonge — **Logicielle 5** : Simulator — Je suis un auteur jeunesse. **2005** : **Logiciel 6** : Big Bug — Le Château des enfants gris — Ce soir-là, Dieu est mort. **2006** : Logicielle 7 : des nouvelles de Logicielles — Le pirate de la comète — Jason — Bonnes nouvelles. **2007** : L'île aux chimères. **2008** : Robinson des étoiles — Logicielle 8 : Cinq degrés de trop — Toi, Lumière de ma Nuit — Pour l'amour de Vanille **2009** : **Logicielle 9 :** Mort sur le net — Labirent Sehir — La cité labyrinthe.

2011 : **Logicielle 10 :** Hacker à bord — Mission pour Pharaon. **2012** : Les Robinsons de la galaxie. — Pour l'amour de Vanille — L'Amour-Pirate. **2013** : Logicielle 11 : @pocalypse. — La Joconde en exil / Au bûcher, Galilée. **2014** : **Avec un peu d'amour et de chocolat 1** : L'attentat ; **2** : l'écolo. **2015 : Avec un peu d'amour et de chocolat 3** : Aminata. — Mon frère est un hacker ! — 2115, Terre en péril. — Le gouffre du Diable + les naufragés d'Orphée. **2016** : **Avec un peu d'amour et de chocolat : 4** : L'écrivaine — ??? (dans Nouvelles de notre planète). **2017** : **Logicielle 12** : Fatal Gaming —Terra 4 — L'ami Zarbi — Poétique de la Bibliothèque. **2018** : Kilian et le phantastische Konzert — Préhistoire et Science-Fiction. **2019** : **Zed 1** : Menace sur le concert. **2020** : Le code et la Diva. **2021** : **Zed 2** : Le tableau disparu. **2022 : Logicielle 12** : Adieu les sapiens !

185 VOUS AVEZ DIT ‘NIVEAU DE LECTURE’ ?

Même en parlant et en lisant couramment le français, nous ne sommes pas si nombreux à savoir ce qu’est un niveau de lecture. En matière de littérature jeunesse, il est estimé par l’éditeur et indiqué à l’aide d’un âge recommandé pour le lecteur. Découvrons par l’exemple ce que cela voulait dire dans les années 1870, dans les années 1960-70 ou ce que cela veut dire en 2010-2020.

Le Club des Cinq

Il s’agit d’une série de romans à énigme (“mystery”) pour la jeunesse des années 1940, très populaire, très tôt et de nombreuses fois adaptée pour le cinéma et la télévision. La première traduction de 1962 française le récit en changeant les noms propres et en ajoutant des détails. L’adaptation de 2006 contracte le texte de 1962, sans pour revenir à la version originale, pourtant plus courte. Noter l’échange des regards par-dessus les bols dans les deux versions françaises, qui correspond en version originale à « (ils) se regardèrent avec une grande déception ». La traduction « libre » du titre du chapitre est la cerise sur le gâteau.

The Famous Five: Five On A Treasure Island
Texte original de Enid Blyton (1942)

CHAPTER ONE : A great surprise

‘MOTHER HAVE you heard about our summer holidays yet ?’ said Julian at the breakfast-table. ‘Can we go to Polseath as usual?’

‘I’m afraid not,’ said his mother. ’They are quite full up this year.’

The three children at the break-fast table looked at one another in great disappointment. They did so love the house at Polseath. The beach was so lovely there, too, and the bathing was fine.

‘Cheer up,’ said Daddy. ‘I dare say we’ll find somewhere else just as good for you this year. Has Mother told you ?’

*

Traduction au plus proche

CHAPITRE UN : Une grande surprise

— MÈRE, AS-TU déjà entendu parler de nos vacances d'été ? demanda Julian à la table du petit-déjeuner. Pouvons-nous aller à Polseath comme d'habitude ?

— J'en ai bien peur que non, répondit sa mère. Ils sont tout à fait complets cette année.

Les trois enfants à la table du petit-déjeuner se regardèrent avec une grande déception. Ils aimaient tellement la maison de Polseath. La plage était aussi très belle là-bas, et la baignade était excellente.

— Courage, déclara Papa. J'ose dire que nous trouverons un autre endroit tout aussi bien pour vous cette année. Mère vous l'a-t-elle dit ?

*

Traduction française de Claude Voilier (1962) pour la Bibliothèque Rose chez Hachette, à l’époque pour les 8-10 ans.

CHAPITRE PREMIER :

En route pour Kernach

« MAMAN », demanda François ce matin-là alors que toute la famille se trouvait réunie autour de la table du petit déjeuner, « Maman, as-tu décidé où nous passerions nos grandes vacances cette année ? Retournerons-nous à Grenoble comme l’été dernier ?

— Non, répondit Mme Gauthier. Je crains que ce ne soit pas possible. Les hôtels sont déjà complets et les touristes ne cessent d’affluer de partout. »

François, Mick et Annie firent la grimace. Tous trois échangèrent par-dessus leurs bols des regards consternés. Grenoble était une ville si

agréable ! C'était un centre d'excursions merveilleuses et on y respirait l'air pur de la montagne.

« Allons, dit M. Gauthier, ne vous désolez pas d'avance. De toute façon, votre mère et moi, nous ne pouvons pas partir avec vous cette année, Maman ne vous avez pas prévenus ? »

*

Traduction française de Claude Voilier (1962) revue par Anne-Laure Esteve (2006) utilisée pour l'édition 2019 collection Bibliothèque Verte, Hachette, aujourd'hui récits d'aventures pour les 8-12 ans, la bibliothèque rose d'aujourd'hui proposant des romances pour le même âge.

CHAPITRE PREMIER :
En route pour Kernach

— Maman, demande François un matin alors que toute la famille est réunie autour de la table du petit-déjeuner, tu as décidé de ce que nous allons faire pour les grandes vacances, cette année ? Nous retournons dans les Alpes, comme l'été dernier ?

— Non, répond Mme Gauthier. Je pense que cela ne sera pas possible. Tout est déjà complet.

François, Mick et Annie échangèrent par-dessus leurs bols des regards consternés.

— Allez, dit M. Gauthier, ne faites pas cette tête. De toute façon, maman et moi, nous ne pourrons pas partir avec vous cette année. Maman ne vous avez pas prévenus ?

Jules Verne

Les éditions Hachette ne changent apparemment pas le texte français d'origine de Jules Verne, dont ils sont l'éditeur héritier historique. De ce que j'ai pu constater en ligne, il y a deux stratégies pour « rendre plus accessible » les aventures extraordinaires : ne proposer que des extraits choisis, ou « adapter », avec là encore une certaine liberté qui peut poser question, d'autant que l'auteur semble pasticher une traduction en français d'un classique de l'aventure en anglais d'origine.

Vingt mille lieue sous les mers

Texte original de Jules Verne de l'édition J. Hetzel, Paris, 1871 et édition Hachette Bibliothèque Verte, 1er trimestre 1966

I
UN ECUEIL FUYANT

L'année 1866 fut marquée par un événement bizarre, un phénomène inexpliqué et inexplicable que personne n'a sans doute oublié. Sans parler des rumeurs qui agitaient les populations des ports et surexcitaient l'esprit public à l'intérieur des continents, les gens de mer furent particulièrement émus. Les négociants, armateurs, capitaines de navires, skippers et masters de l'Europe et de l'Amérique, officies des marines militaires de tous pays, et, après eux, les gouvernements des divers Etats des deux continents, se préoccupèrent de ce fait au plus haut point.

En effet, depuis quelque temps, plusieurs navires s'étaient rencontrés sur mer avec une échose énorme », un objet long, fusiforme, parfois phosphorescent, infiniment plus vaste et plus rapide qu'une baleine.

Les faits relatifs à cette apparition, consignés aux divers livres de bord, s'accordaient assez exactement sur la structure de l'objet ou de l'être en question, la vitesse inouïe de ses mouvements, la puissance surprenante de sa locomotion, la vie particulière dont il semblait doué. Si c'était un cétacé, il surpassait en volume tous ceux que la science avait classés j'squ'alors. Ni Cuvier, ni Lacépède, ni M. Dumeril, ni M. de Quatrefages

n'eussent admis l'existence d'un tel monstre — à moins de l'avoir vu, ce qui s'appelle vu de leurs propres yeux de savants.

A prendre la moyenne des observations faites à diverses reprises — en rejetant les évaluations timdes qui assignaient à cet objet une longueur de deux cents pieds, et en repoussant les opinions exagérées qui le disaient large d'un mille de long et long de trois —, on pouvait affirmer cependant, que cet être phénoménal dépassait de beaucoup toutes les dimensions admises jusqu'à ce jour par les ichtyologistes — s'il existait toutefois.

Or, il existait, le fait en lui-même n'était plus niable, et, avec ce penchant qui pousse au merveilleux la cervelle humaine, on comprendra l'émotion produite dans le monde entier par cette surnaturelle apparition. Quant à la rejeter au rang des fables, il fallait y renoncer.

En effet, le 20 juillet 1866…

édition Flammarion Jeunesse, texte adapté par Michel Honaker, 1er trimestre 1966

1
UN ECUEIL FUYANT

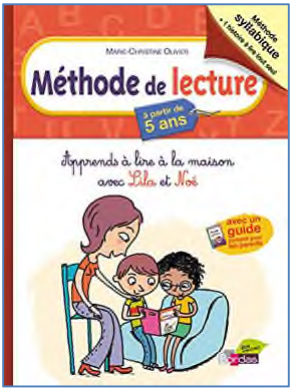
La lieue marine équivaut à 5.556 kilomètres. 20 000 lieues correspondent, en chiffres ronds, à 111 000 kilomètres.

L'année 1866 fut marquée par un événement si bizarre, un phénomène à ce point inexplicable que personne n'a pu l'oublier. Tout ce qui comptait d'hommes de mer, des négociants aux armateurs, des simples matelots aux commandants de navire, s'en émut au plus haut point. Je veux parler du monstre énorme qui fut aperçu dans plusieurs océans, par nombre de témoins dont l'honnêteté ne peut être mise en doute. Leurs descriptions divergeaient sur quelques points secondaires, mais toutes attestaient l'énormité de cette créature à forme allongée, parfois phosphorescente, et à la rapidité incomparable. Si c'était un cétacé, alors il surpassait en volume tous ceux que la science avait classsé jusqu'alors. Si c'était un être surnaturel, personne ne se serait risqué à l'inscrire dans aucune des branches existantes de la zoologie.

Le 20 juillet de cette année-là…

La dernière leçon

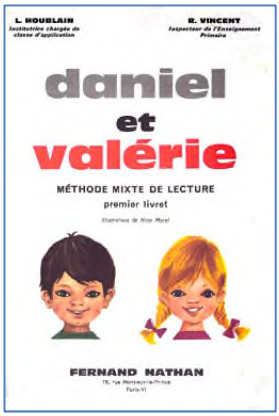
Les livres de lecture se terminent par un texte censé représenter le niveau à atteindre pour ceux qui ont suivi le cours. Voici à quoi ressemble ce texte selon l'année de la méthode d'apprentissage.



Plus de cinq ans

2008, 5+, Apprends à lire à la maison avec Lila et Noé

Aujourd'hui, c'est la kermesse de l'école. Depuis une semaine, on ne parle plus qu'elle entre nous, surtout pendant les récréations. En classe, nous avons peint la banderole aux couleurs de l'arc-en-ciel qui sera tendue entre les deux arbres de la cour.



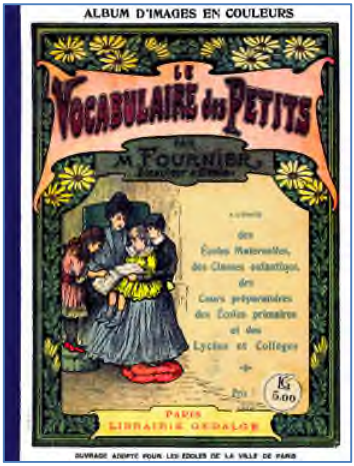
1970, 5+, Daniel et Valérie à la fête

C'est jour de fête. Daniel et Valérie ont vidé leur tirelire. Ils ont envie de bien s'amuser, aujourd'hui, et de s'offrir tout ce qui leur fait envie ! Minou, le chat, est de la partie. Le chien Asti, lui, gardera la maison. En roue… La fête bat son plein. Que de merveilles !

1950, 5+, Mon livre préféré (Dirand / Blanc)

Ah ! qu'elle était jolie, la petite chèvre de M. Seguin ! Qu'elle était jolie, avec ses yeux doux, sa barbiche de sous-officier, ses sabots noirs et luisants, ses cornes zébrées et ses longs poils blancs qui lui faisaient une houppelande !... Et puis docile, caressante, se laissant traire sans bouger, sans mettre son pied dans l'écuelle. Un amour de petite chèvre !...

(nouvelle intégrale d'Alphonse Daudet divisée en 9 chapitres)



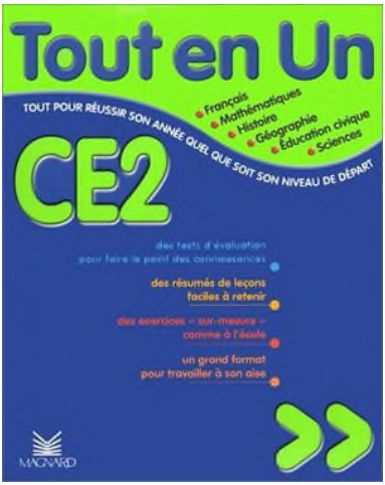
1914, 5+, Le vocabulaire des petits (M. Fournier)

Un jeune garçon, fils de bûcheron, nétait pas plus gros que le pouce ; on l'appelait Petit Poucet. Son père, sui était pauvre, résolut de le perdre, avec ses six frères, dans un grand bois. Petit Poucet monta sur un arbre pour voir s'il ne décrouvrirait rien.

(réduction complète du conte de C. Perrault, trois fois plus long)

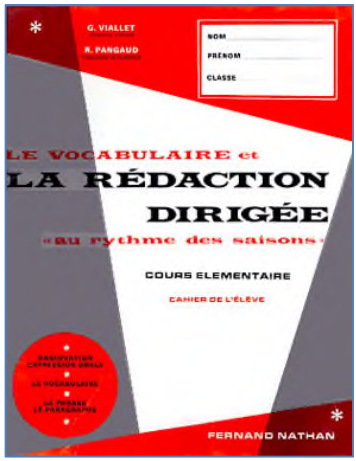
Plus de huit ans

2000, 8+, Tout en Un (Tozan / Zaba, cours élémentaire 2nde année)



Le pagne de travers, une longue mèche bouclée balayant son visage, debout dans sa barque de papyrus, Tétiki lance son boomerang sur un vol d'oiseaux qui remontent le Nil. Son petit singe Didiphor, bien calé à l'arrière de la barque, pousse quelques cris rauques pour encourager son maître. La tête de serpent du boomerang de bois frappe l'oiseau au cou, tandis que s'élève une grande clameur parmi les volatiles. Le pigeon tourbillonne lentement et tombe dans le fleuve.

*Extrait de **Les pilleurs de sarcophage**, de Odile Weulersse, Livre de poche jeunesse — cinq fois plus long*



1960, 8+, Le vocabulaire et la rédaction dirigée au rythme des saisons (Viallet / Pangaud, Cour élémentaire)

C'est la fin de l'année scolaire. « Voici les vacances arrivées, mes chers enfants, dit grand-père. Vous avez hâte de pouvoir courir dans les champs et crier à tue-tête. Nous passerons l'été Aux

Chênes. Là-bas, vous pourrez canoter, vous ferez de la bicyclette, vous irez à la pêche, vous nagerez et, si le cœur vous en dit, vous irez vous perdre dans les bois. Cela vous convient-il ? »

1945, 8+, La rédaction et le français (cours moyen, G. Lalire)

Ce jardin très grand, qu'on n'entretenait guère et où mes arbres fruitiers mouraient de vieillesse, enfermait des surprises et des mystères de forêt vierge. Je m'étais perdu au milieu des grands carrés incultes du fond, parmi je ne sais quelles herbes folles, des asperges montées, je crois bien, envahies par de longues herbes sauvages. Puis je m'étais accroupi à la façon de tous les petits enfants, pour m'enfouir davantage dans tout cela, qui me dépassait déjà grandement quand j'étais debout.

(l'extrait, du ***Roman d'un enfant*** *de Pierre Loti, est trois fois plus long)*

HENRI DE LA VAULX ET ARNOULD GALOPIN

UN
TOUR DU MONDE EN AÉROPLANE

REVU, ET ANNOTÉ
PAR
UN GROUPE D'INSPECTEURS ET D'INSTITUTEURS

PRÉFACE DE
J.-B. TARTIÈRE

LIVRE DE LECTURE COURANTE
Ouvrage illustré de 630 dessins inédits de FILLOL

NOUVELLE ÉDITION

ALBIN MICHEL, ÉDITEUR
22, rue Huyghens
PARIS

1910, 8+, Un tour du monde en aéroplane (cours moyen, Henri de La Vaulx / Arnould Galopin)

COMMENT DOIT-ON LIRE ? (1910)

Il faut d'abord lire très lentement (et à haute voix)… ayez le corps droit, tenez votre livre à deux mains, en laissant, si vous êtes assis, son bord inférieur reposer sur la table. Vous le placerez ainsi bien en face de vos yeux. Articulez bien nettement et, pour cela, ne craignez pas d'ouvrir la bouche… ne vous répétez jamais, si ce n'est pour vous reprendre après une faute. Vous y arriverez d'autant mieux à ce résultat que vous lirez lentement, que vous laisserez à vos yeux le temps d'aller plus vite que vos lèvres. Faites les liaisons qui s'imposent, mais évitez de marquer un temps d'arrêt entre deux mots que vous voulez unir par la liaison.

Chapitre 117 : AVANT LA SEPARATION — HOMMAGE MERITE
LE COMPTE A REGLER

Le lendemain, notre jeune héros s'éveilla très tard. La nature exigeait enfin ses droits : depuis quatre semaines, Fifi n'avait pas pris la dixième partie du sommeil nécessaire à un adolescent.

Il achevait sa toilette, lorsque le lieutenant Loganec entra dans sa chambre.

— Eh bien ! lui dit-il, cette fois, c'est irrévocablement décidé ; nous partons dans deux heures pour Paris, et ce soir… Te voilà heureux, je l'espère.

— Comme mille princes, monsieur Christian. Pourtant ma joie n'est pas sans mélange, ainsi que vous le dites parfois : je crains qu'on nous ménage encore à Paris une réception *à grand tralala*, et cela m'épouvante plus qu'une attaque des Hindous.

(avant-dernier chapitre du roman, neuf fois plus long et suivi d'un lexique de quelques mots)

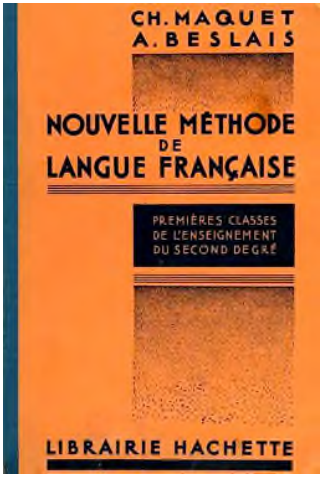
Plus de treize ans

2010, 13+, Les couleurs du français (5ème, Olivier Himy)

Renard et Chanteclerc

« Messire Chanteclerc, dit Renart, ne prenez pas la fuite, n'ayez aucune crainte. Je suis très heureux de te voir en bonne santé, car tu es mon cousin germain. » Chanteclerc alors se sent rassuré ; de joie, il en chante une petite chanson. Renard dit à son cousin : « Te souviens-tu encore de Chanteclin, l'excellent père qui t'a engendré ? Jamais aucun coq n'a aussi bien chanté : il avait une voix si puissante et d'un son si éclatant qu'on pouvait l'entendre d'une lieue, et il était capable de tenir longtemps la note, les deux yeux fermés et la voix assurée…

(l'extrait coupé du Roman de Renard, traduit par Gabriel Biancotto, Lettres Gothiques LGF, Le livre de poche — est deux fois plus long)



1954, 13+, Nouvelle méthode de langue française (4ème et 3ème, J. Lafitte - Houssat)

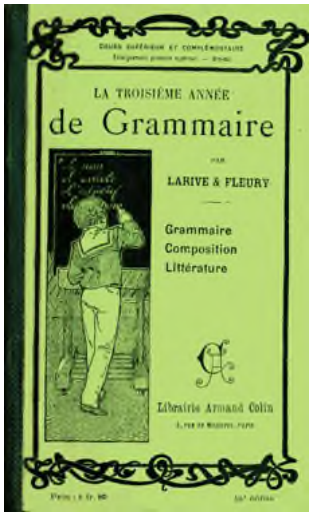
LA MORT DE GAVROCHE

Il se couchait, puis se redressait, s'effaçait dans un coin de porte, puis bondissait, disparaissait, se sauvait, revenait, ripostait à la mitraille par des pieds de nez, et cependant pillait les cartouches, vidait les gibernes et remplissait son panier. Les insurgés haletants d'anxiété, le suivaient des yeux. La barricade tremblait ; lui, il chantait. Ce n'était pas un enfant, ce n'était pas un homme ; c'était un étrange gamin fée. On eût dit le nain invulnérable de la mêlée. Les balles couraient après lui, il était plus leste qu'elles. Il jouait on ne sait quel effrayant jeu de cache-cache avec la mort ; chaque fois que la face camarde du spectre s'approchait, le gamin lui donnait une pichenette.

*(l'extrait, de **Les Misérables** de Victor Hugo, est deux fois plus long)*

1910, 13+, Grammaire (5ème, Larive / Fleury)

Un ouragan dans le désert d'Arabie



Nous marchâme tout un jour dans cette plaine sablonneuse. La nuit vint. La Lune éclairait le désert vide. On n'apercevait, sur une solitude sans ombre, que l'ombre immobile de notre dromadaire, et l'ombre errante de quelques troupeaux de gazelles. Le silence n'était interrompu que par le bruit des sangliers qui broyaient des racines flétries, ou par le chant du grillon qui demandait en vain, dans ce sable inculte, le foyer du laboureur.

(l'extrait de Les Martyres livre XI de Châteaubriand— cinq fois plus long)

EN CONCLUSION

Passé 13 ans, le jeune français est censé lire Victor Hugo et Jules Verne dans le texte depuis la fin du 19ème siècle jusqu'à de nos jours. A 6 ans, le texte pour adultes est réduit de 4/5ème, et redécoupé ; à 10 ans, il est réduit d'un tiers.

Le Cadre Européen de Référence

Pour information, voici la description de ce que qu'un lecteur doit savoir lire en fonction de son niveau d'apprentissage, selon le Conseil de l'Europe en 2001. Dans les faits, passé les niveaux débutants, le détail de ce qu'il faut enseigner en pratique devient vite confus et le niveau exigé lors de la certification à l'écrit, par exemple la qualité de l'orthographe, a beaucoup baissé.

Cadre Européen de Référence pour les Langues		
Niveau CECRL	**Classement**	**Capacités**
Utilisateur élémentaire (niveau introductive de découverte)	A1	Comprendre et utiliser des expressions familières et quotidiennes ainsi que des énoncés très simples qui visent à satisfaire des besoins concrets.
Utilisateur élémentaire (niveau intermédiaire ou usuel)	A2	Comprendre des phrases isolées et des expressions fréquemment utilisées en relation avec des domains de l'environnement quotidian (par exemple, informations personnelles et familiales simple, achats, travail, etc.)
Utilisateur indépendant (niveau seuil)	B1	Comprendre les points essentiels d'une discussion quand un langage clair et standard est utlisé et s'il s'agit de choses familières au travail, à l'école, aux loisirs, etc.
Utilisateur indépendant (niveau avancé ou indépendant)	B2	Comprendre le contenu essential de sujets concrets ou abstraits dans un texte complexe, y compris une discussion technique dans sa spécialité
Utilisateur expérimenté (niveau autonome)	C1	Comprendre des textes longs et exigeants et saisir des significations implicites.
Utilisateur expérimenté (niveau maîtrise)	C2	Comprendre sans effort pratiquement tout ce qui est lu ou entendu.

196 CHRISTIAN GRENIER (UK)

Part II of the interview

About the world of publishing

In 1972, you signed the guide Jeunesse et Science-fiction (Youth and Science Fiction) published by Magnard. What was the state of science fiction for young people then, if we can compare it to the time of Jules Verne and to the present state, for example in relation to the themes tackled and the demands of publishers and possibly those of parents or even readers?

SF for young people in 1970? It hardly existed at all. Yes, I mention 1970 because that was the year Louis Magnard commissioned me to write this little essay. It's not surprising because Roger Magnard (Louis' father) had created the first SF collection in France in 1945: Sciences et Aventures. It had been directed by Pierre Devaux who had just died.

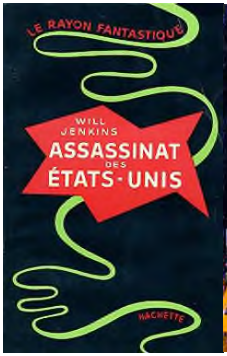
With such a title, it was difficult not to offer readers a bibliography... updated, if possible. I immediately ruled out comics and Jules Verne. Comics, because the integration was complex, magazines and albums were already very numerous, not to mention the fact that comics have always juggled with SF, from ***Zig et Puce*** and ***Babar*** to ***Bibi Fricotin*** and ***Les pieds nickelés***. The classic heroes (***Mickey***, ***Tintin***, ***Spirou***, etc.) have often made forays into SF. As for ***Valérian*** and ***Yoko Tsuno***, it was from 1970 onwards that they were to become established. And ***Jules Verne***, why exclude him? Because it would have been necessary to make (and justify) a choice among his 62 ***Extraordinary Journeys***, most of which, contrary to what we think, are not SF — the case of Jules Verne would deserve a book of its own.

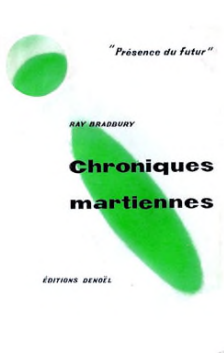
I have my essay in front of me. The final bibliography contains 60 works. Only 26 are published in youth collections, as follows: Magnard: seven titles, often republished in the **Sciences et Aventure** collection. **Rageot**: 6 titles, the first in the new **Jeunesse poche Anticipation** collection (the first pocket collection for young people). **Robert Laffont**: 6 titles, close-up anticipation, all in the (first) "collection for young adults" **Plein Vent**, directed by André Massepain.

And the others? Only one title: in **GP Rouge & Or**, in **Hachette**'s **Bibliothèque Verte**, in **La Farandole**, at **Spes**, **Mame**, **Delagrave** and **Gründ** (a collection of 'extraordinary stories' — short stories or extracts from novels)

The other 34 titles are therefore in principle intended for adults. How did I select them? Arbitrarily, of course. But because my students

(secondary school pupils) read them easily and with pleasure. Of course, I took them from the first SF collections: **Le Rayon Fantastique**, **Anticipation (Fleuve Noir)**, **Présence du Futur** — but also from **OPTA**, **Marabout**, etc. After creating the **Folio-JuniorSF** series at **Gallimard**, I reissued several of these novels in my collection: ***Niourk***, ***Le Bréviaire des robots***, ***L'invention du Professeur Costigan***... As you can see: 50 years ago, "SF for young people" was very limited! Much more so than at the beginning of the 20th century, when there were many "post-Vernian" authors (whose novels reached all audiences): Arnould Galopin, Capitaine Danrit, Maurice Renard, Gustave Le Rouge, Octave Belliard — I could go on!

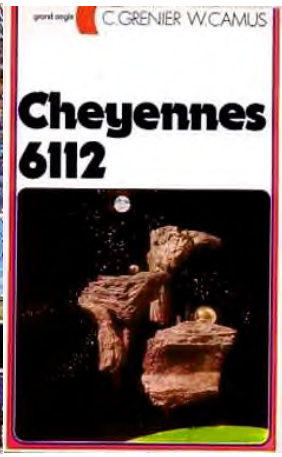




In the 1970s, the situation quickly improved, as did SF in general, which (if I remember correctly) had 36 SF collections for adults in 1978 (and in France)! In 1969, there were only three (with, of course, the publications **OPTA** and **Galaxie Bis**). It was in November 1969 that Gérard Klein created the **Ailleurs et demain** series. No sooner had my essay been published (in November '71) than he sent me a long letter and a package — in 1972 we didn't know each other. In his letter (he imagined he was dealing with an old academic... I was a 26-year-old teacher!) he congratulated me on my work, gave me some details, and reproached me (very kindly!) for not having mentioned his collection. He sent me the first copies. But it would have been impossible for me to advise young readers on Fritz Leiber's ***The Wanderer***, Robert Heinlein's very long ***Stranger in a Strange Land***... and even less on Philip José Farmer's ***Dare!*** Gérard and I met shortly afterwards, invited to work together in the municipal library of Saint Ouen.

At the end of the 1970s, **Travelling sur le Futur** (*Travelling on the Future*, Duculot) and **L'âge des Etoiles** (*Age of The Stars*, Robert Laffont, a collection directed by Gérard Klein) were published for young people, followed by **Folio-JuniorSF** in 1981.

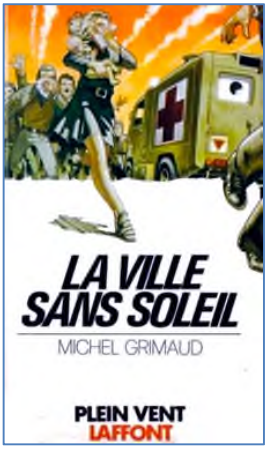
SF novels for young people have mostly appeared in classic collections — such as Philippe Ebly's series in the **Bibliothèque Verte** of **Hachette** (***Les conquérants de l'impossible***, *The Fantastic Conquerors,* ***Les évadés du Temps***, *The Time Runaways* ...) or in the **Grand Angle** (Wide Angle) collection of G.P. **Rouge & Or** (Red & Gold).

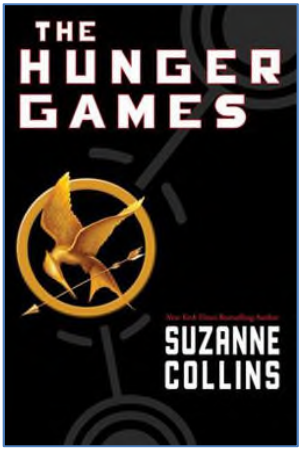


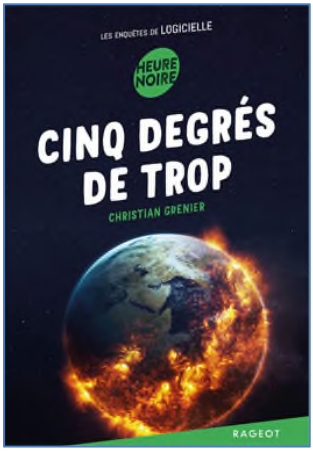
Today, this is still the case: if there are SF collections for young people, we find SF titles here and there, in general youth collections - even in the field of the album. This is new. Because children's SF has mostly blossomed for the "young adult" audience.

What themes do we deal with today? They are as rich and varied as in traditional SF! We find hard science, cyberpunk, steampunk... maybe because the authors of SF for adults don't hesitate anymore (since the 70's!) to write for the young public, from Jean-Pierre Andrevon to Jean-Marc Ligny through Pierre Bordage. It must be said that Pierre Pelot, Christian Léourier, Michel Grimaud (and others!) had opened the way for them.

Several remarks by way of nuance - and as an answer to the question concerning the publishers' demands.







Their objective? It's to sell. In this respect, American dystopias are more successful than French hard science. And after the craze for trilogies, it is also important to know that sales of fantasy books now far exceed those of... "real SF" novels. However, SF and fantasy are often lumped together, perhaps because many SF authors have (for reasons of... market?) recycled themselves into fantasy. Yes, one has to make a living... and appeal to an audience that prefers fantasy and escapism to more realistic scientific-futuristic visions... My technological thriller ***Cinq degrés de trop*** (*Five Degrees Too Far*) is not selling well: it deals with a probable future and the end of humanity, it's not a very good sell! We're all for disaster novels, as long as there are survivors. But in 2019, the most likely anticipation is the disappearance of all species within two or three centuries. Don't you have something more optimistic and entertaining, Mr Bookseller?

You also mention the demands of parents and readers.

Hm! Parents have fewer and fewer demands. When they buy a book for a 7 or 8 year old child, they say: Well... you'll read this one, won't you? As soon as they reach secondary school, parents become more discreet. Their demand is that their child swaps his smartphone for a book from time to time. And then it's the teenager who chooses. Often less according to their own tastes than according to what they need to have read in order not to be seen as a slob by their friends. In order to fit in with the group. The publisher's requirements? His priority is to (over)live. I've often heard one of them say to me: I've read your text,

it's magnificent. But I can't publish it, I won't sell it. Publishers today are dependent on financial controllers who want to publish not quality works, but what they (the financial controllers, who listen to the salesmen, the figures and the statistics) believe will please and sell.

You spoke of Pif Gadget as having a "target audience". What was the profile of the reader at that time, and have you noticed any changes since then?

In the 1980s, the typical reader was a ten-year-old boy. With varying margins. And the readership has changed, of course - the original Pif Gadget has disappeared! When Jean Ollivier called me to join the team in 1985, the weekly had reached a ceiling of 300,000 copies, whereas twelve years earlier it was still selling 700,000 copies (figures that make you dream today!). And my hero **Argyr** didn't manage to boost sales!

The girls sometimes read **Pif**. The younger ones were only interested in comics and rarely consulted the news or the text blocks. In 1985, our son Sylvain was 17 years old and studying philosophy. And depending on his mood, he would happily switch from **Placid and Muzo** to the ***Critique of Pure Reason***. I also remember the problems Roger Lécureux and André Chéret (the scriptwriter and illustrator of **Rahan**) had with the Algerian version of Pif (yes, it was sold in French-speaking countries!), where the characters had to be dressed too lightly — for North Africa or countries with a Muslim tradition! One can smile or take offence at this— but Malraux, on the stamps, has lost his cigarette; and **Lucky Luke** has swapped his cigarette butt for a blade of grass..

Today, the readership has widened; many taboos (drawings, language, etc.) have disappeared... or changed. Manga, Japanese civilisation, Reiser and Zep (whose **Titeuf** adventures were intended for adults!) have all passed through. Moreover, in fifty years, comics have gone from being a children's medium to an adult medium. A public which, today, can read a comic book or a manga in the metro without blushing (even if reading has become rare in public transport!) In the 1970s, this was not the case: you had to see the mocking smile of the travellers who saw me opening a **Bibliothèque Verte**'s book... while they themselves were reading **Point de vue & Images du monde** — in other words **Gala**!

L'OBS

POLITIQUE MONDE ÉCONOMIE CULTURE OPINIONS DÉBATS TEN

L'OBS › ÉDUCATION

Ecole : le niveau de lecture des élèves français baisse... dangereusement

Après les maths, les conclusions de l'enquête Pirls montrent brutalement le déclin des compétences en lecture des jeunes Français.

Je m'abonne 3 mois pour 1€ | Sans engagement

Par Gurvan Le Guellec

Publié le 05 décembre 2017 à 06h35 · Mis à jour le 05 décembre 2017 à 08h24

Is this profile of the young reader different depending on the publisher or the cartoon production, and to what extent does it depend on factors that do not depend on the child, such as his/her parents or the supposed reading level of the reader? - I'm thinking of the 1970s Club of Five where the main characters mastered the subjunctive on every page, and in contrast to novels for 10-14 year olds that are only written in the present tense of narration and the past tense.

In my answers to the question about the publishing world, I think (and I'm afraid) I already answered: the right profile is the trend. Parents? Only the ones who care most about their child's future care about the right choice. They are interested in what their child reads and/or sees. They therefore exercise control and can (through

dialogue!) refine and deepen the readings and films or series to which they allow their child access

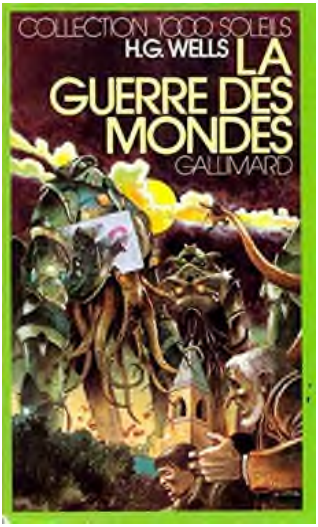
The reading level of children? It is increasingly unclear. And the question, if explored further, can take us very far. To put it simply, it is not because we can read that we read. And that we understand. Many parents, who hesitate to buy one or other of my books and consult the recommended age indicated on the back by the publisher (12+, from 7 years old, etc.) tell me: Oh, he (or she) has already read all of Harry Potter! So be it. But how did he read it? What did he or she remember? My neighbour (she's 70 and reads Sud-Ouest every day) has never been able to read my KillerTwin, which is theoretically accessible to 12+ year olds. The book fell out of her hands. And I know children in fifth grade (they are 10 years old) who not only read it, but devoured my 12 Investigations of Logicielle... and they understood everything! On the other hand, I know that some 15 year olds in 9th grade won't make it to page 3. The readership has diversified and reading habits have changed.

The Jules Verne reader of 1875 (a 14-year-old middle-class boy - school was still reserved for an elite) could easily swallow the 600 pages of ***20,000 Leagues Under the Sea*** — including the endless digressions and underwater descriptions of sea cucumbers! At the time, there was no TV and young people were hungry for information, especially about geography, astronomy, Africa (almost unknown) and all the sciences. Today, with his smartphone, a teenager has access to hundreds of TV channels and billions of information on the Internet. The problem is that their interests have changed!

Hachette has reissued 'simplified' versions of ***The Famous Five*** (which fifty years ago was considered to be the lowest form of reading!) Many publishers today require that the story be written in the present tense and in the first person. The aim is for the young reader to be immersed in the action and to have the impression that he or she is living the story. As if these instructions were enough to make the story attractive! Some authors also use playground language in their stories, even if it means being vulgar or even rude — or using trendy terms that will have disappeared from conversations in three years' time. Here I have a doubt: is the real reader sensitive to this language and these situations? Is he or she so happy to find, in writing, these terms

reserved for the spoken word and for friends? I'm not sure. I'm even sure that the young people who use this language don't read, or read very little. And that young people who do read have other requirements, and are sometimes shocked to find in a story the terms they use or hear among themselves.

At the same time, the authors' writing is evolving without them realising it: whether their work is intended for adults or children, descriptions are becoming rarer, dialogues more incisive and rapid; and the action is moving faster than before, under the influence of images, TV... and advertisements.



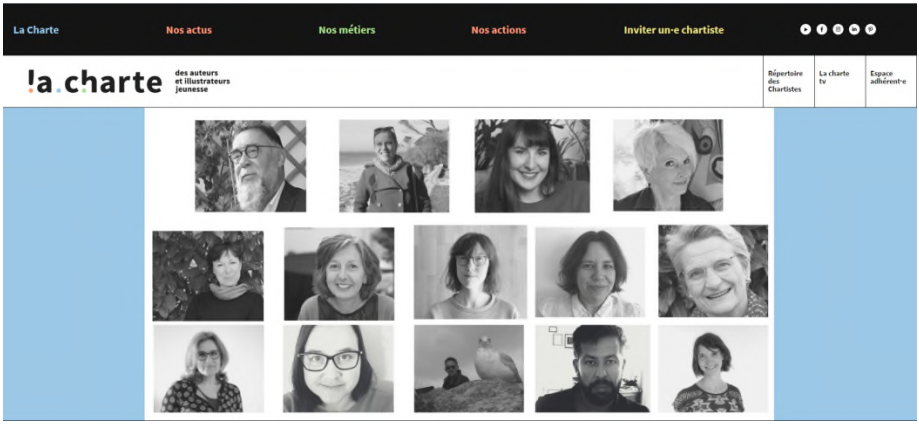
Vous avez été directeur de collection et vous connaissez les directeurs de collection, est-ce de réussir une collection, de maintenir le niveau ? Qu'est-ce qui facilite les choses, qu'est-ce qui peut faire obstacle ?

Things have changed in this area too. I became head of **Folio-JuniorSF** in... 24 hours. Unthinkable today. The head of the youth sector, Pierre Marchand, trusted me without knowing me. When I asked him what "my reading committee" would be, he burst out laughing: Your reading committee? That's you! You read and choose, without asking anyone. And if I'm wrong? Then you're out!" he retorted - and he wasn't kidding. My objectives were clear: to publish collections of short stories on a particular theme: nature, cars, aliens, time travel... And also novels. And also novels, aimed at a specific audience: schoolchildren. For fifteen years I had been teaching French in secondary schools and I knew (as Jauss said) the expectations of young readers... and teachers. I could draw from the **Gallimard**, **Denoël** or **Mercure de France** collections (it was the same group — yes, it was the **Mercure** that had translated and published Wells's ***War of the Worlds***!) but I could also solicit unpublished works from my SF colleagues - those who wrote for adults (Andrevon, Jeury,) as well as authors for young people.

The fact of being the only judge simplified my choices. I had, it's true, ten years' experience at Rageot as a reader, corrector and... rewriter. The level? When you publish Bradbury, Matheson and Heinlein, the texts that go with them must be up to scratch! They have to have the right qualities to appeal to both the novice reader and the teacher. Not easy. I have made mistakes, for example by publishing Stanislas Lem's ***An Invasion from Aldebaran***, which sold very little. French teenagers in the 1980s were not very sensitive to Polish humour! When I realised this, Pierre Marchand shrugged his shoulders: "Never mind, you've brought out ***Niourk*** again, that more than makes up for it! And ***Niourk*** didn't cost us anything! And then your last unpublished work (***Le tyran d'Axilane***, The tyrant of Axilane by Michel Grimaud) won the Grand Prix de la SF (in 1983).

I know that teachers have enjoyed my collections of short stories, even if sales have remained modest: 15,000 copies a year on average - a figure that many publishers would envy today!

The obstacle? It's the competition! And unexpectedly, it was at Gallimard that it appeared. With ***Le Livre dont vous êtes le héros***, (The book in which you are the hero, gamebooks) which Christine Baker (who would discover **Harry Potter** in 1997) bought the rights to. Soon, as many volumes of this new series were sold in a month as I sold in a year. The book-game killed my collection — but contrary to what Pierre Marchand had threatened me with, he asked me to take over the **Folio-Junior** And if it was at the end that everything started.



Organiser et protéger les auteurs

Vous êtes cofondateur avec Robert Bigot en 1975 de la Charte des auteurs et illustrateurs pour la jeunesse (qui est un syndicat d'auteur / illustrateurs, si j'ai bien compris en parcourant le site web). Comment cela s'est fait alors et pourquoi cela s'est fait alors (et pas avant) ?

The three founders of **La Charte**, in May 1975, were William Camus, Pierre Pelot and myself. Robert Bigot joined us (with six other children's authors) in September of the same year. Although he was never secretary or president, he remained the faithful memory of **La Charte**. I gave his archives to **La Charte** a week after his death. Initially (and still today) The Authors' and Illustrators' Charter is not a trade union, even if it has the function of one. It was born following an invitation that went wrong and that I have often recounted in detail - see below.

Why in 1975 and not before? Because there were only a few children's authors, about twenty of them! Most of them had another "real job", they considered writing as a hobby and did not have the requirements of professionals. But then, in the 1970s, children's literature really took off. With the creation of the CDI (in 1973) and the unique college (in 1975, Haby reform law n° 75- 620), the teachers' demand changed. Authors of works for young people were increasingly asked to come into the classroom, talk to young readers, explain their practice - and even lead writing workshops. What they did without being paid.

Here is an excerpt from my essay I am a children's author on the conditions under which **La Charte** (the Charter) was born …

I Am A Youth Author (2004)

June 1975... I find myself on a night train with William Camus, Pierre Pelot and his wife Irma. We have been invited by an organisation, **Lire en Bretagne** (Reading in Britanny), whose organiser, Yvon Dupré, is to welcome us in Auray at about half past four in the morning. There is no question of sleeping, especially as we are delighted to meet up and chat.

As soon as we arrived at the station, the tone was set: it was night, it was cold and it was raining... Yvon's warmth and cordiality warm us up. Very quickly, we get to know each other, make friends, and get to know each other. Very organized, Yvon announces us:

— I have rented two cars. You will be travelling alone to the secondary schools. You will find the schedule for your days on the passenger seat. You have your driving licence, of course?

— Oh no," says Pelot. I can't drive. Neither can Irma.

— I do have a licence," says William, who was even a racing driver in Argentina. But I left it at home.

Luckily I have mine in my pocket. As soon as we leave the station, Yvon points to a Renault 5, hands me the keys and says:

— First go to your hotel, the Auberge des Ajoncs d'or (The Golden Gorses Inn). You will rest there for an hour before starting your meetings.

Already he gets into his car with the Pelots. I protest:

— I am following you, don't go so fast!

— Oh, don't worry, you have a plan in the car! See you in a minute.

By the time William and I had stowed our suitcases in the trunk, and I had settled behind the wheel and found the controls for the

headlights and the windscreen wiper, Yvon had disappeared into the rain and the night.

Next to me, bent over the map, William undertakes to guide me to the mysterious Golden Gorse Inn...

— At the next intersection, you turn at three. One kilometre further on, at nine o'clock.

William never knew his left from his right (this was often a political problem for him).

As Auray moved away, the rain increased in fury. At about a quarter to five, William finally says to me, raising his nose:

— And here we are, in principle we have arrived!

Unfortunately not: we are driving on a dirt road that ends in a dead end, on an artichoke field. I get bogged down in the middle of the road and am criticised and taunted by my team mate. Finally, we can set off again — but we are muddy, exhausted and soaked. As for getting back to Auray and trying to find the right road, it is an operation that proves to be longer and more difficult than writing a chapter together...

At six o'clock in the morning, this Thursday 5th June, the Charter does not yet exist. Without us knowing it, it is already being born as our fatigue and exasperation mount... Because at dawn, we are still wandering on the roads, looking for the mysterious Golden Gorses.

When we reach the famous inn, it is almost seven o'clock. We barely have time to go upstairs, put our luggage in our rooms and eat breakfast: we have to set off again on the roads in search of the secondary and primary schools where William and I, less than an hour later, will have to go to speak about ***Cheyennes 6112*** in front of hundreds of students.

In the evening, exhausted, we meet the Pelots at the table, sitting next to other guests. There we met the discreet Claude Cénac, author from Magnard Editions, Laurent de Brunhof (the son of the creator of Babar, Jean de Brunhof) as well as the young Martine Lang, who has recently started working at Flammarion Editions. We know most of the other guests: Catherine Scob and her press officer Charles-Henri, Raoul Dubois, Michel Mesmin and Germaine Finifter, critics of children's literature, as well as Jean Ollivier, René Moreu

and his wife Madeleine Bellet, creator of Riquiqui & Roudoudou — in short, the management team of Editions Vaillant.

For two days, the atmosphere is friendly and warm. William plays in turn the clown, the seducer, the provocateur and the Redskin mistreated by the white oppressors.

It's on Friday night, I think, that things go wrong. Particularly at dessert, when Yvon stands up and says:

— Dear friends, I am pleased to announce that we are taking care of your room financially. But for the meals, it would be better if you paid the bill right away...

There is an awkward silence. Docilely, I take out my purse. William then calls out loudly to me:

— Christian, are you paying for me? You know that in animation I never have a penny because...

He slows down and finishes by articulating carefully:

— Usually, we are always taken care of.

More directly, Pelot says to our host:

— Hey, Yvon, you could have warned us!

Encouraged, William stands up and points at Yvon:

— I even have the impression that you take us for dummies! Let me summarise: your organisation invites us for three days. You make us travel at night and meet hundreds of kids. And this evening, you tell us that we have to finance our meals! Do you want us to pay for the trip too?

— That's just it, admits Yvon with embarrassment. To reimburse you, that will be a problem. Maybe your publishers?

This time, it's Catherine Scob's turn to turn pale.

— Come on, Christian! says William. Pick up your money. Let's pack up and go back.

Difficult: the SNCF has just started a surprise strike, condemning us to stay (at our own expense!) at Les Ajoncs d'or.

We voluntarily deprived ourselves of dessert — that's how serious the situation seems — William and I followed the Pelots who, in solidarity, went back to their room. We follow them there. There, sitting all four of us on the bed, we take stock. Our decision has already been made: we will not pay a penny and will not leave the premises until the journey has been reimbursed. And to avoid

such unpleasant surprises in the future, we improvise a code of ethics to be obeyed by those who solicit us: they will have to commit themselves in writing to reimburse our trip, to ensure our accommodation...

— And to pay us! After all, these interventions deserve to be paid! Pelot and I only live from our pen, that's time we don't spend on our writing. As for you, Christian, it is your days off that you sacrifice because you could spend them with your family!

In terms of claims and finances, the debate naturally shifts to the problem of claims and royalties. Until now, none of us had had the curiosity to put our contracts in order.

— What? replied Pelot to Camus, At Rouge & Or, for a Grand Angle, they give you eight thousand francs and ten percent? Me, they always offered me four thousand francs and six percent of rights ! And you, Christian?

— Five thousand francs and seven percent.

Incredible: we were offered different conditions for a work published in the same collection! And the same cautious speech was whispered in our ears:

— You are the most favoured author in the house! Above all, don't talk about these figures to anyone...

I really want to tell everyone!

— We must communicate our contracts to each other. And from now on, we must align ourselves with the most interesting one.

— That is to say, my contract, says William, who mischievously adds: "It's normal that my conditions are exceptional: of the three of us, I'm the best! In a collection for adults, I even published a best seller.

— So what? grumbles Pelot. Do you think an adult author is better than a youth author? I write SF novels for Fleuve Noir, I'm going to publish one for Robert Laffont. I don't see how my work is any more polished or respectable!

The conversation then turns to the differences between adult and children's literature. As we publish in both fields, we try to identify the literary limits. This is, in my opinion, the most exciting aspect, but it is also the most difficult... and the least urgent.

But that evening, thanks to the incident provoked by Yvon Dupré, this movement, which is not yet called the Charter, was born: we made an appointment to gather as many authors as possible in September. In order to create with them an association that will address the specific problems of youth authors...

back to the interview...

A few details: in September, there were only seven of us. And forty in 1982, when **La Charte** became an association under the Law of 1901 and their members elected me president. Today, in 2019, **La Charte** has 1400 members - and some authors or illustrators for young people are not members, which means that the situation has evolved!

Publishing gangsters do exist, I've met some, what advice do you have for the naive author to avoid them and protect themselves from the considerable damage they can cause?

The first piece of advice: is to submit your manuscript to a real publisher, who will then offer you a contract with an advance payment (around 2,000 euros in the children's sector) and royalties, i.e. a percentage: 5, 6, 8 or 10% of the pre-tax sales price of each volume sold, rarely more in the children's sector. In other words: get published by a publisher who will pay you royalties every year according to sales, not by an organisation that claims to be a publisher but will ask you... money to publish your book!

Weary of repeated rejections of their manuscript, first-time authors can be seduced by this formula. They will have the pleasure of seeing themselves in charge of 500 or 1,000 copies of their work. And after giving it away to friends and family, they will have a hard time selling what is left because of the lack of a distribution network. Such organisations will undoubtedly publish you - sometimes without even proofreading your text. A genuine publisher, on the other hand, may have requirements, asking you to change or improve a passage. That is the role of a literary director. But he will pay you!

Second piece of advice: once you have the contract, do not sign it before reading it in detail and contact an organisation (**La Charte,**

S.G.D.L.) which will provide a "standard contract". Or give the contract to a writer friend who will read it and point out any anomalies.

Third piece of advice: do not hesitate to modify the contract by crossing out certain clauses and changing the figures. Don't worry that the publisher will get angry and refuse to publish you - if they have accepted your story, it's because they want it. On the other hand, they may be adamant about certain things, especially if you are a first-time author. But it doesn't cost the publisher anything to provide a progressive percentage: going from 7% to 8% of rights beyond 15,000 copies is legitimate. When a book sells well, the reprint costs less than a first print run..

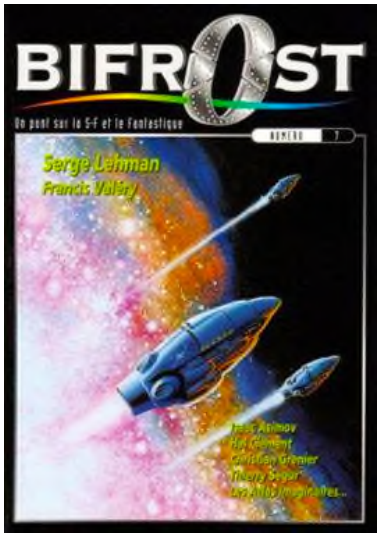
Finally, do not hesitate to talk to the literary director littéraire (or the accountant), especially if he or she asks for changes, which is common in the children's field. The head of the collection knows his or her audience, readers and influencers. He or she can often give good advice. But you also have the right to be stubborn, even if it means that the book's release may be called into question — that happened to me!

À propos de Philippe Ebly

Dans votre interview par Francis Valery dans Bifrost 7 en 1998, vous citez Philippe Ebly comme étant avec vous l'un des rares auteurs jeunesse spécialisé en Science-fictionjusqu'aux années 1990. Vous vous êtes notamment croisé dans les salons littéraires, mais avez- vous animé ensemble un atelier d'écriture, ou débattu d'un thème de Science-fiction ou encore a-t-il adhéré à la Charte des auteurs jeunesse ?

No, Philippe Ebly and I have never done a writing workshop together, or even really discussed Science Fiction. Except, perhaps, during a symposium on SF in Brussels in the early 90s.

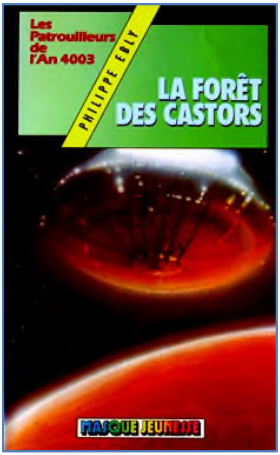
Philippe Ebly was surprisingly discreet and modest. He spoke very little and never put himself forward. So I never dared to ask him about his personal life - he was twenty-five years older than me and I would have been angry if I had intruded. His conception of writing was simple and, to hear him tell it, devoid of any ambition: to please his young readers, to entertain them, which did not exclude making them think about the situations in which he placed his heroes. I have always been unaware of his relationship with Hachette but I fear that he was not very demanding. No, Philippe Ebly did not join **La Charte** (The Charter). Probably for many reasons, the first being that he was Belgian. I don't remember talking to him about La Charte which, in the 1990s, had a branch in Belgium (and another in Quebec, run by Cécile Gagnon).



Also, although I founded our association, I have never been a proselytizer, even when membership in **La Charte** was free! One of the articles specifies, in fact, that the author undertakes to entrust a duplicate of his contracts to the secretariat. **La Charte** tries to obtain from publishers not only the best possible conditions, but also that all authors are treated in the same way. This, in theory, forces a new author to change the (and increase the) terms of his or her contract, which a beginner is often reluctant to do. This obligation greatly frustrates publishers who, for the last ten years or so, have added a "confidentiality clause" to the contract! The obligation to hand over his contract may have put Philippe Ebly off, for reasons I do not know. Sometimes an author feels so well treated by his publisher that he prefers his peers to ignore him. Other times (and this is more common, I'm afraid), his conditions are miserable, and he feels a little ashamed of them and refuses to share them.

More likely, Philippe Ebly's modesty is perhaps the reason for his silence and discretion. To qualify my remarks in this issue of **Bifrost**, I would like to point out that other authors for young people — few, it is

true — have specialised in SF, such as Christian Léourier. But the most productive (and the most popular, no doubt, when you know the circulation of **La Bibliothèque Verte** at the time!) was Philippe Ebly.



When the decline of the Bibliothèque Verte accelerated at the end of the 1980s, Philippe Ebly was "fired" and his novels were no longer published by this publisher; if you had been the director of a children's collection at the time, would you have read and republished his first novels, or would you have wanted to publish new novels, new heroes?

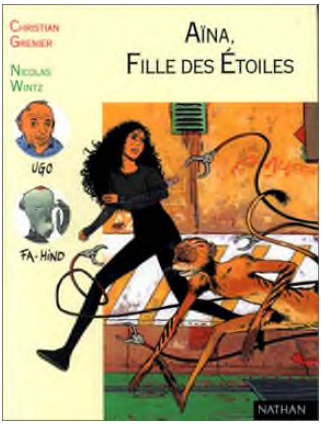
It is difficult to answer this question today. If **Folio-Junior SF** had lasted, I don't think I would have tried to republish Philippe Ebly's series — I think Pierre Marchand would have objected. Why not? First of all because the age range was not the same: the readers of **Les Conquérants de l'Impossible** (*Conquerors of the Impossible*), **Les évadés du Temps** (*Escapees of Time*) and **Les Patrouilleurs de l'An 4003** (*Patrollers of the Year 4003*) were ten years old — at best, they were in the first year of high school (seventh year in the U.S equivalent.). And when you read ***Niourk*** or ***Born of Man and Woman***, you understand that Philippe Ebly's young heroes were far from those of Stefan Wul or Richard Matheson. The texts in **Folio-JuniorSF** were aimed at teenagers, not really at children. Secondly, these books were part of a series, and that was not the genre of **Folio-Junior**. Finally (and most importantly?), the rights to these books would have had to be bought from a competitor. In short, this would have represented too many obstacles.

But it would have been different if I had been responsible for another collection, with another publisher. This is what happened - not for me, but for Laurent Genefort: at **Degliame**, in the collection **Le Cadran Bleu**, he republished some titles from Philippe Ebly's series. A great initiative (even if the sales were not there) which reminds us of his role, at **Bragelonne**, when Laurent had the happy ambition to create the collection **Les trésors de la SF**. Philippe Ebly's series are now well placed in the history of children's SF. There is no doubt that their author has given rise to many vocations, and that, in the absence of reprints, a tribute to Philippe Ebly is necessary.

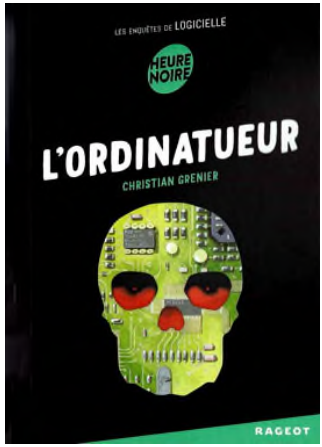
fan-fics, franchises, shared universes

Philippe Ebly, like Hergé, was very reluctant to entrust his heroes to other authors. Yet this handover is common in children's literature, in comics and inevitable in the case of a film or animated series adaptation: can you imagine asking authors to write new adventures for your own heroes? Are there already fan-fics (derivative stories written by fans) of your novels or comics, for example a sequel to the adventures of Argyr?

To answer the last part which is a double question, it's yes and no! Yes, there are fan-fics that have imagined sequels to... my **Logicielle Investigations**. I have collected a number of them, either because they were sent to me by e-mail, or because young readers gave them to me after meeting them in their class. Of course, these texts are short and not always publishable, and I can't see myself putting them on my website as they are.



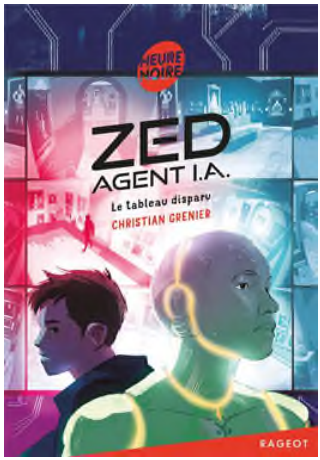
No, about **Argyr** who has to wander endlessly in space with his companion Fraïla and their maki. But do these heroes deserve to endure? If they were, someone would have offered to take over. And to tell the truth, I'm not (as you can see!) a fan of comics. As for other works, even if the problem does not arise yet, I have already thought about it. Not for an SF series - those I have published are closed: no sequel is planned for ***La Musicienne de l'aube*** (*The She-Musician of the Dawn*, four volumes with Hachette, republished in a single large volume with Bayard) or for Aïna, fille des étoiles (six volumes with Nathan, republished in paperback, also with Nathan). In a way, by closing these series I have taken the lead!



On the other hand, my detective series Logicielle's Investigations remains open after 12 published books. In the first novel (***Coups de théâtre***, *Dramatic Coups*), my heroine was a trainee in the police. She became a lieutenant in ***L'Ordinatueur*** (*The ComputaKiller).* In ***Hacker à bord***, *Hacker on Board*, she marries her deputy, Max. By now she has become a captain (at the end of ***@pocalypse***) = and she is pregnant. We even learn at the end of Fatal Gaming (the last published investigation!) that she is expecting twins.

To be continued? But now, at the request of my publisher, I've started a new series for young people: **Hercules, the detective cat**. What's that got to do with it? you might ask. Well, I created one: this cat was adopted... by the daughters of Logicielle and Max. A cat that was born in the Périgord house of Commissaire Germain, one of the

characters in Logicielle's Investigations. Seven volumes of Hercule, a detective cat, have already been published. On the other hand, my publisher (still him), asked me for a new series, for the middle age. Thus was born (the first volume will come out in August 2019) Zed, **Agent I.A. Zed** is a police assistant robot developed by... Tony, whom readers of Logicielle's Investigations will easily identify since he is both... my heroine's half-brother and a reformed hacker..



So here I am at the head of three linked series. Let's say I die — let's put it bluntly as you suggested halfway through! Erm... I haven't left any instructions. Let's be modest: the most likely thing is that my characters disappear with me. Not because I demand it, but because sales won't merit continuing the series. But what if they were? Well, I wouldn't be opposed to it.

Finally, **Blake and Mortimer** fans are very happy to read the sequels to their adventures. I wouldn't presume to name a successor in my lifetime. However, when it comes to my heroine Logicielle, I obviously have someone in mind: my own daughter! For excellent reasons The first is that she writes. Or at least she has written, even if she hasn't published anything, and stopped writing for professional and family reasons (not easy, bringing up two daughters on your own and

working full-time!) The second is that she was the model for my heroine Logicielle. I think she could even afford the luxury of writing the rest of my heroine's investigations in the first person, which is not the case at the moment.

Another possibility is that Emma, my youngest granddaughter, will take over. She is only 13 years old but she is passionate: she writes several hours a day.

This is the case, on the other hand, for **Hercules, the police cat** and **Zed, the AI agent.** I believe that other authors could easily take over, under their own signature, of course. The reader could then differentiate possible changes in the writing, no problem! But all this is to be taken conditionally. Especially as the plan to pass the baton to my daughter is not in the works. Firstly, because I am not dead; secondly, because she herself is not aware of this project!

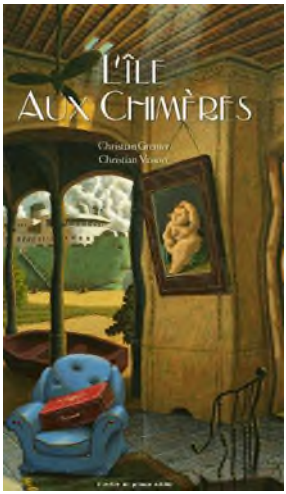
About Enki Bilal, Moebius and other illustrators

I was very surprised to see that some authors/illustrators were not as good scriptwriters. And I don't know of any cartoonists or illustrators who write short stories, yet you've written over a hundred short stories, not counting novels. Would drawing that well block the writing, or the detailed development of the stories - I can draw it extraordinarily well so I don't write it? Have any of

the illustrators you've come across attended your writing workshops to become better screenwriters or write novels?

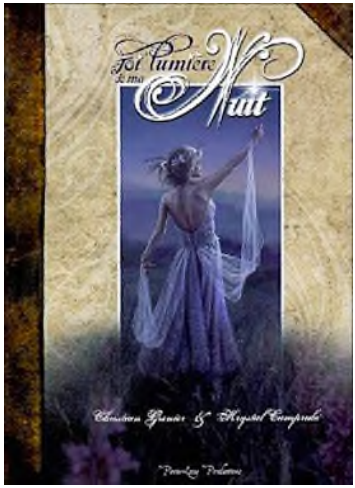
It's hard to answer all these intertwined questions! Once again, as far as the last one is concerned, it's no: if illustrators have sometimes collaborated in "writing workshops" (I'm thinking in particular of Bruno Heitz, who illustrated the collective work **Les 7 lives** de Fred Lechat), it was certainly not to "become better" — they were already at the top! Would drawing well be a brake that could block potential talents as a scriptwriter or writer? I don't think so.

Hergé and Edgar P. Jacobs, for goodness sake, are proof of that! You can combine several talents. Eugène Fromentin was both a painter and a writer; Victor Hugo's drawings are not those of an amateur. And Hector Berlioz had a beautiful pen, apart from his qualities as a composer! No, I think you have to be aware of your limits and leave the space when you feel you can't do better. As a teenager, I wrote hundreds of poems. There is not one to be saved. I also wrote four plays at the request of several theatre companies, which were performed — my ***Odyssey of the Stratolabus (1982)*** was performed 117 times. But if the theatre was part of my childhood, I am (according to my wife) a poor playwright. And I didn't insist..



I had the experience you are talking about: one day, Olivier Belhomme (the publisher of the **Atelier du Poisson Soluble**) insisted on entrusting me with the photocopy of... nineteen paintings! The author, a painter, had sent them to him with an accompanying text whose quality... was not equal to the magnificent and very original illustrations. At Olivier's request (who was fascinated by the images), the painter agreed that a writer could use his paintings to imagine... another story. And he called on me. I don't know if the result is better than the original (I haven't read the painter's text) but the book is out - and the buyers, often adults, admit to appreciating above all... the paintings! After all, I'm taking the risk of giving the title of the book, it's **The Island of Chimeras**.

Another experience is worth mentioning. One day, at Utopiales, its founder Bruno della Chiesa introduced me to his young cousin, Krystal Camprubi. She showed me her work, which is very fantasy-oriented. I gave her sincere compliments and encouragement.



A few years later, she contacted me and shyly asked if I would write a story based on her paintings. She faxed me some of them and I embarked on this operation which was to last two full years: I sent her my chapters, inspired by her gouaches, drawings and paintings; and she sent me unpublished images, inspired by my text. The result is a luxurious album (let's say a large-format illustrated novel): Toi, lumière de ma nuit, published by Portelune Productions. The same publisher then released a new album, in the same format (**Oghams, Les Portes d'Or**), for which Krystal is the author of the images and the text. Becoming an author when you are an illustrator is possible... but I can't see myself starting to illustrate my own stories, my books would sell much less well!

Prometheus, the sequel to Alien by Ridley "Fuck the script" Scott. And if you don't like it, wait until you've seen Alien Covenant's pipes.

On the cinematographic level (and we know that I am not a specialist!), I am very often bluffed by the shots, the images, the sets, the special effects, and dismayed by the poverty or the banality of the script. And there, what is at issue is the requirements of the producer or the director. Because you have to reach a large audience and make concessions. The script is then entrusted to a team, and the sauce does not always take.

About Spartacus and the Sun Beneath the Sea

You describe writing a script for an animated series episode as similar to writing a comic book. Did you and Nina Wolmark work together on the messages of the episode, the symbols, which mythological or historical reference had to be included at a given moment, or which emotions had to be provoked or calmed in the viewer?

No, our way of working was very different. When I jumped on the bandwagon (Nina Wolmark had already written all the first scripts), she asked me to share my ideas with her, to write several short drafts of episodes in one page. Of course, I understood the principle of the series and I was delighted to be able to use scenes or characters from mythology, literature or history in a different way.

When we tackled a script for which I had provided her with the subject (which she had validated), she asked me to develop it. Which I did, verbally. We would then work in her office, upstairs in her villa, for hours! Sometimes she would cut me off: no, I don't like that, find something else. Finally, I got the green light and started writing - at home, and always in a hurry. There was, remember, one episode per week, 26 minutes at 12 frames per second... do the math! Of course, we worked months in advance because the work of the artists was colossal.

Writing the script was a delicate job, as it involved delivering the story shot by shot, describing in one column the image and movements; and in the other the characters' dialogue — when they spoke! Very often (and especially in the early days, as I had not mastered this writing technique — and Nina knew it!), she asked me to shorten it, to modify it, often for practical reasons. For ***Doctor Test***, for example, the only instruction was... to use 80% of existing images and shots — a challenge! I then came up with the idea of a time travel that was derailed, and made the heroes get lost in episodes they had already lived through.

As far as references (mythology, literature, science, history, etc.), winks, what we call intertextuality, Nina and I were on the same wavelength: it was a question of reaching a large audience of children (age? Indeterminate! From 4 to 12!) but to introduce them to sequences, facts or characters if not already known, at least those they would soon get to know: the emperor Qin and his terracotta army, Demosthenes, Villon, Zarathustra (which gave me the opportunity to read Nietzsche's superb poem in its original unabridged version).

The only constraint I had to face was, in each episode, to place the famous "***Dance of the Pirates***". It was necessary to make

them intervene, and Maxagaze often posed a problem for me, he sometimes arrived like a hair on the soup...

When **Antenne 2** told Nina Wolmark (and Gilbert, her husband... the producer!) that they liked the series and that a second season of 26 episodes would be welcome... there was a moment of panic: the Shagma problem already had to be solved, and it would take longer to heal - and then writing a script every week was becoming an insurmountable challenge. Nina asked me to give her the contact details of SF authors who could provide scripts. Joëlle Wintrebert came to the rescue and, very briefly, Michel Jeury.

For Cyrano, the idea came from him — Michel was living at the time in Issigeac, not far from the Perigord town of Bergerac, where the real Cyrano never set foot! In reality, Michel only wanted to provide a two-page script: ***Cyrano de Borbotrac*** — with the principle of an episode written... in mirliton verse! At the time, he wanted to leave SF and was already preparing his reconversion to the local novel; he refused to get involved in the writing of scripts for which he did not know the rules.

Was the idea in Spartakus and the Sun Beneath the Sea to address only children, or as in some animated films, were you also thinking of parents, or adults who would discover the cartoon?

Strangely, Nina and I never discussed this issue. No doubt she had read some of my works before calling on me, and had understood that I was not only addressing a young audience. I think indeed that a story, whatever it is, must have a universal scope; SF, from this point of view, seems to me an inexhaustible field, since it can renew myths. I believe, with Gérard Klein, that the most important thing in an SF story is... the philosophical hypothesis! So we were on the same wavelength and Nina understood it immediately. I also knew that she was the author of ***Ulysses 31***, and that ***Spartakus and the Sun Beneath the Sea*** were based on the same principle: to deliver to a wide audience - to children, of course, as a priority - stories inspired by

the great moments of humanity. With, as a bonus, humour (the Bic and Bac pangolins, the pirates), tenderness (Arkana) and the vision of a future world to be preserved (Spartakus, whose name is no coincidence, still has his bow bandaged). The strata that the heroes visit are the foundations of our own civilisation; and the shagma, this central sun, is the metaphor of our own world, which is more than ever in danger.

About Kilian and the Phantastische Konzert, which I discovered while working on your bibliography: how did you write this novel to learn German when you can only read and speak French?

Kilian and the Phantastische Konzert is... a commission! In 2010, I received a call from Sandrine Mini, head of **Syros jeunesse**: "Do you know our ***Tip Tongue*** collection?

No! But I did know the director of the collection, Stephanie Benson, an old friend of mine - a thriller author. She could have called me herself instead of going through Sandrine Mini, who explained her problem and the principle of the series: a start in French, with more and more words in a foreign language... and then more and more vocabulary in order to finish the novel... in the language in question, 100% — a real challenge.

"I know you are a Germanist. We do have three titles for German... but we are looking for a novelist who is willing to take on a novel. A real novel. And it's urgent.

If I remember correctly, it was supposed to be May... and the text should have been delivered... at the end of June! The problem was that I was swamped.

"Why don't you call on my friend Jean-Claude Mourlevat? He is not only a Germanist, but also an excellent translator!

— He refused. He didn't have time. He's the one who told us about you!

— And why not Bernard Friot? He speaks fluent German, he was even responsible for the book in Germany, in Frankfurt. He invited me there — and I can testify to his qualities... he is perfectly bilingual!

— The same," replies Sandrine Mini. He can't and he also mentioned your name. Our problem is that for English, Spanish or

Italian... we have everything we need. But German-speaking authors are rare...

— Listen... send me a few copies of your Tip Tongue... and call me back a week later. I'll see if I can get started... Which I did.

Did you have to take into account the previous novels?

No, I didn't have to. But I wanted to see what it was like! And it seemed obvious to me, for the age group concerned (secondary school students), that placing a young Frenchman sent to Germany to perfect his language skills was the best way to go about it. All that remained was to find... a scenario.

Are you fluent in German, do you also think in German?

Yes, I am fluent in German for academic reasons (German was my first language... studied from my first year of the secondary scholl to my last year of university) and especially for family reasons.

I married Annette, whose German aunt and uncle (Heinz and Elisabeth) lived in Dortmund. We have been seeing them and their children since... 1961. So we often go to Germany, which allows me to keep up my level. Our daughter, Sophie, is also fluent in German, she works as an executive in a Franco-German company - and speaks and writes in German every day!

Do you have any experience of teaching German?

Yes, I also have experience as a German teacher, at the Charles Péguy secondary school in Paris, where there was a shortage of German teachers — and I went from being a French teacher to a

German teacher at the end of my career — I obviously had the official diplomas, I assure you, and Charles Péguy was a public school!

Did you write the novel on your own in French and then adapt it? Or did you write the novel with both hands, exchanging ideas, then the synopsis, then the chapters as they were adapted for learning German?

LA MAISON DE SCHUBERT A VIENNE,
© BWAG/CC-BY-SA-4.0

Yes, I wrote the novel on my own, in French and German — giving it to two distinguished Germanists (Yvan and Magali, former officials of the Austrian Embassy in Vienna) to whom the novel is dedicated) to check the text.

Portrait 3D de Schubert
par Hadi Karimi
HTTPS://HADIKARIMI.COM/CC-BY-SA

They suggested a few changes so that some terms or expressions would be more in line with contemporary usage - I don't hang out with many young Germans, and Annette's cousins are only slightly younger than I am!

About the synopsis: Sandrine Mini and Stéphanie Benson called me back: "Do you agree to start writing? Yes ? Great! Do you have an idea of what you could write about?

— Yes, I do. I've just come back from Austria. I've just spent two weeks there, visiting many of the high schools where several of my novels (***The Girl from 3rd B***, ***The Ecologist, The Attack***) were studied. And I visited Vienna in particular,

where I had never been: the museums, Schubert's house, I attended a concert at the Musik Verein... And I thought that my synopsis could be set... in Austria, where a young Frenchman and his Austrian cousin would end up discovering an unpublished manuscript by Schubert.

On I was asked for a two-page synopsis which I sent in straight away. I got the green light the next day and delivered the novel, as planned, by the end of June... phew. Without any back and forth, of course. The manuscript was read and accepted straight away - and the book came out very quickly.

Many thanks to Christian Grenier for his patience and all these answers.

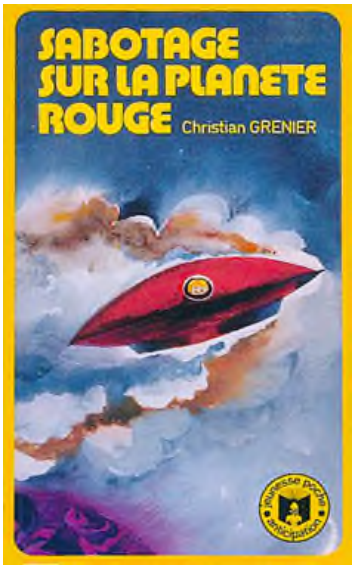
A lot of additional information and interviews are available on the French official pages of Christian Grenier

*:*https://www.noosfere.org/grenier/Accueil.asp?qs=0

In search of the lost Computakiller

Christian Grenier confirms that the video adaptation of ***The Computakiller*** was indeed performed by real actors and not a cartoon as indicated in the database I had consulted online — and that it was indeed a 20-minute short film. I hope to be able to add the technical sheet and one or more visuals to this interview soon, as for the moment the databases I have been able to consult online are either out of order or very incomplete and inconsistent.

228 THE GRENIER GALAXIE



A short presentation of some of Christian Grenier's writings. You will find detailed information and longer extracts on the official pages of Christian Grenier here :
https://www.noosfere.org/grenier/Accueil.asp?qs=0

Sabotage on the Red Planet (1972, 10+) : On his way home from school as night falls, Phil sees a red glow not far from the space research centre where his father works...

Phil was returning from school on a uniscoot. These individual machines had been licensed to be ridden by ten-year-olds since the previous year, and Phil had never enjoyed their comfort and convenience as much as he did in the cold winter of 2045. He even wondered how he had managed without it for so long. Oh, it wasn't an extraordinary device: you could hardly go more than a hundred miles an hour on the schoolboy model uniscoots, but they were equipped with the most modern safety devices available on the normal model scoots.

Youth and Science Fiction (1972) : Noting the cruel underdevelopment of France and its indecisiveness in terms of public reading facilities and research and experimentation, a plea for the creation of reception and distribution structures to enable the dissemination of books to children and young people, aimed at educators, families, administrators, local or national elected

representatives, at the invitation of Magnard publishers, for an increase in the number of titles of novels to be published and for a broader panorama of the genres represented…

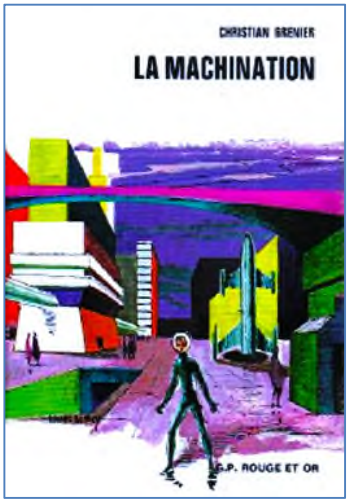
Our goals. "Science fiction?" The friends around me look at me with surprise mixed with a touch of condescension... Reading a spy novel for entertainment is now commonplace, having a weakness for detective stories is a legitimate and recognised intellectual pleasure. But science fiction... As for putting works belonging to such a decried genre into the hands of children, let's not talk about it. Let's talk about it, on the contrary. Getting science fiction accepted as a real literary trend does not seem superfluous. More difficult at the outset was the unprecedented task of rehabilitating science fiction for children in the eyes of adults, who still find it difficult to accept the genre for themselves..

Aïo, invisible land (1972, 13+) :

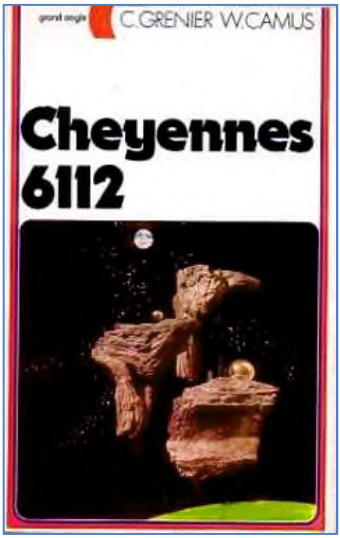
(1972) : Agnès, Clément, Gilbert, Cécile, Julien and Evelyne, members of the Haute-Saône speleo-club led by Michel, have to go to the Doucicot cave to prepare for a four-week underground expedition. They know this cave by heart and are bored in advance. But a landslide occurs, and by the time they have cleared away, they discover...

« Bon, bon, bon… » Michel tira sur sa pipe, et considéra perplexe le trou qui avait été creusé au milieu de la forêt, sur la pente de la montagne. Il avait fallu une bonne heure aux spéléos pour atteindre l'excavation artificielle. Michel, le responsable du groupe, fourragea dans sa barbe et se tourna vers Agnès : « Ainsi, tu prétends qu'en dégageant ce bloc du flanc de la montagne, nous rejoindrons aussitôt l'entrée d'une grotte… — Oui, affirma Agnès. La boîte à étincelles est formelle. Et je possède même le relevé exact des salles qui doivent se trouver là, à quelques mètres.

The Machination (1973, 12+) : Lionel Kancel, 17, wakes up with amnesia in a flat he vaguely recognizes, overlooking the Paris of the 22nd century. When the butler knocks on his door and calls him Mr. President, he realizes that he is indeed in the presidential palace... and that it is impossible: no 17-year-old boy could be elected president of the United World, even if his powers were limited..



When Lio woke up, he immediately realised that something unusual had happened. Yet everything seemed quiet in the vast grey-padded room. Noises must have been literally swallowed up by the walls, the ceiling, the floor, covered in thick moleskin.



Cheyenne 6112 (1974, 12+) : In the year 6112, Humanity lives under the protection of four domes, convinced that they could not survive outside. Réséda, the daughter of a pre-pollution language teacher, is preparing to celebrate the arrival of a horse in her city.

That morning, Reseda woke up with the certainty that something important was going to happen. She jumped up from her air mattress and pressed the orange button on the videophone. At the other end of the living quarters, a beep alerted Cyclamen that her daughter was up. In a corner of her room was a shower room shaped like a flower chalice. Réséda ran to lock herself in? There, microscopic jets of steam instantly absorbed the few greasy impurities that had settled on her body during the night. At the same time, she filled her lungs with the odourless regenerating gases which, in this year 6112, contained in suspension all the nutritive elements necessary for the maintenance of life.

Messier 51 (1975, 12+) : Raoul, Sophie's elder brother, returns from the Hoggar to their family home: he is convinced that they will soon discover a second white stone covered with an unknown writing. At the same time, a man called Irsis is the only one to ensure the return of a spaceship and he returns to Earth..

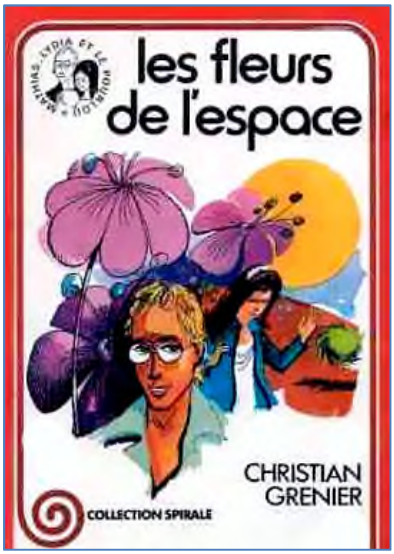
"Raoul! It can't be! — But it is, Sophie, it's me!" He grabs his sister under the armpits and lifts her up at arm's length. The girl bursts out laughing: "I didn't expect to see you today! We haven't heard from you in almost a month! I thought you were still in the Hoggar."

The satellite from elsewhere (1975, 12+) : Two children, a brother and his little sister, are on their way home, not far from Montpellier. As a meteor suddenly descends into the sky, the boy thinks at first that it is a German plane that has come to strafe them, but the flying saucer lands - right in front of his little sister — and abducts her.

The evening falls on the scrubland. The two children return along the dirt road. After crossing the high hill from which they can see Montpellier and the sea, they see the family home, whose windows form a bright triangle in the twilight. The little girl may be six or seven years old. Carefree as one is at her age, she gambols along the dusty road; the pebbles bite her feet under the thin rope soles. Sometimes she dashes towards a hundred-year-old fig tree whose sun-drenched fruit falls from time to time with a soft noise on the fragrant ground. There she picks up the fig, opens it with an expert hand and sucks in the warm, sweet flesh…

Up Against The Great Game (1975, 12+) : In a future where cars fly and advertisements are broadcast directly into your head, Alban, a citizen of the Big Game, who has already changed hovercars six times in three months, will soon have to do a work placement to renew his credits.

The aerodyne swooped towards the Pacific. The emergency thrusters automatically started up. A huge spray of foam erupted over the ocean, and the craft came to a final stop. "A breakdown! That's really unlucky! Inside the aerodyne, Alban pounded his fist on the dashboard in anger. Nadette laughed out loud: "What an adventure! Alban, open the cabin."



Monster flower / Space flowers (1976, 10+) : Lydia asks her aunt Odile to visit the observatory. The girl rides her bicycle to the observatory only to discover that the tours don't start until 3pm, and it's only 2pm. As she waits, she sees a balloon-like creature with green hair... she follows it, and hears a man calling "Pourlou! This man is Mathias Delfaux, who has just illegally imported the animal from another planet using a teleporter of his own invention, the Magniscope.

"So, Lydia, are you interested in telescopes, telescopes, all that scientific junk? I did not answer Aunt Odile. I got on her bicycle and, from the garden gate, she shouted at me: "Above all, keep to the right! Don't talk to strangers, take shelter if it's raining and be back before seven for dinner! - Yes, take care of yourself, my little monster flower!"

The Spoq must be killed (1977) : Polo and Alma live in bulbs in the Obtuse World, where they can create objects at will by the power of their imagination, and teleport to any place as long as they can see it in their heads. Only the bulbs and the Obtuse World rot because of the Spoq babies that the Spoq keeps creating, everywhere.

I was looking at the wall of my bulb when Alma materialised in front of me. I like Alma: she's a fun-loving girl who always has ideas that are different from the others. She opened her third eye and smiled at me: Hi, Polo! Am I bothering you? - No, I was bored. - I was bored too. Are you coming for a walk in the Obtuse World? - If you like, but wait a minute: look what's happening to my bulb. I pointed to the lumpy, ochre-coloured wall, which was slowly blistering to the width of a hand…

The Time Stuntmen (1977, 12+) : Joël tries to catch a trout by hand by diving into the Loue, but the fish escapes him. To catch the trout, he dives into a fault, but when he tries to come up, he finds himself in a cave, which should not exist.

Joel gently moved his hand towards the trout, which seemed to stare blankly into the green water. With his palm, he began to rub the fish's belly carefully. A bit of mist ran down the helmet's glass. But Joel did not move towards its face. He tried to control the trembling of his fingers... The trout could have weighed three pounds. It seemed to be suspended in the void, a splendid ludion of scales frozen between two waters. Sometimes its fins made vague movements that prevented it from being dragged along by the weak current.

The showman of sparks (1978, 13+) : On the planet Levendy, Graam, from the city of Massel, is about to witness the banishment of Rossen, his old teacher.

The horn of Massel, the city-at-the-side-of-the-sacred-mountains, screams its lowest note, indicating the end of the working time. Graam is one of the first to leave the Temple and go to the great gate of the city. The crowd is already large, but it is neither compact nor tight, for even in exceptional moments the people of Massel respect propriety. Today, a teacher of the Servant caste is to be declared an outcast. For Graam, the event has a double significance, for not only is it unusual to witness the banishment of a Reasonable, but it is also Rossen who is at stake…

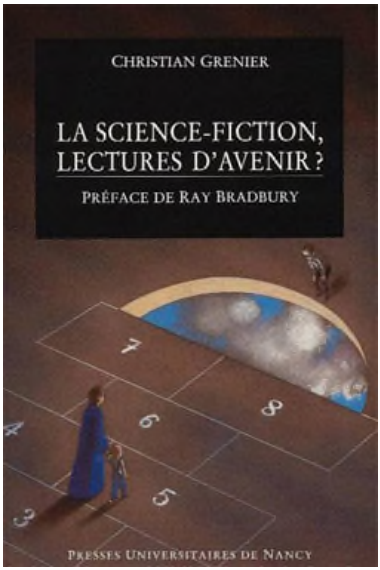
Science Fiction? I love it! (1981) : What is science fiction? In 18 thematic chapters, Christian Grenier and Jacky Soulier attempt to define a genre whose images are as seductive as they are deceptive.

A definition? It is an American word invented from scratch about half a century ago by a certain HUGO GERNSBACK. In principle, we should have translated it into French by an approximation such as "scientific fiction", but we preferred to keep the original name. However, let us try to understand why the terms "science" and "fiction" have been associated. The word "fiction" is the most important one, since it is the last one in the Anglo-Saxon terminology. An SF story is first and foremost a fictional story. But... what is fiction? It is everything that is not part of reality, everything that is imaginary.

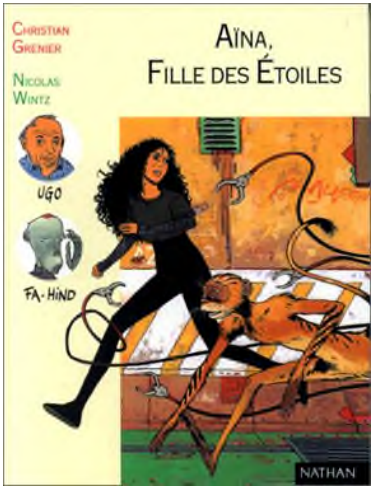
Author, author, impostor (1990) : Walter Citran meets an American Indian whose life he tells in the first person, and this time his career is launched, and everyone believes that he is this American Indian. Only the ten copies sold three years earlier of his authentic biography could give him away..

Listen, listen carefully to the story of the man who almost was me, who remained another, the crazy double tale of a single author who was two men. I recognised him at once, and yet he was hiding well, I understood that in the previous days - ah! the traitor! - I had passed him several times without seeing him. But this morning…

Science-Fiction, the future of reading (1994) : This essay looks at twenty centuries of conjectural literature to demonstrate that science fiction is not a fad, but a literary genre.....



The reluctant readers who reject science fiction claim that they do not 'recognise' themselves in this literature; but at the same time they confess their ignorance of the texts and authors. Science fiction suffers from two major handicaps: the first is due to the simplifying images that have been attached to it since the comic strip and the cinema took hold of it. The second could be attributed to the term science fiction itself: does it not suggest an overly close dependence on science and technology? Yet to equate science fiction literature with the cinema that uses its terms is as absurd as equating baroque architecture with baroque music. As for the 'scientific' character of this literature, it deserves a thorough examination.



Aïna, daughter of the stars (1995, 10+) : This evening in the summer of 2222, Aïna leaves for Utopia. She wants to find her parents who once abandoned her on Earth, but the cruel Denebians are relentlessly hunting her down. …

"Aïna, Aïna, don't go! Stay with me." Despite the darkness, despite his fear, Sam accompanied me to the river. When he saw the canoe, he understood that it was true, that I was leaving the orphanage. Now he is clinging to me. I gently push him away. "I'm not leaving, I'm not leaving, Sam: I'm going home." Sam looks at me without understanding. Then I show him the sky. The night is dark and moonless, already riddled with stars. How do I explain to Sam that I don't feel at home on Earth? That this planet is a stopover? And that his world is too small? Even the thirteen years of my civil status seem small...

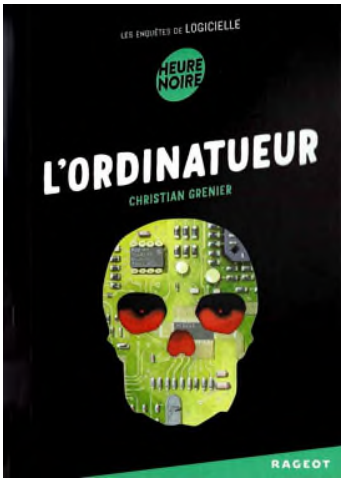
Tales and legends of the conquest of Heaven and Space (1996, 10+) : **Archéoptéryx** : in the secondary era, a species of chicken tries to learn to fly — **Icarus' Wings:** old Daedalus and his son try to escape the labyrinth of King Minos. — **The true story of Lucien:** on the banks of the Euphrates, young Lucien wants to become a writer, not a statuette maker — **When Leonardo wanted to fly...:** in 1505, at the age of 53, Leonardo da Vinci fears he has nothing left to prove to himself. — **The true story of Cyrano de Bergerac:** the life of Savinien who invented the multi-stage rocket in his novel The Other World. — **A writer in the Moon:** 1869, Jules Verne wakes up on his way to the Moon and debates the plausibility and risks of his journey. — **Ader and his plane:** 14 October 1897, at the Satory camp near Versaille, Clément Ader promised to get his plane off the ground in front of the Minister of War. — **On Earth as in Heaven:** since the age of 13, when he read a magazine article in

1925, the young Wernher Von Braun has only dreamed of interplanetary rockets — **The Space Dog:** Adopted by Pokorovski, Laïka was recruited with two other dogs for the Russian space programme. — **The Man Who Kissed the Earth:** April 12, 1961, Yuri Gagarin, a simple founder, earned an aviator's license and the stripes of Colonel before joining Star City. — **They walked on the Moon:** Armstrong, Aldrin and Collins set off for the Moon aboard the Saturn V rocket. - A Martian named Viking: he is proud to be a machine and takes off for Mars on 20 August 1975. — **Ariadne's Sons:** from the Naxos base, Theseus is about to leave for an extrasolar planet. Transgenic humans welcome him. — **Voyager at the end of the journey:** one of the Voyager probes sent into space in 1977 continued its journey until it was discovered by two individuals: Zèd and Bé. — **Afterword: from reality to myth:** the author specifies the part of invention, reality and science fiction in the previous stories. Followed by a bibliography.

Multiworld 1 : The she-musician of the dawn (1996) : An explosion at dawn and the village of Gardonne is left with some kind of huge pumice stone, perhaps 200 metres long and 40 metres high, whose appearance seems to have raised the church tower. Michael and the other inhabitants are at first fascinated. Then they realise that a young girl from the village, Virginie Gosselin, has disappeared.

Michael was startled awake by a cataclysm. He looked at the clock radio to fix in his memory the time of the end of the world. It was 05:52. It seemed as if the whole universe was vibrating. At last, like thunder receding, the tremendous roar died away; the tremors subsided. But he, Michael, continued to shake. The memory of his uncle came to mind: three days before, Michael had buried Edouard, the last member of his family; this unexpected and brutal disappearance had upset him. And now an earthquake, real this time, was answering the first echo. "Mika! Mika?" someone shouted from the next room. — Yes, I'm fine!" he replied. Are you all right?”

The Computakiller (1997, 12+) : Logicielle aka Laure-Gisèle uses her passion for computers to investigate police cases. Inspector and friend Germain reports suspicious deaths to her, while the young woman systematically spurns her athletic colleague Max..



Can a computer be a killer? Logicielle reread this strange question Germain had just asked her three times in a row on her screen. She typed words on her keyboard which appeared underneath the sentence of her interlocutor. What do you mean by that? GERMAIN: Last week, I went to see my doctor in Bergerac. A routine visit. The previous few days, he had noticed two unusual deaths: people who had died of heart failure in front of their computers.

Virus L.IV.3 or The Death of Books (1998) : In the year 2095, Allis, a writer, chats every evening at 8pm in a virtual private room with Mondaye, a zapper. Not only is Allis' latest book a success, but she has just received a letter from the French Academy: she has been elected the 40th member of this European government, the Republic of Letters.

Books started to die at the end of the 21st century. For me, their agony really began that summer evening when three delegates from the European Academy came knocking at my door. I remember that moment as if it were yesterday. Night had just fallen on Paris, a clear purple night: the previous year the streets had been closed to all non-priority vehicles, so that from the 27th floor of my small flat I could see the stars on the horizon, mingling with the city lights. Like every evening, I sat down at my computer to connect with Mondaye. I had met Mondaye on the web, by chance...

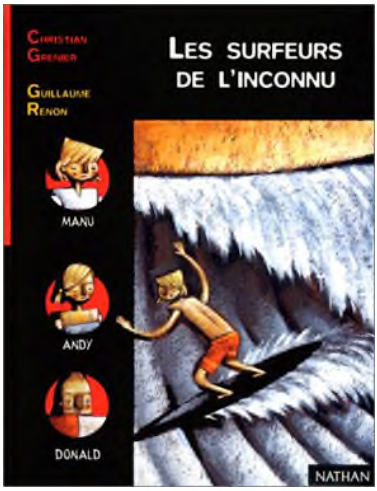
Megascope: Infinite Space, Pilgrim Of The Stars (1998, US edition, 1999) : Eager for adventure, Allan, his friend Lynn and ten other volunteers set out to colonise another Earth orbiting Altair, aboard the Sagan II, a spaceship as big as a city.

This is very important, Kiri-2. I repeat: why did the *Sagan II*, our spaceship, break down?" His throat constricted, Allan waited, watching the screen. Two seconds later, the computer answered him in a pleasant voice: “I am upset, Allan: an accident destroyed my circuits. I cannot answer your question. Ask Kiri, the main computer — If I am asking you, it is because Kiri is out of order! You, a backup computer? You must be you kidding! — I am upset, Allan: an accident destroyed my..."

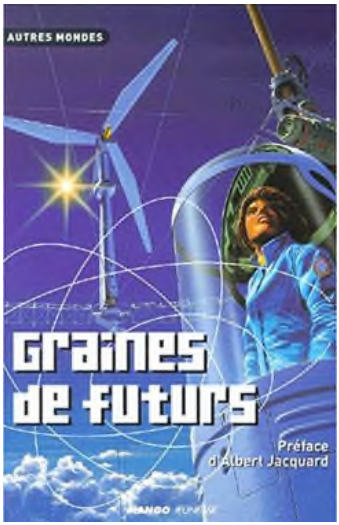
Megascope: Our Planet Earth, Prisoner Of The Eocen (1998, US edition, 1999) : Eager for adventure, Allan, his friend Lynn and ten other volunteers set out to colonise another Earth orbiting Altair, aboard the Sagan II, a spaceship as big as a city.

« Yes, Remy , this machine can travel through time ! » I thought Grandpa Luke was joking. In his laboratory, the only thing I saw was a gigantic egg whose top was touching the ceiling. He added: “What’s annoying is that I’m too chubby to test it myself…” Chubby ? Let’s just say that Grandpa Luke’s enormous! But you, Remy, you’re young, flexible, and wiry… — Me? Yes, Grandpa, but I’m not crazy ! — Come on, you’ll make a very brief leap into prehistory…”

Surfers of the unknown (2000, 11+) : Manuel, a young Frenchman who has come to Australia to surf, witnesses the sudden disappearance of Vincent Van Loos, a young Belgian who had insisted the day before on swapping his hotel room with his own. The body is not found and the police suspect suicide….



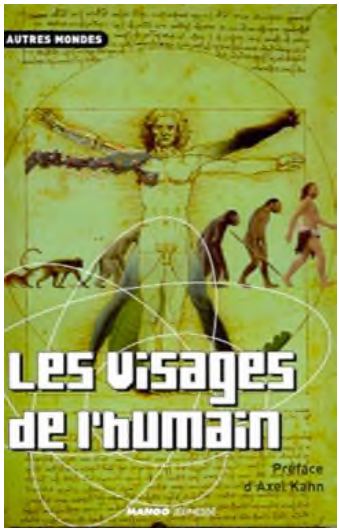
The beach was not very busy at six o'clock in the morning on 26 December. Even in the heart of the austral summer, on this Australian Gold Coast, the bravest surfers did not arrive until an hour later. And then it was the day after Christmas. I had brought my board but I didn't want to surf or swim. Clovis, who was still asleep in his room, wouldn't join me until ten o'clock...



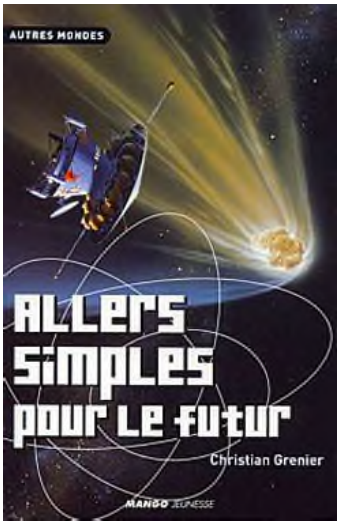
Seeds of the Future: A character in search of a heart (2000): Liz comes to interview a young man under police surveillance, for the archives of the NRG, the New Reason Government and the daily newspaper the Echo of the 22nd Century. When she wants to shake his hand, the police forbid her to do so. She learns that Lüber Mensch is not the boy's real name. Then he asks her for an electric razor: he hasn't been able to shave since the attack...

“Martin? I'm calling again about Emma.” Dr. Grousset's face was serious on the videophone screen. Martin realised that the news was not good. “How is she? he ventured to ask. — Listen, said the doctor wearily, we've known each other since secondary school, Martin. That's almost fifteen years! If there was the slightest hope that your wife would ever come out of her coma, I would have told you three months ago. You have to give us permission to pull the plug...”

The Faces of the Human (2001) : Lüber Mensch : Liz comes to interview a young man under police surveillance, for the archives of the NRG, the New Reason Government and the daily newspaper the Echo of the 22nd Century. When she wants to shake his hand, the police forbid her to do so. She learns that Lüber Mensch is not the boy's real name. Then he asks her for an electric razor: he hasn't been able to shave since the attack...



So it was him: Lüber Mensch! Liz watched the young man through the glass door. He looked very ordinary. Well, maybe he was handsome. Athletic. Young. Tall. Well-proportioned. But this beauty seemed to her to be of such classical perfection, so unoriginal... — Miss? you may go. As soon as she entered the studio, Lüber Mensch got up from his stool.



One-way Ticket to the future (2001) : The son of the comet (2001) — In 2032, Lucie is married to Jan, an astronaut, who on that day receives Lourier, the Secretary of State, and Donald Field, CEO of Vital Laboratories: the comet Friot, whose nucleus interests Vital, has just entered the solar system. **Anna takes her baccalaureate (1994)** — Anna Lambert takes her baccalaureate in a virtual room - the geography option in German language. The test turns into an interactive film. **Kill Mute Jack! (1994)** — Pierre Rigaud arrives in New York to help the chief of police find underground hideouts. **The Faithful Friend (1994)** — Fred wakes up in hospital on 22 April 2018 at 10:44 am. Amnesiac after the accident that cost his parents their lives, and permanently paralysed, he awaits a visit from his only friend, Jean-François. **The Last of the Zitis (2001)** — Drien listens to his prisoner Grig, an eco-terrorist, tell him about the past of the Earth, once a great garden. But

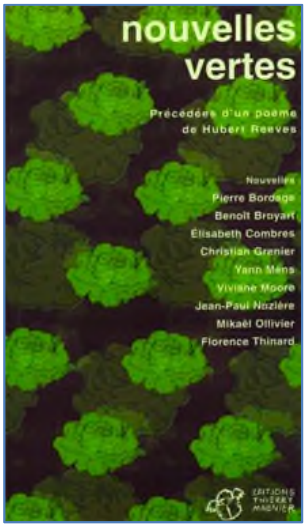
for Drien, these are just legends... **The Passengers of December (1987**) — Maela and her husband Dani, extra-planetary Earth colonists who set out from the planet Talbert on the Izellan on a twenty-year scientific mission, approach the asteroid December, which may harbour life in its ice-filled craters. *The 1994 short stories are reprints of* ***Virtuel : Beware!****, Milan editions, re-edited and slightly modified.*

Science-Fiction for those who don't like it (2003) : An overview of the science fiction genre, a genre that challenges as much as it disturbs.

You don't like science fiction? Be reassured, you are not the only one to say so. Contrary to a widespread idea, SF reaches few readers. Ten times less than crime fiction! Three out of four readers, as we know, are women. And SF is primarily of interest to men - but not all, far from it! Librarians are well aware of this, as they have a small but faithful percentage of unconditional readers..

I am a Youth author (2004) : Ever since he was persuaded at the age of 25 that he was an author for young people, Christian Grenier has been asking himself the question of how and why he became one: what characterises a text for young people? In four parts: from the childhood of art to the art of childhood, behind the scenes of writing, youth author or youth engine, I am and we are youth authors.

For a long time I was old, especially when I was young. By old, I mean: serious, mature, responsible. As a lonely child brought up by elderly parents, I played little, observed a lot and matured early on. The theatre and books, combined with an existence that I considered



poor and dull, convinced me that the truth lay less in reality than in the imagination.

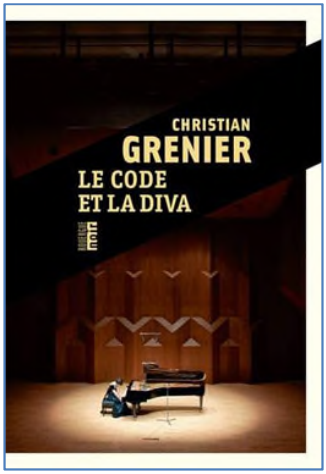
Green short stories / Green news : I am the lookout and I shout (2005, 10+) : Hired by the CIA, Theseus, with the help of Professor Queen, has built a time machine that allows him to travel into the future and land 86 years later in Britain.

"Why France? asked the president. - Because that's where Professor Queen's machine appeared," replied the Time Explorer. More precisely in Brittany. - You weren't sent on a mission ninety years into the future to take an interest in the climate! Why did you devote the twenty-four hours you had available to search the ruins of that old lighthouse, Theseus?"

2115, land in peril (2015, 10+) : Like many unemployed people, Jason is offered a trip to the planet Edena 3, a possible alternative Earth, by the president of Europunia. He is unaware that no unemployed person has ever returned..

Good morning, it is 7.30 am! It is the 26th of June 2115. Jason emerged from the ceiling. As he did every morning, he looked up at the picture on the ceiling - his father's last gift to him before he passed away: a beach washed by peaceful waves, lined with palm trees cradled by a gentle wind. A landscape that became the background of an ocean where dolphins danced, where whales moved. Then that of an ice floe where big polar bears seemed to waddle. *The pollution level is 8/10 and the temperature 41°*. Jason bandit out of bed as the computer continued: *Reminder: you have exhausted all your credits and your debts have reached the maximum authorised threshold. On the other hand...* "Stop!" Jason ordered. Jason knew the rest by heart: if he didn't get a job today, he

wouldn't be able to get into his studio tonight, the lock on his door would be jammed..



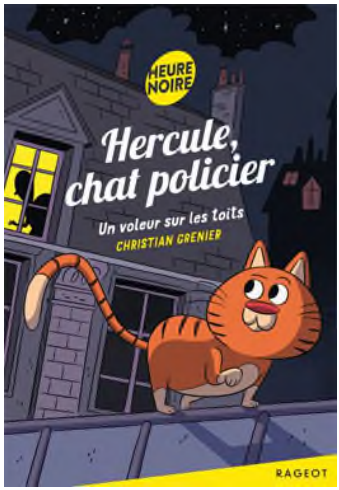
Le Code et la Diva (2020) : Stranded on the island of Reunion, Rémi Gémeaux cannot attend the cremation of his father, a wealthy businessman who died in a car accident. But his brother desperately needs access to their father's bitcoin account to pay off threatening creditors. Remi doesn't know the password, so he has to guess the 80 characters his father had the key to.

Gérard Gémeaux left the concert hall overwhelmed. Once again, he was convinced of the talent — no, the genius — of his young protégée. Her voice had an exceptional vibrato, with a tenderness that brought tears to the eyes. The audience had not been mistaken: at the end of the performance of Les Troyens, she had been one of the most applauded, the role of Cassandra suited her like a glove. However, he knew that his judgement was flawed…

Kilian and the Phantastische Konzert (2021, 12+, A2 intermédiaire) : Kilian spends July in Vienna with his father's distant cousin Aunt Gaby, who lives with her daughter Lara in Schubert's birthplace, which has been converted into a museum. In the museum's attic, Lara and Kilian find an unopened envelope, twenty years old, which mentions the existence of an unpublished score by Schubert. They set out to find it and play this unknown song at a prestigious competition.

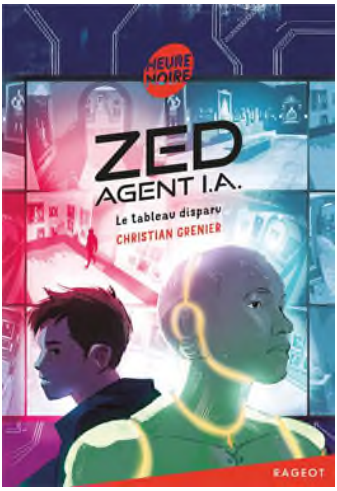
I had to read the beginning of this *Hallo Kilian, lieber Cousin!* text message twice to understand who was sending it to me: my cousin Lara! Actually, Lara is not really my cousin, I'll explain why later. She lives in Vienna, Austria, with her mother. I hadn't seen her for three years. Until now she had never

written to me. The rest of the text message was more difficult to decipher: *Meine Mutter und ich freuen uns auf deinen Besuch*. For *der Besuch* I had to consult the dictionary. So she and her mother were... enjoying my visit? Impossible, it was July: in three days my parents and I would be going camping in Mimizon…



Hercules, police cat: a thief on the roofs (2021, 8+) : Mrs Bodin, a neighbour of the twins, was robbed. The thief left no trace and did not commit any break-in. Logicielle and Max have no clue. Hercules, their cat, leads his own investigation.

"Hercules! What are you doing on the landing?" The twins have just got out of the lift... they're on their way home from school, I'm caught in the act! Normal, Joyeuse," explains Albane: "This morning, when we left, the cat ran between our legs! Right. And since the girls were late (as usual), they didn't take the time to catch me up. Which allowed me to wander around the building all day.



Zed A.I. Agent: the missing painting (2021, 10+) : Mr. Loth, an insurer, asks Zed - the robot investigator invented by Tony Beffroy - if he knows who stole the Orange, a reputed painting by Matisse and until now the property of a private collector, Ms. Weiler. The painting has been replaced in her home by a crude copy.

"Who stole the Orange?" Back on duty for a second, I have to face this question... which panics my circuits: there are a hundred possible answers. "Provoking Zed like this is ridiculous, Mr. Loth!" protests Tony. Tony Belfroy is my creator, a computer genius. Tom, his son, suggests: "First justify your presence here. Tell him who you are. — Let your robot go first!"

Bibliographie de Christian Grenier

1972 : Sabotage sur la planète rouge. — Jeunesse et Science-fiction. **1973** : Aio, Terre invisible — La Machination. **1974** : Cheyennes 6112 — Le satellite venu d'ailleurs. **1975** : Face au grand jeu — Messier 51 — Une squaw dans les étoiles **1976** : Les fleurs de l'espace = Fleur de Monstre. **1977** : Les cascadeurs du Temps — Le Soleil va mourir. **1978** : La guerre des Poireaux — Le Montreur d'étincelles = Le Seigneur des neuf soleils — Le secret des mangeurs d'étoiles — écrire des romans à l'école. **1979** : Le Moulin de la Colère = Un printemps sans cerises. **1981** : La Science-fiction, j'aime ! — Le complot ordrien. **1984** : **Argyr**, baladin de l'Espace (bande dessinée, dans Pif). **1986** : Les Mondes engloutis (dessin animé). **1988** : Le cœur en abîme. **1989** : Futurs Antérieurs — La bête est dans l'escalier.

1990 : Auteur auteur imposteur. **1994** : **Logicielle 1** : Coups de théâtre — Virtuel : attention, danger ! La Science-fiction, lectures d'avenir ? **1995** : **Aïna 1** : fille des étoiles — La fille du 3e B / Le pianiste sans visage = Pierre et Jeanne, un roman à deux voix. **1996** : **Multimonde 1** : La musicienne de l'aube. **Aïna 2** : le secret des oglonis — Contes et légendes de la Conquête du Ciel et de l'Espace = Icare et les conquérants du ciel. **1997** : **Aïna 3** : le pirate de la comète / **4** : Kaha, supermaki — **Multimonde 2** : Les lagunes du Temps / **3** : Cyberpark. / **4** : Mission en mémoire morte — **Logicielle 2** : L'ordinateur — Les douze travaux d'Hercule. — Parfaite petite poupée. **1998** : **Aïna 5** : L'Arbre-Monde — Virus L.I.V 3 — Contes et légendes des héros de la mythologie. **1999** : **Aïna 6** : Faut-il brûler Jeanne ? — **Logicielle 3** : Arrêtez la musique ! — Le métronome magique.

2000 : Les Surfeurs de l'inconnu — Un personnage en quête de cœur (dans Graines de Futur) — Tonton la bricole. **2001 Logicielle 4** : @ssassin.net. — Je l'aime un peu beaucoup = Le jardin maudit — Gare au robot-prof ! — Mieux qu'Internet — Contes et légendes des héros de la Grèce antique. **2002** : Août 44, Paris sur scène — L'impossible Mlle Muche — La Boîte à Malix — Le visiteur de l'an 2000 — La mission du Mistermi — Allers simples pour le futur — Les exilés du fleuve. **2003** : Le tyran, le luthier et le temps — Un Amour d'éternité = L'éternité, mon amour ! = un amour de violoncelle ? — Un billet pour l'éternité — Ecoland — La fille de pleine lune — Urgence — Parfaite petite poupée — La SF à l'usage de ceux qui ne l'aiment pas. **2004** : Mercredi mensonge — **Logicielle 5** : Simulator — Je suis un

auteur jeunesse. **2005** : **Logiciel 6** : Big Bug — Le Château des enfants gris — Ce soir-là, Dieu est mort. **2006** : Logicielle 7 : des nouvelles de Logicielles — Le pirate de la comète — Jason — Bonnes nouvelles. **2007** : L'île aux chimères. **2008** : Robinson des étoiles — Logicielle 8 : Cinq degrés de trop — Toi, Lumière de ma Nuit — Pour l'amour de Vanille **2009** : **Logicielle 9 :** Mort sur le net — Labirent Sehir — La cité labyrinthe.

2011 : **Logicielle 10 :** Hacker à bord — Mission pour Pharaon. **2012** : Les Robinsons de la galaxie. — Pour l'amour de Vanille — L'Amour-Pirate. **2013** : Logicielle 11 : @pocalypse. — La Joconde en exil / Au bûcher, Galilée. **2014** : **Avec un peu d'amour et de chocolat 1** : L'attentat ; **2** : l'écolo. **2015 : Avec un peu d'amour et de chocolat 3** : Aminata. — Mon frère est un hacker ! — 2115, Terre en péril. — Le gouffre du Diable + les naufragés d'Orphée. **2016** : **Avec un peu d'amour et de chocolat : 4** : L'écrivaine — ??? (dans Nouvelles de notre planète). **2017** : **Logicielle 12** : Fatal Gaming —Terra 4 — L'ami Zarbi — Poétique de la Bibliothèque. **2018** : Kilian et le phantastische Konzert — Préhistoire et Science-Fiction. **2019** : **Zed 1** : Menace sur le concert. **2020** : Le code et la Diva. **2021** : **Zed 2** : Le tableau disparu. **2022 : Logicielle 12** : Adieu les sapiens !

Christian Grenier's French blog is here :

https://grenier-blog.noosfere.org/index.php/

306 DID YOU SAY, ‘READING LEVEL’ ?

Even if we speak and read French fluently, not many of us know what a reading level is. In children's literature, it is estimated by the publisher and indicated by means of a recommended age for the reader. Let's find out by example what this meant in the 1870s, in the 1960s-70s or what it means in 2010-2020.

The Famous Five

It is a series of mystery novels for young people from the 1940s, very popular, very early and many times adapted for film and television. The first translation in 1962 Frenchised the story by changing proper names and adding details. The 2006 adaptation contracts the 1962 text, without returning to the original, albeit shorter, version. Note the exchange of glances over the bowls in both French versions, which in the original version corresponds to "(they) looked at each other with great disappointment". The 'free' translation of the chapter title is the icing on the cake.

The Famous Five: Five On A Treasure Island
Original text from Enid Blyton (1942)

CHAPTER ONE : A great surprise

‘MOTHER HAVE you heard about our summer holidays yet ?’ said Julian at the breakfast-table. ‘Can we go to Polseath as usual?’

‘I’m afraid not,’ said his mother. ’They are quite full up this year.’

The three children at the break-fast table looked at one another in great disappointment. They did so love the house at Polseath. The beach was so lovely there, too, and the bathing was fine.

‘Cheer up,’ said Daddy. ‘I dare say we’ll find somewhere else just as good for you this year. Has Mother told you ?’

English translation word for word of the French translation from Claude Voilier (1962) for the Bibliothèque Rose 's collection Hachette (at this time, for the 8-10 year's old French readers)

CHAPTER ONE: **On the way to Kernach**

"MVM, asked François that morning as the whole family gathered around the breakfast table, Mama, have you decided where we are going to spend our big holiday this year? Will we go back to Grenoble like last summer?

— No, replied Mrs. Gauthier. I'm afraid that's not possible. The hotels are already full and the tourists are pouring in from everywhere.

François, Mick and Annie grimaced. All three exchanged dismayed looks over their bowls. Grenoble was such a nice town! It was a centre for wonderful excursions and one breathed the pure mountain air.

— Come, said M. Gauthier, don't be sorry in advance. In any case, your mother and I can't go with you this year, didn't Mum tell you?

English translation word for word of the French 1962's translation from Claude Voilier (1962) revised by Anne-Laure Esteve (2006) for 2019 edition in the collection Bibliothèque Verte 's collection, Hachette (today adventures story for the 8-12 years old readers)

CHAPTER ONE: **On the way to Kernach**

— Mum, asked Francis one morning as the whole family gathered around the breakfast table, have you decided what we're going to do for the summer holidays this year? Are we going back to the Alps, like last summer?

— No, says Mrs Gauthier. I don't think that will be possible. Everything is already full.

François, Mick and Annie exchanged dismayed looks over their bowls.

— Come on, said Mr. Gauthier, don't make that face. In any case, Mum and I won't be able to go with you this year. Didn't Mum tell you?

Jules Verne

Hachette editions apparently did not change the original French text of Jules Verne, of which they are the historical heir publisher. From what I have seen online, there are two strategies for 'making the extraordinary adventures more accessible': to offer only selected extracts, or to 'adapt', again with a certain freedom that may raise questions, especially as the author seems to be pastiching a French translation of an original English adventure classic.

Twenty Thousand Leagues Under the Seas

Henry Frith 1876's English translation, very close to the original text of Jules Verne from J. Hetzel's edition, Paris, 1871 and Hachette Bibliothèque Verte's edition, 1st trimester 1966.

CHAPTER I.
A MOVING ROCK

The year 1866 was marked by a very strange event, an inexplicable and unexplained phenomenon, which must still be in the recollection of our readers. Without mentioning rumours which agitated the population of the sea-ports, and extended to the interior of various countries, the maritime population were more particularly exercised in their minds.

Merchants, ship-owners, ship-captains, skippers, and masters, both European and American, officers of the Marines of both countries, and, subsequently, the Governments of various States of these continents, were deeply engrossed respecting this phenomenon.

As a matter of fact, for some time many vessels had encountered "an enormous thing," long, spindle-shaped, phosphorescent at times—very much larger and swifter than a whale.

The facts relating to this apparition, as recorded in various "logs," agreed sufficiently respecting the formation of the object—or being—in question, the unheard-of celerity of its movements, its wonderful power of motion, the peculiar life with which it seemed endowed. If it were of the whale species, it exceeded in bulk all that science had hitherto classified. Neither Cuvier, nor Lacépède, nor Dumeril, nor M. de Quatrefages, had admitted the existence of such a monster.

But to strike a medium of the observations made at intervals, rejecting the timid estimates which pronounced this object to be 200 feet long, and putting away the exaggerated opinions which gave it a breadth of one mile and a length of three, we may state, nevertheless, that this extraordinary being exceeded anything hitherto discovered by ichthyologists—supposing it ever existed.

Now if it existed, the fact could not be denied, and with the instinct for the marvellous, indulged in by the average brain of humanity, one can understand the effect produced upon the world by this supernatural apparition. It was quite impossible to treat it as a mere fable.

In fact, upon the 20th July, 1866……

English translation of the Flammarion Jeunesse 2013's adaptation by Michel Honaker.

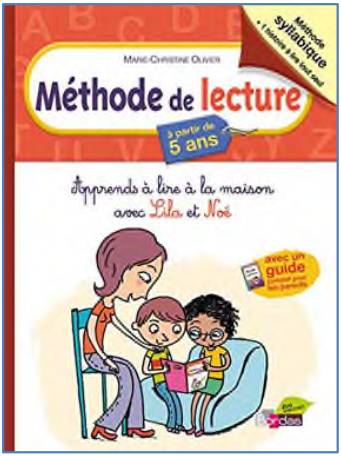
1
A RUNAWAY REEF

A nautical league is equivalent to 5,556 kilometres. 20,000 leagues correspond, in round figures, to 111,000 kilometres.

The year 1866 was marked by an event so bizarre, a phenomenon so inexplicable that no one could forget it. All the men of the sea, from traders to shipowners,

from ordinary sailors to ship captains, were deeply moved by it. I am referring to the enormous monster that was sighted in several oceans, by a number of witnesses whose honesty cannot be questioned. Their descriptions differed on a few minor points, but all attested to the enormity of this elongated, sometimes phosphorescent creature of incomparable speed. If it was a cetacean, then it surpassed in size all those that science had so far classified. If it were a supernatural being, no one would have ventured to include it in any of the existing branches of zoology.

On the 20th of July of that year...



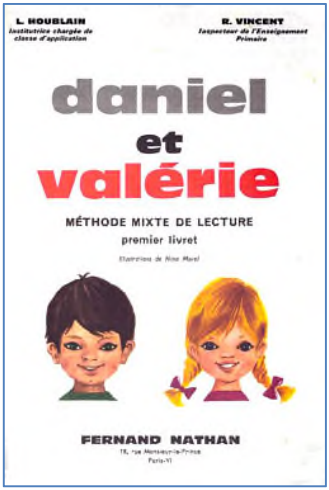
The final lesson

The reading books end with a text that is supposed to represent the level to be reached by those who have completed the course. This is what the text looks like according to the year of the learning method.

Over 5 years old

2008, 5+, Learn to read at home with Lila and Noé

Today is the school fair. For a week now, we have been talking about it, especially during the breaks. In class, we painted the banner in the colours of the rainbow which will be stretched between the two trees in the courtyard.



1970, 5+, Daniel and Valerie at the Fair

It's a feast day. Daniel and Valerie have emptied their piggy bank. They want to have fun today and treat themselves to everything they want! Minou, the cat, is in the party. The dog Asti will be guarding the house. On wheels... The party is in full swing. What wonders!

1950, 5+, My Favourite Book (Dirand / Blanc)

Ah! how pretty she was, Mr. Seguin's little goat! How pretty she was, with her soft eyes, her non-commissioned officer's goatee, her shiny black hooves, her zebra horns and her long white hair which made her a coat! And then docile, caressing, letting herself be milked without moving, without putting her foot in the bowl. A lovely little goat!

(complete story by Alphonse Daudet divided into 9 chapters)

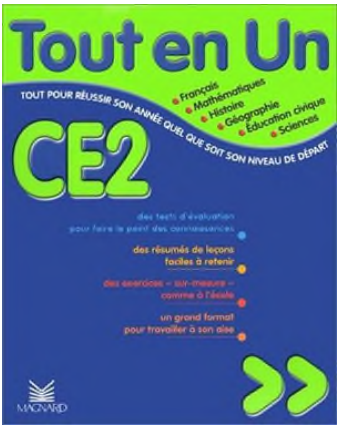
1914, 5+, The Little One's Vocabulary (M. Fournier)

A young boy, the son of a woodcutter, was no bigger than his thumb; he was called Little Thumb. His father, who was poor, decided to lose him, with his six brothers, in a large wood. Little Thumb climbed a tree to see if he could find anything.

(complete shorter version of C. Perrault's tale, text three times as long as the above)

Over 8 years old

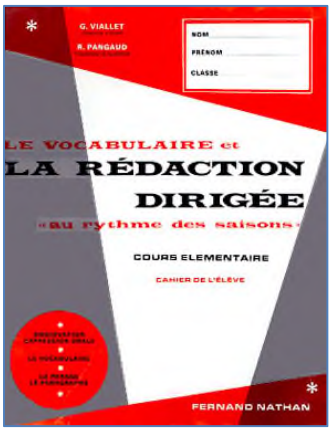
2000, 8+, All in One (Tozan / Zaba, 2nde year of elementary school)



With his loincloth askew and a long curly lock sweeping across his face, Tetiki stands in his papyrus boat and throws his boomerang at a flock of birds flying up the Nile. His little monkey, Didiphor, wedged firmly in the back of the boat, utters a few hoarse cries to encourage his master. The snake-like head of the wooden boomerang hits the bird in the neck, while a great clamour rises among the birds. The pigeon slowly whirls around and falls into the river.

*Extract from **Les pilleurs de sarcophage**, by Odile Weulersse, Livre de poche jeunesse - five times longer than the above.*

1960, 8+, Vocabulary and writing directed to the rhythm of the seasons (Viallet / Pangaud, Elementary Course)



"It is the end of the school year. The holidays are here, my dear children," says Grandpa. You can't wait to run around in the fields and shout at the top of your voices. We'll spend the summer at *The Oaks*. There you can canoe, you can cycle, you can fish, you can swim and, if you feel like it, you can get lost in the woods. Is that all right with you?"

1945, 8+, Writing and French (Primary school Intermediate course, G. Lalire)

This very large garden, which was hardly maintained and where my fruit trees were dying of old age, contained surprises and mysteries of the virgin forest. I had lost myself in the middle of the large uncultivated squares at the back, among I don't know what wild grasses, asparagus, I think, overgrown by long wild grasses. Then I crouched down in the manner of all small children, to bury myself further in all that, which was already far beyond me when I was standing.

*(the extract, from **Roman d'un enfant** by Pierre Loti, is three times longer than the above)*

1910, 8+, Around the world in an airplane (Primary school Intermediate course, Henri de La Vaulx / Arnould Galopin)

HOW SHOULD WE READ?

First, read very slowly (and aloud)... keep your body upright, hold your book in both hands, letting, if you are sitting, its lower edge rest on the table. This will put it in front of your eyes.

Articulate clearly and, to do this, do not be afraid to open your mouth... never repeat yourself, except to correct yourself after a mistake. You will achieve this result all the better if you read slowly, if you give your eyes time to move faster than your lips. Make the necessary connections, but avoid pausing between two words that you want to connect by the connection.

Chapter 117: BEFORE THE SEPARATION - MERITIOUS TRIBUTE THE ACCOUNT TO BE SETTLED

The next day, our young hero woke up very late. Nature had at last demanded its rights: for four weeks Fifi had not taken the tenth part of the sleep necessary to a teenager.

He was finishing his toilet, when Lieutenant Loganec entered his room.

— Well! he said to him, this time it is irrevocably decided; we are leaving in two hours for Paris, and this evening... You are happy, I hope.

— Like a thousand princes, Mr. Christian. Yet my joy is not unmixed, as you sometimes say: I fear that we are still being given a reception in Paris with a great *tralala*, and that frightens me more than an attack by the Hindus.

(penultimate chapter of the novel, nine times longer than the above, and followed by a lexicon of a few words)

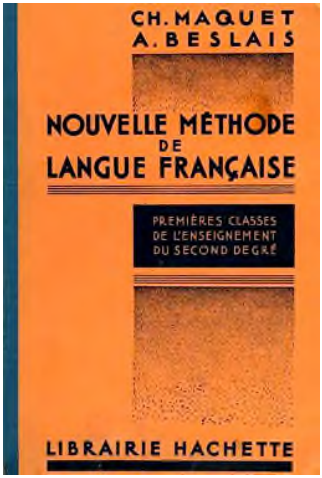
Over 13 years old

2010, 13+, The colours of French (Secondary School's 2nd year, Olivier Himy)

Reynard And Chanticleer

Messire Chanticleer," said Reynard, "do not flee, do not be afraid. I am very glad to see you in good health, for you are my first cousin." Chanticleer then felt reassured; with joy he sang a little song about it. Fox said to his cousin: "Do you still remember Chanteclin, the excellent father who sired you? No rooster ever sang so well: he had a voice so powerful and of such a brilliant sound that one could hear it from a league away, and he was able to hold the note for a long time, with both eyes closed and his voice assured...

*(the excerpt cut from **Reynard the Fox**, translated by Gabriel Biancotto, Lettres Gothiques LGF, Le livre de poche — is twice as long as the above)*

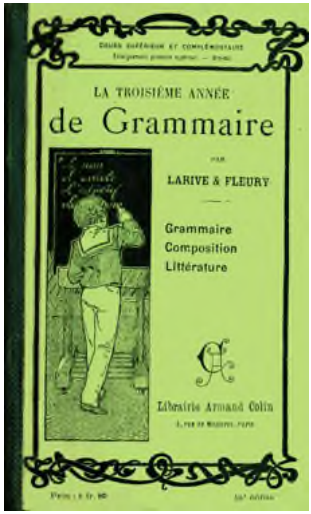


1954, 13+, New French language method (Secondary school's 3rd and 4th yearJ. Lafitte - Houssat)

THE DEATH OF GAVROCHE

He would lie down, then stand up again, disappear into a corner of the door, then leap up, disappear, run away, come back, reply to the gunfire with nose-thumbing, and yet loot the cartridges, empty the tanks and fill his basket. The insurgents, panting with anxiety, followed him with their eyes. The barricade was trembling; he was singing. He was not a child, he was not a man; he was a strange fairy boy. He looked like the invulnerable dwarf of the melee. The bullets ran after him, he was more agile than they were. He played some frightening game of hide-and-seek with death; every time the ghostly face of the specter approached, the boy gave it a flick.

*(the extract, from Victor Hugo's **Les Misérables**, is twice as long as above)*



1910, 13+, Grammaire (5ème, Larive / Fleury)

Un ouragan dans le désert d'Arabie

We walked for a whole day on this sandy plain. Night came. The moon lit up the empty desert. Only the motionless shadow of our camel and the wandering shadow of a few herds of gazelles could be seen in the shadowless solitude. The silence was interrupted only by the sound of boars grinding withered roots, or by the song of the cricket which sought in vain, in this uncultivated sand, the hearth of the ploughman.

(the extract from Chateaubriand's Les Martyrs book XI — five times longer than the above)

IN CONCLUSION *After the age of 13, the young Frenchman is supposed to read Victor Hugo and Jules Verne in the text from the end of the 19th century to the present day. At age 6, the text for adults is reduced by 4/5ths, and re-cut; at age 10, it is reduced by a third.*

Common European Framework of Reference

For information, here is the description of what a reader should be able to read according to his/her learning level, according to the Council of Europe in 2001. In practice, after the beginners' level, the details of what needs to be taught in practice quickly become unclear and the level required for certification in writing, for example the quality of spelling, has dropped significantly from 2001 to 2022.

European Framework of Reference for Languages		
EFRL level	**Classification**	**Ability**
Basic user (introductory or discovery level)	A1	Understand and use familiar everyday expressions and very simple statements aimed at the satisfaction of concrete needs
Basic user (intermediate or common level)	A2	Understand isolated sentences and frequently used expressions related to areas of most immediate relevance (e.g. simple personal and family information, shopping, work, etc.).
Independent user (threshold level)	B1	Understand the main points of clear standard input on familiar matters regularly encountered in work, school, leisure, etc.
Independent user (advanced or independent level)	B2	Understand the essential content of concrete and abstract topics in complex text, including technical discussion in own field
Experienced user (autonomous level)	C1	Understand long and demanding texts and grasp implicit meanings
Experienced user (mastery level)	C2	Effortlessly understand almost anything read or heard

Découvrez / Discover

TEMPS IMPOSSIBLES

Le site de vente en ligne des ouvrages sur Philippe Ebly

La vie n'est pas toujours facile pour Zéphyrin. Affublé d'une chevelure rousse, il est le premier de la classe et ces deux caractéristiques font de lui la ciblé préférée des petits caïds. Quand l'enfant entend des voix lui annoncer un nouveau Déluge, il n'en croit pas un mot.Voyant les eaux monter, il pense à se réfugier dans la cathédrale, point culminant de la ville. On raconte que les vitraux qui la décorent recèlent un mystérieux secret... Et si finalement, c'était vraiment le Déluge ?

50 pages (format 15x23 cm), couverture souple. 5,90 €.

Un court roman de Marie-Laure Jeunet.
Illustration : Fred Grivaud.

http://tempsimpossible.com/arche.html

259 de la Mandragore

Science Vs. Fiction

The Thomas Browne's Chronicles

Thanks to the time machine of Johannes Gutenberg, the strange star now presents to each issue a column of a young Oxford doctor, Thomas Browne devoted to the myths and legends of his time, the 17th century — but which remain hot even in the 21st century. The photo is not available in his day, his portrait is attributed to Joan Carlile.

Grâce à la machine à explorer le temps de Johannes Gutenberg, ***l'étoile étrange*** *vous présente désormais à chaque numéro une chronique d'un jeune médecin diplômé d'Oxford,* ***Thomas Browne*** *consacrée aux mythes et légendes de son époque, le 17ème siècle – mais qui demeurent d'une actualité parfois brûlante au 21ème siècle. La photo n'étant pas disponible à son époque, son portrait est attribué à Joan Carlile.*

Of Mandrakes

De la Mandragore.

1

MANY Mola's and false conceptions there are of Mandrakes,
Il y a beaucoup de choses répétées et d'idées fausses sur les Mandrakes,

the first from great Antiquity,
et la première, très ancienne,

conceiveth the Root thereof resembleth the shape of Man;
prétend que la racine imite la forme d'un être humain ;

which is a conceit not to be made out by ordinary inspection,
ce qui est une affirmation qui ne peut découler de l'inspection de la plante,

or any other eyes, then such as regarding the Clouds,
par quelque regard que ce soit, car comme en matière de nuages,

behold them in shapes conformable to pre-apprehensions.
Leur apparence se conforme aux préjugés de l'observateur.

Now whatever encouraged the first invention,
Peu importe ce qui a encouragé la première affabulation,

there have not been wanting many ways of its promotion.
Il ne manque pas de façons de l'encourager.

An analogy that is blind to other plants

Un raisonnement par analogie aveugle aux autres plantes

The first a Catachrestical and far derived similitude it holds with Man;
La première est une analogie et une ressemblance lointaine avec l'humain

that is, in a bifurcation or division of the Root into two parts,
en le sens que la racine de la plante se divise en deux,

which some are content to call Thighs;
que certains s'amusent à nommer « cuisses »;

whereas notwithstanding they are oft-times three,
sans que cela les gène en rien que la plante a souvent trois « cuisses »,

and when but two, commonly so complicated and crossed,
et quand elle n'en a que deux, elles habituellement tortillées et croisées,

that men for this deceit are fain to effect their design in other plants;
et ces dupeurs s'épargnent de raisonner ainsi pour d'autres plantes ;

And as fair a resemblance is often found in Carrots,
Car à ce compte, une telle ressemblance est fréquente chez les carottes,

Parsnips, Briony, and many others.
Les panais, la brione et tant d'autres.

There are, I confess, divers Plants
Il y a, je le confesse, diverses plantes

which carry about them not only the shape of parts,
qui portent sur elles, non seulement les formes de certaines parties,

but also of whole Animals,
mais aussi la forme complète de l'animal,

but surely not all thereof, unto whom this conformity is imputed.
Mais elles sont d'être confondues avec leur modèle apparent.

Whoever shall peruse the Signatures of Crollius,
Qui parcourera les Signalements de Crollius,

or rather the Phytognomy of Porta,
ou plutôt la Connaissance des Plantes de Porta,

and strictly observe how vegetable Realities
puis observe strictement la réalité des végétaux

are commonly forced into Animal Representations,
se verra habituellement forcé à des rapprochements animaliers,

may easily perceive in very many,
que beaucoup partageront,

the semblance is but postulatory,
alors que la ressemblance est seulement préjugée,

and must have a more assimilating phansie then mine
et ceux-là doivent être bien plus complaisants que moi

to make good many thereof.
pour se satisfaire de tant d'observations fausses.

*

Recueil de figures de plantes colorées. BnF, Arsenal, Ms-2808, f. 7r. Gallica (BnF). https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b71006236/f17.item

The name of the plant read like a rebus
and confused with the nature of the plant
Le nom de la plante lu comme un rébus
et confondu avec la nature de la plante

Illiterate heads have been led on by the name,
Les gens sans éducation sont ensuite trompés par le nom de la plante

which in the first syllable expresseth its Representation;
qui dans sa première syllabe (« Man ») décrit sa représentation ;

but others have better observed the Laws of Etymology,
mais ceux qui ont mieux observés les règles de l'étymologie,

and deduced it from a word of the same language,
auront réalisé qu'il s'agit d'un mot de sens différent,

because it delighteth to grow in obscure and shady places;
qui tient à la préférence de la plante pour pousser dans la pénombre ;

which derivation, although we shall not stand to maintain,
cette construction de mots, sur laquelle nous ne nous étendrons pas

yet the other seemeth answerable
semble bien plus défendable

unto the Etymologies of many Authors,
que les étymologies de tant d'auteurs,

who often confound such nominal Notations.
qui confondraient les origines des mots.

Not to enquire beyond our own profession,
Sans aller chercher plus loin que dans notre profession (médecin),

the Latine Physitians which most adhered unto the Arabick way,
les médecins latins, dont la plupart adhèrent à la doctrine arabe,

have often failed herein; particularly Valescus de Tarranta,
se sont souvent trompés à ce sujet, en particulier Valescus de Tarrante,

a received Physitian, in whose Philonium or Medical practice
un médecin reconnu, où dans son Philonium ou Pratique médicale

these may be observed:
ces passages peuvent être observés :

Diarhea, saith he, Quia pluries venit in die.
le mot *diarrhée**1*, dit-il, vient de « qui se produit plusieurs fois par jour ».

1 De nos jours, l'étymologie de diarrhée est « Flux du ventre » en grec De διαρρέω, composé de διά, iá (« à travers ») et de ῥέω, rhéô (« couler »)

Herisepela, quasi hærens pilis,
Erisipèle *2*, s'écrit presque comme « s'hérissant de balles ».

2 *Erisipèle,* Inflammation de peau en grec ἐρυσίπελας, erusipelas. Du préfixe ἐρυσι- issu de ἐρυθρός, eruthrós (« rouge ») et de πελ-.

Emorrohis, ab emach sanguis & morrhois quod est cadere.

(le serpent), de emach qui cause la mort part le sang et flux du sang.

3 *Hémorrhois*, serpent dont la morsure provoque une hémorragie, vient de *hémorragie* du grec ancien αἱμορραγία, haimorrhagía, composé de αἷμα, haîma (« sang ») et de ῥήγνυμι, rhḗgnymi (« briser »).

Lithargia à Litos quod est oblivio,
*Léthargie**4*, de Litos (Lithos, pierre) oublieux de ce qui l'entoure

& Targus morbus,
et affaibli par la maladie.

4 *Léthargie*, du grec ancien ληθαργία, lêthargía. Mot composé de λήθη, lêthê (« oubli ») et de ἀργός, argós (« oisif, inactif »), avec le suffixe -ία, -ía.

Scotomia à Scotus quod est videre, & mias, musca.
Scotome*5* de Scotus qui est « voir », et larve (μυῖα @ muîa = mouche.

5 *Scotome*, de Du grec ancien σκότος @ skótos, « ténèbres, obscurité ».

Opthalmia ab opus Græce quod est succus, & Talmon,
Ophtalmie d'une combinaison par le grec, qui est « jus » plus « talmon »

6 ophtalmie, du grec ὀφθαλμία, ophthalmía, de ὀφθαλμός, @ ophthalmós (œil) avec le suffixe –μα @-ma (bout refermé, objet issu de).

quod est occulus. Paralisis, quasi læsio partis.
Qui est un œil. Paralysis *7*, quasiment parties lésées.

7 Paralysie, du latin paralysis (« hémiplégie »), du grec παράλυσις @ parálusis, qui est παρα- (para-, côté) + λύω (lúō, perdre, détruire) + suffixe -σῐς @ -sis = -tĭς @ tis (processus).

Fistula à fors sonus & stolon quod est emissio,
Fistule *8* peut-être de *son* et de *stolon*, qui signifie *émission*,

quasi emissio soni vel vocis.
Quasiment émision du son ou de la voix.

8 Fistule, du latin Fistula, de findo (fendre, ouvrir, séparer, diviser), suffixe ula (instrument servant à).

Which are derivations as strange indeed as the other,
qui sont d'aussi étrangement dérivées que le « man » de Mandragore *9*,

and hardly to be parallel'd elsewhere;
et difficile à retrouver chez d'autres auteurs ;

confirming not only the words of one language with another,
affirmées non seulement par des mots d'une langue pour en lire une autre,

but creating such as were never yet in any.
Mais en plus en créant des mots là où il n'y en avait pas..

* 9* Mandragore (en anglais Mandrake), du grec ancien μανδραγόρας, mandragóras, probablement du sanskrit mandros signifiant « sommeil » et agora signifiant « substance », rapport aux effets narcotiques de la plante.

Liber de plantis. BnF, Latin 17848, f. 20v. Mandragore, base des manuscrits enluminés de la BnF.
http://mandragore.bnf.fr/ark:/12148/cgfbt119598t

*

The confusion between the gender of words and the reproductive sex of the plant referred to by the word
La confusion entre le genre des mots et le sexe reproductif de la plante désignée par le mot

The received distinction and common Notation by Sexes,
L'identification arbitraire par un sexe et l'association ordinaire à un sexe

hath also promoted the conceit; for true it is,
ont également favorisé le préjugé, car il est vrai,

that Herbalists from ancient times, have thus distinguished them;
que les herboristes, depuis les temps anciens, les ont ainsi identifiées ;

naming that the Male, whose leaves are lighter,
désignant comme mâle la plante dont les feuilles sont plus légères,

and Fruit and Apples rounder;
et dont les baies et fruits charnus sont plus ronds.

,

but this is properly no generative division,
mais il ne s'agit pas ici à proprement parler de repartition générative,

but rather some note of distinction in colour, figure or operation.
Mais plutôt un genre de repartition par couleur, forme ou fonctionnement.

For though Empedocles affirm, there is a mixt,
Car bien qu'Empédocle affirme qu'il y a mélange

and undivided Sex in Vegetables;
et confusion des sexes chez les végétaux,

and Scaliger upon Aristotle, doth favourably explain that opinion;
et que Scaliger se basant sur Aristote, étaye favorablement cette vision ;

yet will it not consist with the common and ordinary acception,
pourtant cela ne correspond pas à l'idée commune et ordinaire,

nor yet with Aristotles definition.
ni même à la définition d'Aristote.

For if that be Male which generates in another,
Car si c'est le mâle qui engendre dans un autre,

that Female which procreates in it self;
et que la femelle est celle reproduit en elle-même ;

if it be understood of Sexes conjoined,
il sera compris par la confusion des deux sexes,

all Plants are Female; and if of disjoined and congressive generation,
que toutes les plantes sont femelles ; et si on parle de génération sexuée,

there is no Male or Female in them at all.
on comprendra qu'il n'y a ni mâle ni femelle en aucune plante.

*

An artifice to sell more and for more money
Un artifice pour vendre davantage et plus cher

But the Atlas or main Axis which supported this opinion,
Mais l'Atlas, c'est-à-dire l'axe principal qui soutenait cette opinion,

was dayly experience, and the visible testimony of sense.
était l'expérience quotidienne, et le témoignage visible des sens.

Johann Gottlieb Gleditsch, « Sur la mandragore, dont l'histoire a été fort altérée dans l'Antiquité », dans Nouveaux Mémoires de l'Académie royale des sciences et belles-lettres, année 1778, Berlin, 1780, p. 61. Akademiebibliothek, Berlin.
http://bibliothek.bbaw.de/bbaw/bibliothek-digital/digitalequellen/schriften/anzeige/index_html?band=03-nouv/1778&seite:int=156

For many there are in several parts of Europe,
Car ils sont nombreux dans plusieurs parties de l'Europe,

who carry about Roots and sell them unto ignorant people,
à montrer des racines et à les vendre à des gens ignorants,

which handsomely make out the shape of Man or Woman.
Qui sont joliment façonnées en la forme d'un homme ou d'une femme.

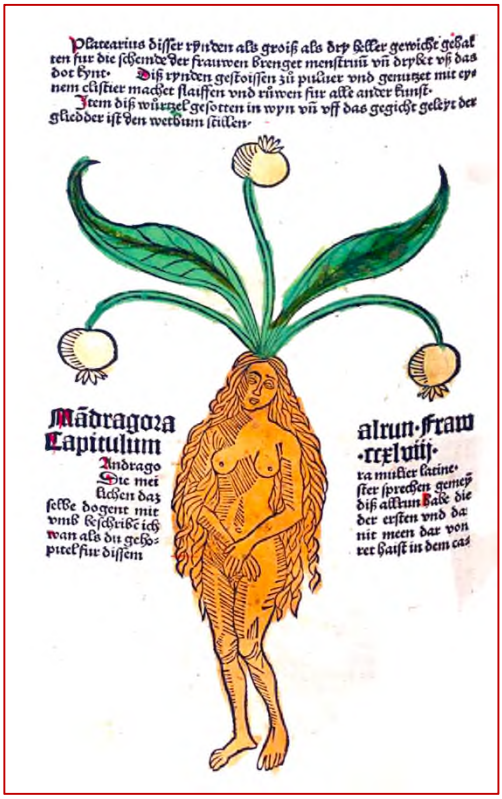
But these are not productions of Nature, but contrivances of Art,
Mais celles-là ne sont pas des produits de la Nature, mais artifices de l'Art,

as divers have noted, and Mathiolus plainly detected,
comme divers auteurs l'ont noté, et Mathiolus l'a clairement dénoncé,

who learned this way of Trumpery from a vagabond
lui qui a appris ce genre de tromperie par un vagabond

cheater lying under his cure for the French disease.
Un tricheur qui mentait pour vendre son remède contre le Mal Français.

.



Nota : The French (Neapolitan, Portuguese and so on…) disease is the name given to Syphilis, or large pox, a sexually transmitted disease caused by treponema pallidum, beginning with a chancre at the point of inoculation, followed after three to ten weeks by pale pink lesions that may disappear and highly contagious copper-coloured papules. Three to fifteen years after the chancre, all organs are affected: migraine, loss of muscle control, fractures, dementia, heart attack. First treated (without any effectiveness) by mercury, today by injection of penicillin next to the digestive tract.

Note : Le Mal français (Mal Napolitain, Portugais etc.) est le nom donné à la Syphilis, ou grande variole, une maladie sexuellement transmissible causée par le tréponème pâle commençant par un chancre au point d'inoculation, puis après trois à dix semaines des lésions rose pâle qui peuvent disparaître et des papules cuivrées très contagieuses. Trois à quinze ans après le chancre, tous les organes sont touchés : migraine, perte du contrôle musculaire, fractures, démence, crise cardiaque. D'abord soigné (sans aucune efficacité) par le mercure, aujourd'hui par injection de péniciline à côté du tube digestif.

His words are these, and may determine the point,
Ses mots sont les suivants, et pourraient régler la question,

Sed profectò vanum & fabulosum, &c. But this is vain and fabulous,
Mais il est assurément vain et fabuleux

which ignorant people, and simple women believe;
ce que des gens ignorants et des femmes stupides croient;

for the roots which are carried about by impostors
car les racines que montrées par les imposteurs

to deceive unfruitful women, are made of the roots of Canes,
pour tromper les femmes infécondes, sont faites de racines de cannes,

Briony and other plants:
de la brioine (navet du diable) et d'autres plantes,

for in these yet fresh and virent,
car dans celles-ci encore fraîches et vertes,

they carve out the figures of men and women,
ils sculptent des figures d'hommes et de femmes,

first sticking therein the grains of Barley or Millet,
d'abord en y enfonçant des grains d'orge ou de millet,

where they intend the hair should grow;
là où ils veulent que les cheveux poussent ;

then bury them in sand until the grains shoot forth their roots,
puis ils les ensablent jusqu'à ce que les grains prennent racines,

which at the longest will happen in twenty days;
ce qui, au plus tard, arrivera en vingt jours ;

they afterward clip and trim those tender strings
après quoi ils coupent et taillent ensuite ces cordes tendres.

in the fashion of beards and other hairy tegument.
à la manière des barbes et autres téguments poilus.

All which like other impostures
Tout cela comme dans le cas d'autres impostures,

once discovered is easily effected,
une fois découvert est facile à admettre,

and in the root of white Briony
et dans un racine de la bruyère blanche

may be practised every spring.
cela peut se pratiquer chaque printemps.

What is therefore delivered in favour thereof, by Authors
Ce qui est donc dit en faveur de cela, par des auteurs

ancient or modern, vmust have its root in tradition,
anciens ou modernes, doit avoir son origine dans les traditions,

imposture, far derived similitude, or casual and rare contingency.
l'imposture, la similitude lointaine, ou la coïncidence fortuite et rare.

*

The power of Anthropomorphism
Le pouvoir de l'anthropomorphie

So may we admit of the Epithet of Pythagoras,
Ainsi pouvons-nous admettre l'épithète de Pythagore,

who calls it Anthropomorphus, and that of Columella,
qui l'appelle Anthropomorphe, et celui de Columella,

who terms it Semihomo; more appliable unto the Man
qui l'appelle Semihumain, plus applicable à la forme mâle.

— Orchis,whose flower represents a Man.
Cas de l'orchidée, dont la fleur présente la forme d'un Homme

Thus is Albertus to be received when he affirmeth,
C'est ainsi qu'il faut comprendre Albertus lorsqu'il affirme,

that Mandrakes represent man
que les mandragores représentent l'être humain,

Albrecht Dürer and the little details that count: the aphrodiac thistle in his hand in his 1493 self-portrait for his future wife, the brione surmounting a thistle in the coat of arms of the man with the stove entitled 'what heat' as he presses himself against a stove and a bellows blows down his neck, topped by a bird in full courtship.
Albrecht Dürer et le petit détail qui compte : le chardon aphrodiasque dans la main dans son autoportrait de 1493 destiné à sa future épouse, la brione surmontant un chardondans Le blason de l'homme au poêle intitulé « quelle chaleur » alors que l'air « rêveur » il se presse contre un poële et qu'un soufflet lui souffle dans le cou, le tout surmonté d'un oiseau en pleine parade nuptiale.

— kind with the distinction of either Sex.
avec la distinction de l'un ou l'autre sexe.

Under these restrictions may those Authors be admitted,
Sous ces reserves, ces auteurs peuvent être crus,

which for this opinion are introduced by Drusius;
reserves qui sont produites par Drusius;

nor shall we need to question
pas plus que nous remettrons en cause l'existence

the monstrous root of Briony.
de la monstrueuse racine de la Brione (navet du Diable)

described in Aldrovandus
décrite dans l'ouvrage d'Aldrovandus.

*

The alleged similarity of form extended to that of the efficiency of the functions
La similitude prétendue de formes étendue à celle de l'efficacité des fonctions

The second assertion concerneth its production,
La deuxième affirmation concerne sa production,

That it naturally groweth under Gallowses
À savoir qu'elle croie naturellement sous les potences

and places of execution, arising from fat or urine
et les lieux d'exécution, germant à partir la graisse ou de l'urine

that drops from the body of the dead;
qui goutte du corps des morts ;

Swinging In The Air *« Se balançant dans les airs » , illustration d'Arthur Rackham de (1907) pour* ***The Ingoldsby Legends*** *de Thomas Ingoldsby, aka Richard Harris Barham.*

a story somewhat agreeable
Une histoire qui correspond assez bien

unto the fable of the Serpents teeth
à la fable des dents de serpents

sowed in the earth by Cadmus;
semées dans la terre par Cadmus (dans *les Métamorphoses* d'Ovide)

or rather the birth of Orion from the Urine
ou plutôt la naissance d'Orion à partir de l'urine

of Jupiter, Mercury, and Neptune.
de Jupiter, Mercure et Neptune.

Now this opinion seems grounded on the former,
Or cette croyance semble fondée sur la précédente,

that is, a conceived similitude it hath with man;
qui est, un préjugé de forme semblable que la plante aurait avec l'homme ;

and therefore from him in some way
et donc à partir de l'homme, d'une certaine manière

they would make out its production:
on en inventerait son mode de reproduction :

Which conceit is not only erroneous in the foundation,
Laquelle conception est non seulement erronée dans son fondement,

but injurious unto Philosophy in the superstruction.
mais fait injure à la philosophie qui s'intéresse à la génération des choses.

Making putrifactive generations, correspondent
En faisant équivaloir des générations putréfiées

unto seminal productions, and conceiving
à des productions séminales, et en attribuant

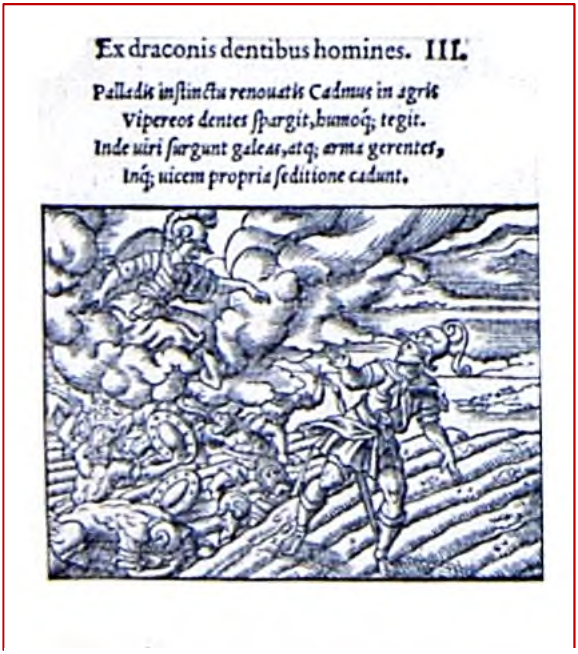
in equivocal effects an univocal conformity unto the efficient.
à des résultats équivoques une conformité parfaite à la fécondité effective.

Which is so far from being verified of animals
Propos qui est si loin d'être vérifié pour les animaux.

in their corruptive mutations into Plants,
dans leurs mutations corruptrices en Plantes,

that they maintain not this similitude
qu'ils ne maintiennent pas cette similitude

in their nearer translation into animals.
dans leur transformation plus proche en animaux.



Illustrations en taille de bois de Virgile Solis pour les Métamorphoses d'Ovide paru en 1563 à Francfort-sur¬le-Main par Georg Rab, Sigmund Feyerabend et les héritiers de Weigand Han. Traduction du titre latin : ***les hommes sortis des dents du dragon*** *(= du serpent géant)*
https://musees-reims.fr/oeuvre/les-dents-du-serpent-semes-par-cadmos

So when the Oxe corrupteth into Bees,
Ainsi, quand des abeilles sortent de la décomposition du boeuf

or the Horse into Hornets,
que des frelons sortent de celles du cheval

they come not forthin the image of their originals.
Ces insectes n'en ressortent pas à l'image d'un bœuf ou d'un cheval.

So the corrupt and excrementous humours in man
De même des humeurs corrompues et excrémentielles de l'homme

are animated into Lice; and we may observe, that Hogs,
naissent des poux ; et nous pourrions observer que les porcs,

Sheep, Goats, Hawks, Hens and others,
les moutons, les chèvres, les éperviers, les poules et autres,

have one peculiar and proper kind of vermine;
ont une espèce particulière particulière et propre de vermine ;

not resembling themselves
une vermine qui ne ressemble pas à l'image de ses prétendus parents

according to seminal conditions,
conformément aux conséquences d'une insémination

yet carrying a setled and confined habitude
mais s'accordent avec les habitudes sédentaire et confinées

Johann Heinrich Füssli, The Witch and the Mandrake. Oxford, Ashmolean Museum. [*http://collections.ashmolean.org/collection/browse-9148/object/38771*](http://collections.ashmolean.org/collection/browse-9148/object/38771)

unto their corruptive originals.
des animaux originaux objets d'une telle corruption.

And therefore come not forth in generations erratical,
Et comme ces insectes n'apparaissent pas en générations erratiques,

or different from each other; but seem specifically
ou différentes les unes des autres ; mais se ressemblent spécifiquement

and in regular shapes
et adoptent des formes régulières (conformes à leur espèce),

to attend the corruption of their bodies,
pour accompagner la corruption de leurs hôtes,

as do more perfect conceptions,
exactement comme dans le cas de la gestation la plus parfaite

the rule of seminal productions.
Selon la règle de la reproduction au sein d'une même espèce.

*

About the Killing Scream of the Mandragora
Du cri qui tue de la Mandragore

The third affirmeth the roots of Mandrakes do make a noise,
La troisième rumeur affirme que les raciness de Mandragore font un bruit

or give a shriek upon eradication;
ou bien lâchent un cri lorsqu'on les déterre :

which is indeed ridiculous, and false below confute;
ce qui est tout à fait ridicule et faux après vérification ;

arising perhaps from a small and stridulous noise,
l'erreur s'explique peut-être à cause d'un faible bruit stridulent,

which being firmly rooted, it maketh upon divulsion of parts.
Que, parce que solidement enracinée, la plante émet lors de l'arrachage

Ibn Butlan, Tacuinum sanitatis. BnF, Latin 9333, f. 37r.Gallica (BnF).
http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b105072169/f87.item

A slender foundation for such a vast conception:
Une base bien mince pour une croyance si répandue :

for such a noise we sometimes observe in other Plants,
Car un tel bruit s'observe parfois aussi bien chez d'autres plantes,

in Parsenips, Liquorish, Eringium,
Chez les panais, les réglisses, les coriandres longues,

Flags, and others.
les acores odorants et d'autres.

Pierre Boaistuau, Histoires prodigieuses, [1559]. Londres, Wellcome Library, ms. 136, f. 138v.
https://wellcomelibrary.org/item/b19662506#?c=0&m=0&s=0&cv=277&z=-0.622%2C-0.041%2C2.1951%2C1.3881

*

About the Curse of the Mandragora
De la malédiction de la Mandragore

The last concerneth the danger ensuing,
La dernière rumeur concerne le danger qui découle,

That there follows an hazard of life to them that pull it up,
Selon laquelle un accident de la vie servient à ceux qui la déterrent,

that some evil fate pursues them,
comme si une destinée fatal les les pourchassait,

and they live not very long after.
Et qui ferait qu'ils ne survivraient pas longtemps après.

Therefore the attempt hereof among the Ancients,
De ce fait, tenter de déterrer une mandragore selon les Anciens,

was not in ordinary way,
ne devait pas se faire comme à l'ordinaire,

but as Pliny informeth,
mais comme Pline (l'Ancien) l'indiquait

they took the wind thereof,
ils en aspiraient le souffle,

and with a sword describing three circles about it,
et en traçant trois cercles autour à l'aide d'une épée,

they digged it up, looking toward the west.
Ils déterraient la mandragore en regardant en direction de l'Ouest.

A conceit not only injurious unto truth,
Une croyance non seulement faisant injure à la vérité,

and confutable by daily experience,
et refutable par l'expérience quotidienne,

but somewhat derogatory unto the providence of God;
mais contredisant quelque peu la foi en la providence divine ;

that is, not only to impose
celle-cit consistant non seulement à n'imposer

so destructive a quality on any Plant,
à aucune plante un pouvoir aussi destructeur
,
but to conceive a Vegetable,
Mais aussi à créer un legume,

whose parts are useful unto many,
dont les parties seraient utiles à un grand nombre
should in the only taking up prove mortal unto any.
Mais se révèleraient mortelles à quiconque le déterrerait.

To think he suffereth the poison of Nubia to be gathered,
Comment pourrait-il supporter de permettre la récolte du poison de Nubie

Napellus, Aconite,
Du Napellus (l'Aconite napel), de l'Aconit Tue-Loups

and Thora, to be eradicated,
et de la renoncule Thora, et d'être déterrés

yet this not to be moved.
Et dans le même temps, d'interdire la récolte de la Mandragore ?

That he permitteth Arsenick and mineral poisons
Penser qu'il permettrait l'Arsenic et autres poisons minéraux

to be forced from the bowels of the Earth,
d'être forces hors des entrailles (boyaux) de la Terre,

yet not this from the surface thereof.
Et pas la mandragore d'être ôtée du sol ?

This were to introduce a second forbidden fruit,
Ce serait comme introduire un nouveau fruit défendu,

and inhance the first malediction,
et augmenter la première malediction,

making it not only mortal for Adam to taste the one,
en rendant non seulement celui-là mortel pour Adam,

Circe Offering the Cup to Odysseus, 1891 de John William Waterhouse (domaine public)

but capital unto his posterity to eradicate or dig up the other.
Mais en même temps vital pour ses enfants à déterrer.

Now what begot, at least promoted
Maintenant, ce qui a pu engendrer, ou tout le moins populariser,

so strange conceptions, might be
des raisonnements aussi étranges,

the magical opinion hereof;
pourrait être le profit magique (de l'arrachage d'une mandragore)

this being conceived the Plant so much in use with Circe,
cela s'imaginant d'une plante associée à ce point à Circée la magicienne

and therefore named Circea,
que l'on a pu la nommer « Circéa »

The nymph Euresis giving the mandrake plant to Dioscorides who writes down the description on the left and paints a picture of it on the right (19th century, domaine public). La nymphe Euresis donnant la plante de la mandragore à Dioscoride qui en écrit la description à gauche et en fait un dessin à droite (19ème, domaine public),https://www.sciencephoto.com/media/224696/view

as Dioscorides and Theophrastus have delivered,
comme l'ont rapporté Dioscoride et Théophraste (deux herboristes),

which being the eminent Sorcerers of elder story,
lesquels figurant les Sorciers les plus en vue de l'Histoire ancienne

and by the magick of simples believed
et qui par la magie remèdes à base d'une seule plante passèrent

to have wrought many wonders:
pour avoir accompli maintes merveilles:

some men were apt to invent,
certains hommes étant enclins à inventer des aspects magiques à tout,

others to believe any tradition or magical promise thereof.
Et d'autre à croire à toute tradition ou promesse de pouvoir magiques.

Analogus relations concerning other plants,
Les mêmes raisonnements analogiques tenus pour d'autres plantes

and such as are of near affinity unto this,
et pour celles qui ont des points communs avec la Mandragore

have made its currant smooth,
ont rendu ces courants de pensées faciles à adopter

and pass more easily among us.
et à partager dans nos sociétés.

For the same effect is also delivered by Josephus,
Par exemple les mêmes raisonnements sont rapportés par Josephus,

concerning the root Baaras;
à propos de la racine Baaras (dans la Guerre Juive, 75 AD de Flavius Josephus) ;

About the Baaras Root **...in that valley which encompasses the city (Machaerus) on the north side there is a certain place called Baaras, which produces a root of the same name with itself; its color is like to that of flame, and towards the evenings it sends out a certain ray like lightning. It is not easily taken by such as would do it, but recedes from their hands, nor will yield itself to be taken quietly, until either the urine of a**

woman, or her menstrual blood, be poured upon it; nay, even then it is certain death to those that touch it, unless any one take and hang the root itself down from his hand, and so carry it away. It may also be taken another way, without danger, which is this: they dig a trench quite round about it, till the hidden part of the root be very small, they then tie a dog to it, and when the dog tries hard to follow him that tied him, this root is easily plucked up, but the dog dies immediately, as if it were instead of the man that would take the plant away; nor after this need any one be afraid of taking it into their hands. Yet, after all this pains in getting, it is only valuable on account of one virtue it hath, that if it be only brought to sick persons, it quickly drives away those called demons, which are no other than the spirits of the wicked, that enter into men that are alive and kill them, unless they can obtain some help against them.
The War of The Jews, Book 7, Chapter 6, translated by William Whiston, https://en.wikisource.org/wiki/The_War_of_the_Jews/Book_VII

A propos de la racine de Baaras...dans la vallée qui entoure la ville (Machaerus) du côté nord, il y a un certain endroit appelé Baaras, qui produit une racine du même nom que la sienne ; sa couleur est semblable à celle d'une flamme, et vers le soir, elle émet un certain rayon comme un éclair. Elle n'est pas facile à capturer pour ceux qui veulent le faire, car elle s'échappe de leurs mains, et ne se laisse pas emporter tranquillement, tant que l'urine d'une femme ou son sang menstruel n'a pas été versé dessus ; et même alors, c'est la mort certaine pour ceux qui la touchent, à moins que quelqu'un ne l'attache et et ne suspende la racine elle-même à sa main, et l'emporte ainsi. On peut aussi la prendre d'une autre manière, sans danger, qui est la suivante : on creuse une tranchée tout autour, jusqu'à ce que la partie cachée de la racine soit toute petite, on y attache ensuite un chien, et quand le chien s'efforce de suivre celui qui l'a attaché, cette racine est facilement arrachée, mais le chien meurt immédiatement, comme s'il était à la place de l'homme qui voulait emporter la plante ; après cela, personne n'a plus besoin de craindre de la tenir entre ses mains. Cependant, après toutes ces peines pour l'obtenir, elle n'a de valeur qu'à cause d'une vertu qu'elle a, c'est que, si on la porte qu'aux malades, elle chasse promptement ceux qu'on appelle démons, qui ne sont autres que les esprits des méchants, qui entrent dans les hommes vivants et les tuent, à moins qu'ils ne puissent obtenir quelque secours contre eux. ***La Guerre des Juifs*****, Josephus, Livre 7, Chapitre 6**

by Ælian of Cynospastus; et par Aelian de Cynospatus ;
par Ælian de Cynospastus ; et par Aelian de Cynospatus ;

and we read in Homer the very same concerning Moly,
et nous lisons dans l'Odyssée d'Homère (Chant X) la même chose concernant Moly* * μῶλυ, prononcez « molu » (perce-neige ou Galanthus), une plante que le Dieu Hermès donne à Ulysse comme antidote à la transformation en cochon par un sortilège de la magicienne Circée.

Μῶλυ δὲ μὶν καλέουσι θεοί,
The Gods it Moly call,
La plante que les dieux appellent Moly,

χαλεπὸν δέ τ᾽ὀρύσσειν
whose Root to dig away,
dont la racine s'arrache et s'emporte

Ἀνδράσι γε θνητοῖσι·
Is dangerous unto Man;
Est dangereuse pour l'être humain

θεοὶ δέ τε πάντα δύνανται.
but Gods, they all things may.
Mais les Dieux peuvent tout rendre dangereux.

Now parallels or like relations alternately relieve each other,
De fait, les parallélismes se nourrissent les uns des autres,

when neither will pass asunder,
alors qu'aucune seule ne peut être crue,

yet are they plausible together;
réunies, elles passent pourtant pour plausibles.

their mutual concurrences supporting
Leurs concordances communes compensant

their solitary instabilities.
leurs incohérences spécifiques.

Platearius, le livre des simples médecines (XIIIe)
The Book Of Simples Medecine (13th Century)
Liber di simplici Medicina dictus Circa instans.

Signaturists have somewhat advanced it;
Les Signaturistes* ont quelque peu poussé ce raisonnement;
* des guérisseurs ajoutant un sceau (la signature) à leurs potions

who seldom omitting what Ancients delivered;
eux qui rarement omettent ce que les Anciens ont rapportés;

drawing into inference received distinction of sex,
en tirant des conclusions quant aux sexes arbitrairement attribués,

not willing to examine its humane resemblance;
sans vouloir tenir compte de l'apparence humaine

and placing it in the form of strange and magical simples,
et justifiant avec d'étranges et magiques potions d'une seule herbe.

have made men suspect there was more therein,
ont fait soupçonné qu'il y a avait plus que de l'herboristerie là-dessous;

and so became apt to embrace whatever they heard
ainsi furent-ils enclins à croire tout ce qu'ils pourraient entendre

or read conformable unto such conceptions.
Ou lire qui conforterait leurs croyances ainsi formées.

*

Fear itself fascinate
La peur elle-même fascine

Lastly, The conceit promoteth it self:
Enfin, la croyance fait sa propre publicité :

for concerning an effect whose trial must cost so dear,
car concernant un pourvoir don't la quête coûte si cher,

it fortifies it self in that invention;
la croyance se fortifie elle-même par son inventivité ;

and few there are whose experiment it need to fear.
et parmi ceux font l'expérience de la peur, quelques uns la désire.

For (what is most contemptible)
Car (et c'est très méprisable)

although not only the reason of any head,
bien que non seulement la rationnalité de n'importe quel esprit

but experience of every hand may well convict it,
aussi bien que l'expérience de première main puisse condamner la rumeur

yet will it not by divers be rejected;
celle-ci ne sera pas pour autant rejetée par diverses personnes ;

for prepossessed heads will ever doubt it,
par exemple les esprits étroits garderont leurs doutes à jamais,

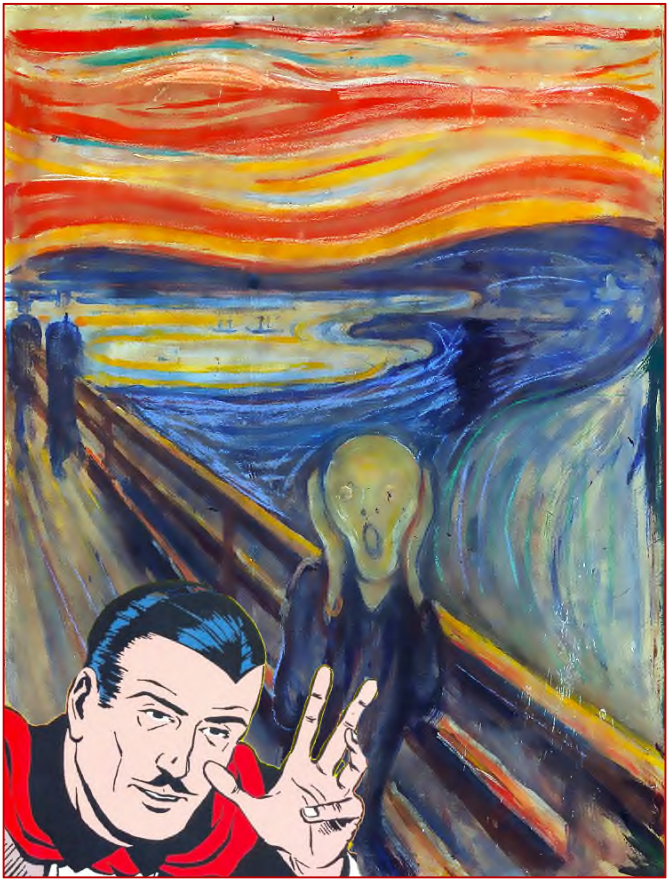
and timorous beliefs will never dare to trie it.
Et les crédules craintifs n'oseront jamais la remettre en cause.

So these Traditions how low and ridiculous soever,
Voilà pourquoi ces traditions peu importe combien bêtes et ridicules,

will find suspition in some, doubt in others,
distilleront toujours des souçons chez certains, des doutes chez d'autres

and serve as tests or trials of Melancholy
et serviront d'exutoires aux humeurs noires

and superstitious tempers for ever.
et aux tempéraments superstitieux à tout jamais.



Edvard Munch, le cri / The Scream (1893) + Mandrake (= Mandragore) le Magicien, un personnage créé en 1934 par créé par Lee Falk avec le dessinateur Phil Davis pour King Features Syndicate Dell Comics.

To read on Gallica an essay in French dedicated to the Mandragore illustrated by the plates of the manuscripts available on the site, which gave me the links of several illustrations of this article. *À lire sur Gallica un dossier en français consacré à la Mandragore illustré par les planches des manuscrits disponibles sur le site, qui m'a donné les liens de plusieurs illustrations de cet article.https://histoirebnf.hypotheses.org/6950*

272 ne perdez pas votre latin

Le latin est, par excellence, la langue des voyageurs temporels. Ne perdez pas votre latin ou (re)découvrez-le à travers ce cour rapide quadrilingue Latin / Latin Stellaire / Français / Anglais, en dix courtes leçons.

Latin is, first and foremost, the language of temporal travellers. Don't lose your Latin or (re)discover it through this fast quadrilingual *French* **/ English /** STELLAR LATIN **/ LATIN course, in ten short lessons.**

La mise à jour 2022

Depuis 2018, le Stellaire a été largement amélioré, tandis que le latin stellaire a hérité de ces améliorations. Ce cours en dix leçons a donc été révisé. Le Latin est désormais transcrit en **LETTRES CAPITALES GRASSES**, **V** étant le u majuscule et **J** le i majuscule.

La version française est indiquée en italique, la version en Latin Stellaire est indiquée en lettre capitales maigres. Seuls les noms et les verbes reçoivent désormais une terminaison stellaire. Les noms se terminent par une ou plusieurs voyelles, qui indique la nature de ce que désigne le mot (une femme A, une chose E se prononce ê de « tête », un homme O, un homme ou une femme V se prononce ou de « tout », un flux ou le cours d'une action Y se prononce « u » de « tutu », une partie précédente ou suivante du discours Ø, se prononce « eu » de « heure »). Les lettres qui viennent après indiquent le pluriel, la fonction du nom. Les verbes se termine par une voyelle thème qui précisent le sens du verbe, et diverses lettres qui indiquent le temps, le mode et la personne.

Seuls les ablatifs reçoivent désormais un accent grave, tandis que le tréma indique les noms neutres, comme dans **TEMPŸS**. Vous

trouverez sous la ligne en latin la prononciation restituée française après le signe @, et la version scandée # qui permet d'utiliser n'importe quelle autre prononciation du latin, sachant que les accents brefs et longs indiquent seulement la longueur de la voyelle qui porte cet accent, tandis que l'usage est d'indiquer la longueur de la syllabe. L'accent tonique est indiqué en soulignant dans toutes les versions la syllabe (ou la voyelle) à chanter plus haut et en traînant un peu.

The 2022's Update

Since 2018, Stellar has been greatly optimised, while Stellar Latin has inherited these improvements. This ten-lesson course has therefore been revised accordingly. The Latin is now transcribed in capital letters, with V being the capital u and J the capital i.

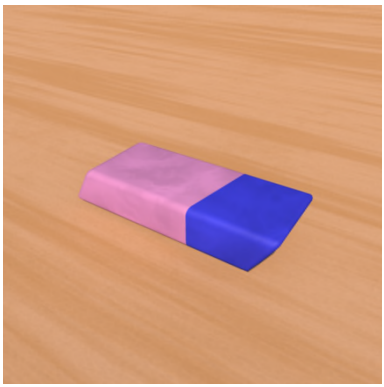
The French version is shown in italics, the Stellar Latin version is shown in small capitals. Only nouns and verbs are now given a stellar ending. Nouns end with one or more vowels, which indicate the nature of what the word refers to (a woman A, a thing E is pronounced ê from "head", a man O, a man or woman V is pronounced or from "all", a flow or course of action Y is pronounced "u" from "tutu", a preceding or following part of speech Ø, is pronounced "eu" from "hour"). The letters that come after indicate the plural, the function of the noun. Verbs end with a thematic vowel that specifies the meaning of the verb, and various letters that indicate the tense, mode and person.

Only ablatives now receive a grave accent, while the umlaut indicates neuter nouns, as in **TEMPVS**. Below the line in Latin you will find the French rendered pronunciation after the @ sign, and the scandalized version # which allows any other pronunciation of Latin to be used, bearing in mind that short and long accents only indicate the length of the vowel carrying that accent, whereas the custom is to indicate the length of the syllable. The tonic accent is indicated by underlining in all versions the syllable (or vowel) to be sung higher and dragging a little.

Erratum de la leçon 1 / from lesson 1

Ces erreurs seront corrigées à la mise à jour du document en ligne.
These errors will be corrected when the document is updated online.

Un crayon. — Un autre crayon.
A pencil. — Another pencil.
(HES CE) GRAPHIDES. — ALIES GRAPHIDES.
(HAEC) GRAPHIS. — ALIA GRAPHIS.
(hăĕc) grăphĭs. — ălĭă grăphĭs.
@ (aêk) grafis. — alia grafiss.



C'est une gomme (à effacer). — C'est une règle (à mesurer).
It is an eraser. — It is a ruler.
HES CE GVMMES SET. — HES CE REGULES SET.
HÖC GVMMÏS EST. — HAEC REGULA EST
hŏc gūmmĭs ēst. — hăĕc rēgŭlă ēst.
@ ok goum'miss êst'. — aêk rêgoula êst'.

212 Leçon 2 (mise à jour) / Lesson 2 (updated)

C'est un livre. — Ce sont des livres.
It is a book. — These are books.
HES CE CODICES SET. — HEIS CE CODICEIS SEIT.
HIC CODEX EST. — HI CODICES SVNT.
hĭc cōdēx ēst. — hī cōdĭcēs sŭnt'.
@ ik kodêks' êst'. — i kodikêss sou'nnt'.

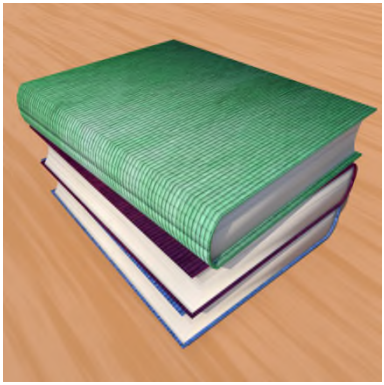
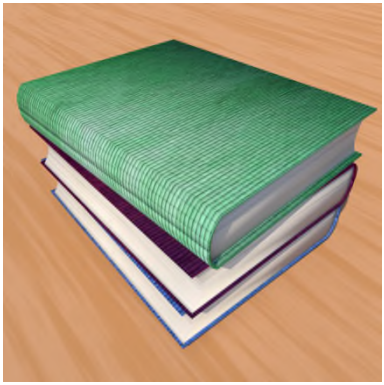
Ce sont des chaises (des sièges). — C'est une chaise (un siège).
These are seats (chairs). — It is a seat (a chair).
HEIS CE SELLAE SVNT. — HES CE SELLES SET.
HAE SELLAE SVNT. — HAEC SELLA EST.
hăĕ sēllăĕ sŭnt'. — hăĕc sēllă ēst.
@ aê sêl'laê sou'nnt'.— aêk sêl'la sou'nnt'.

Est-ce que c'est un livre ? — Oui, c'est un livre.
Is it a book ? — Yes, it is a book.
SET-NE (HES CE) CODICES ? — ITA, SET CODICES.
EST-NE (HIC) CODEX ? — ITA, EST CODEX.
ēst nĕ (hĭc) cōdēx ? — ĭtă, ēst cōdēx.
@ êst' nê (ik) kodêks' ? — ita, êst' kodêks'.

Est-ce que c'est un seul livre ? — En effet, il n'y en a qu'un (1) seul.
Is it one (1) book ? — Indeed, there's only one (1).
SET NE VNES (I) CODICES ? — ENIM, SET SOLVM VNES CODICES.
EST NE (VNVS) CODEX ? — ENIM, EST SOLVM VNVS CODEX.
ēst nĕ ūnŭs cōdēx ? — ĕnĭm, ēst sōlŭm ūnŭs cōdēx.
@ êst' nê ounouss kodêks' ? — êni'm, êst' soloum ounouss kodêks'.

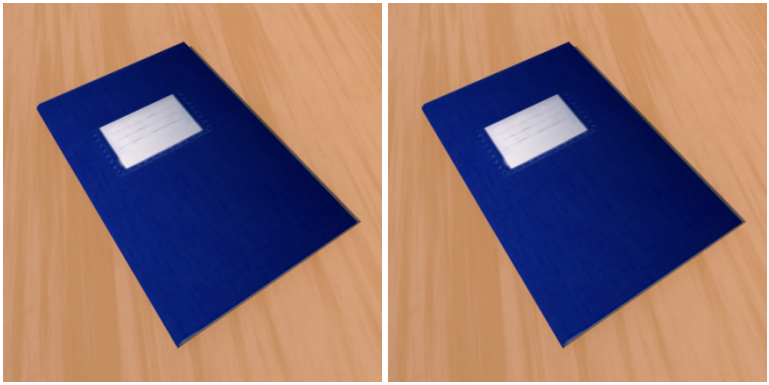
Ce sont combien de livres ? — C'est 1 (un seul) livre.
How many books are these ?— It is 1 (one) book.
QVOT SEIT HEIS CODICES ? — SET I (VNES) CODICES.
QVOT SVNT HI CODICES ? — EST I (VNVS) CODEX.
quŏt sŭnt' hī cōdĭcēs ? — ēst ūnŭs cōdēx.
@ kuot' sou'nnt' i kodikêss' ? — êst' ounouss kodêks'.

Ce sont combien de livres ? — Ce sont 2 (deux) livres.
How many books are these ?— They are 2 (two) books.
QVOT SEIT HEIS CODICES ? — (HEIS-CE) SEIT II (DVEIS) CODICEIS.
QVOT SVNT HI CODICES ? — (HI) SVNT II (DVO) CODICES.
quŏt sŭnt' hī cōdĭcēs ? — (hī) sŭnt' dŭŏ cōdĭcēs.
@ kuot' sou'nnt' i kodikêss' ? — i sou'nnt' douo kodikêss'.

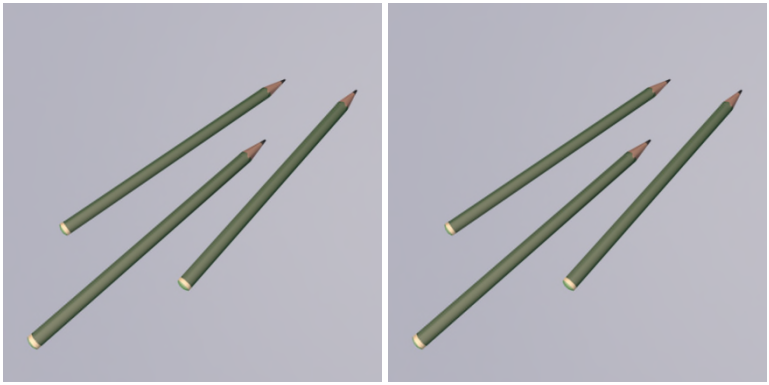
Est-ce que c'est un (1) seul livre ? — Non, ce sont 3 (trois) livres.
Is it one (1) book ?— No, these are 3 (three) books.
SET NE VNES CODICES ? — IMMO, SEIT III (TRIEIS) CODICEIS.
EST NE VNVS CODEX ? — IMMO, SVNT III (TRES) CODICES.
ēst nĕ ūnŭs cōdēx? — īmmō, sŭnt' trēs cōdĭcēs.
@ êst' nê ounouss' kodêkss ? — im'mo, sou'nnt' trêss kodikêss'.

Est-ce que ce sont des tables ? — Non, ce sont des sièges (chaises).
Are these tables ? — No, these are seats (chairs).
SEIT NE HEIS CE MENSEIS ? — IMMO, SEIT SELLEIS.
SVNT NE HAE MENSAE ? — IMMO, SVNT SELLAE.
sŭnt' nĕ hăĕ mĕnsăĕ ? — īmmō, sŭnt' sēl'lăĕ.
@ sou'nnt' nê aê mê'nn'ssaê ? — im'mo, sou'nnt' sêl'lâê.



Est-ce que c'est un cahier ? — Oui, c'est un cahier (fascicule).
Is it a notebook ? — Yes, it is a notebook (booklet).
SET NE LIBELLES ? — ITA, (HES CE) SET LIBELLES.
EST NE LIBELLVS? — ITA, (HIC) EST LIBELLVS.
ēst nĕ lĭbellŭs ? — ĭtă, (hĭc) ēst lĭbellus.
@ êst' nê libêl'louss ? — ita, êst' libêl'louss.

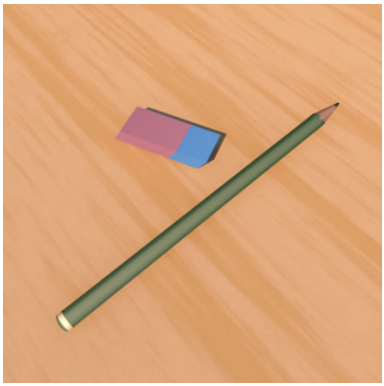
Combien de cahiers il y a ? — Il y a deux cahiers (2 fascicules).
How many notebooks is there ? — They are two (2) notebooks.
QVOT SEIT HEIS CE LIBELLEIS ? — SEIT DVEIS (II) LIBELLEIS.
QVOT SVNT HI LIBELLI? —SVNT DVO (II) LIBELLI.
quŏt sŭnt' hī lĭbellī ? — sŭnt' dŭŏ lĭbellī.
@ kuot' sou'nnt' i libêl'li ? — sou'nnt' dou'o libêl'li.



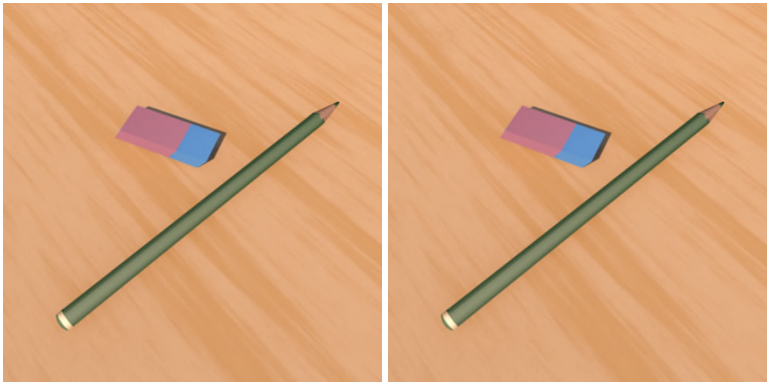
Ce sont des crayons. — Combien ils sont ?
These are pencils. — How many are these?
HEIS CE GRAPHIDEIS SEIT. — QVOT SEIT HEIS CE ?
HAE GRAPHIDES SVNT. — QVOT SVNT HAE?
hăĕ grăphĭdēs sŭnt; — qŭŏt sŭnt hăĕ ?
@ aê grafidêss sou'nnt' — kuot' sou'nnt' aê ?

C'en sont trois (3). — Ce sont des crayons identiques ?
These are three (3). — Are they identical pencils ?
HEIS CE TRIEIS SEIT. — SEIT NE EJEIS DEM GRAPHIDEIS ?
HAE TRES (III) SVNT — SVNT NE EAEDEM GRAPHIDES ?
hăĕ trēs sŭnt. — sŭnt nĕ ĕăĕdĕm grăphĭdēs ?
@ aê trêss sou'nnt' —sou'nnt' êaêdê'm grafidêss ?

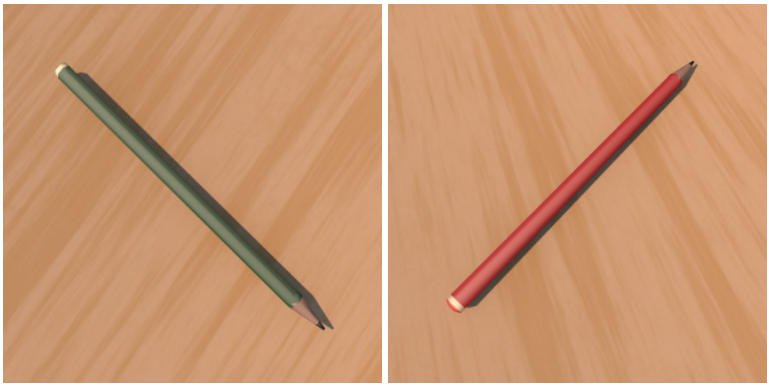
Non, ils sont différents. — Combien il y en a ?
No, they are different. — How many are these ?
IMMO, HEIS CE ALIEIS SEIT. — QVOT SEIT HEIS CE ?
IMMO, ALIAE SVNT — QVOT SVNT HAE ?
īmmō ălĭăĕ sŭnt. — qŭŏt sŭnt hăĕ ?
@ im’ mo aliaê sou’nnt’. — kuot’ sou’nnt aê ?



Il y en a deux (2). — C’est quoi ?
There are two (2). — What is it?
SEIT DVEIS. — QVID SET ?
SVNT DVO (II). — QVĬD EST?
sŭnt dŭŏ. — qŭĭd ēst ?
@ sou’nnt’ dou’o. — kuid êst?



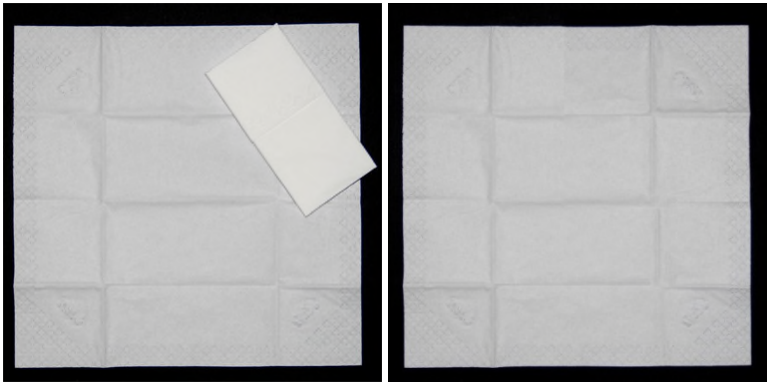
Ce sont une gomme et un crayon. — Combien sont ces crayons ?
They are an eraser and a pencil. — How many pencils are they ?
SEIT GVMMES GRAPHIDES QVE. — QVOT GRAPHIDEIS SEIT ?
SVNT GVMMÏS GRAPHIS QVE. — QVOT SVNT GRAPHIDES ?
sŭnt gūmmĭs grăphĭs qŭĕ. — qŭŏt sŭnt grăphĭdēs ?
@ sou'nnt' goum'miss grafiss kuê. — kuot' sou'nnt' grafidêss?



Il n'y a qu'un seul (1) crayon.. — Un autre crayon.
There's only one pencil. — Another pencil.
EST MODO VNES GRAPHIDES. — ALIES GRAPHIDES.
EST MODO VNA GRAPHIS. — ALIA GRAPHIS.
ēst mŏdŏ ūnă grăphĭs. — ălĭă grăphĭs.
@ êst modo ouna grafiss. — alia grafiss.

C’est une table ou bien un banc ? — C’est une table.
Is it a table or a bench ? — It is a table.
SET NE MENSES AN SVBSELLIES ? — SET MENSES.
EST NE MENSA AN SVBSELLIVM ? — EST MENSA.
ēst nĕ mĕnsă ăn subsellĭŭm ? — ēst mĕnsă.
@ êst nê mê’nnssa a’nn soubsêl’lioum ? — êst’ mê’nnssa.

Est-ce un seul stylo ? — Oui, un (1) stylo et deux règles (à tracer).
Is it one pen ? — Yes, there is one, and two (drawing) rulers.
SET VNES STILES ? — ITA, SET VNES, ET DVEIS REGVLEIS (SEIT).
EST VNVS STILVS ? — ITA, EST VNVS, & DVAE REGVLAE (SVNT).
ēst ūnŭs stĭlŭs ? — ĭtă, ēst ūnŭs, ĕt dŭăĕ rēgŭlăĕ (sŭnt).
@ êst ounouss stilouss ? — ita, êst’ ounous, êt douaê rêgulaê.



Ce sont deux (2) mouchoirs. — Là, un (1) mouchoir.
These are two (2) tissues. — Here, one (1) tissue.
HEIS CE SEIT DVEIS SVDARIOLEIS. — HES CE VNEIS SVDARIOLES.
HAËC SVNT DVO SVDARIOLÄ. — HÖC VNVM SVDARIOLVM.
hăĕc sŭnt dŭŏ sūdārĭŏlă. — hŏc ūnŭm sūdārĭŏlŭm.
@ aêk sou'nnt' dou'o soudariola — ok ounoum soudarioloum.

Voici un (1) sac. — Et voici deux (2) sacs.
Here is one (1) bag. — Here are two (2) bags.
HES CE VNES (I) SACCES. — HEIS CE SEIT DVEIS (II) SACCEIS.
HIC EST VNVS (I) SACCVS. — HI SVNT DVO (II) SACCI.
hĭc ēst ūnŭs sāccŭs. — hī sŭnt dŭŏ sāccī.
@ ik êst' ounouss sakouss — i sou'nnt' dou'o saki.

Ce sont 2 gants. — Là, il n'y en a qu'un (1) seul.
These are 2 gloves. — Here, there is only one (1).
HEIS CE SEIT II MANICEIS. — HES CE VNICES SET.
HAË SVNT II MANICAE. — HAEC VNICA EST.
hăĕ sŭnt dŭăĕ mănĭcăĕ. — hăĕk ūnĭcă ēst.
@ aê sou'nnt' dou'aê manikaê — aêk ounika êst'.

Ceci est une cravate. — Et ce sont deux (2) cravates.
This is a necktie. — And here is two (2) neckties.
HES CE FOCALES SET. — HØS CE VNICES SET.
HÖC FOCALË EST. — ET HOC EST FOCALIÄ.
hŏc fōcālĕ ēst. — ĕt' hŏc ēst dŭŏ fōcālĭă.
@ ok fokalê êst'. — êt ok êst' dou'o fokalia.

C’est cette porte-ci. — Ce sont ces deux portes-ci.
It is this door here. — It is these two doors here.
HYS CE OSTYS SET. — HYIS CE OSTYIS SVNT.
HÖC OSTIV̈M EST. — HAËC DVÖ OSTIÄ SVNT.
hŏc ōstĭŭm ēst. — hăĕc dŭŏ ōstĭă sŭnt.
@ ok ostioum êst’. — aêk dou’o ostia sou’nnt.

Là voilà cette fenêtre ! — Les voilà, ces deux fenêtres !
It is this door here. — It is these two doors here.
ECCE HES CE FENESTRES ! — ECCE HEIS CE DVEIS FENESTREIS !
ECCE HAEC FENESTRA ! — ECCE HAE DVAE FENESTRAE !
ēccĕ hăĕc fĕnēstră ! — ēccĕ hăĕ dŭăĕ fĕnēstrăĕ !
@ êkê aêk fênêstra ! — êkê aê dou’aê fênêstraê!

À PROPOS DES DÉCLINAISONS LATINES

Chaque mot latin se termine par une **voyelle thème**, à laquelle s'accroche une **terminaison** de nom ou de verbe. Par exemple NAVT**A**, le marin (sujet), qui va donner « naute » en français, aura pour voyelle thème son dernier A. Cette voyelle thème peut disparaître parce que les latins, puis les romans, puis les français (espagnols, italiens, anglais) parlent vite et oublient facilement de prononcer la fin de leurs mots, voire le milieu quand cette partie du mot n'est pas accentuées.

Par exemple **DOMINA**, la dame, va donner « dame » en français : le A final devient un « e » dit féminin ou muet, le IN juste avant a été avalé, parce qu'il ne porte pas l'accent tonique dans la conversation, et le O s'est retrouvé avec l'accent tonique français, ce qui le fait prononcer « a », et du coup, on l'écrit désormais A.

La voyelle thème et le genre masculin, féminin ou neutre, permettent de ranger tous les mots latins en fonction de leur sens, ce qui est très pratique pour apprendre massivement le vocabulaire latin. Cependant, il n'est possible de s'en rendre compte qu'en rangeant les mots du dictionnaire à partir de leur fin, ce que personne ne fait d'ordinaire.

Les terminaisons après la voyelle thème servent à indiquer pour les noms leur sens par rapport au verbe ou au nom qui suit : objet direct, receveur de l'objet, pourvoyeur (origine) de l'objet, moyen (cause) de l'objet.

Contrairement à la coutume, vous n'avez pas besoin d'apprendre les déclinaisons, c'est-à-dire la liste des terminaisons latines : il n'y en a en réalité que deux : celle des mots qui ont un pourvoyeur (génitif) singulier en **I ou AE,** et celles qui font leur pourvoyeur singulier en **IS / VS**. Par exemple NAVTA, sujet devient NAVT**AE**, pourvoyeur ; OSTIVM sujet devient OSTI**I** pourvoyeur ; NAVIS, sujet, devient NAV**IS**, pourvoyeur ; CODEX sujet devient CODIC**IS**, pourvoyeur.

Dès que vous connaissez le sens du nom, sa voyelle thème, son genre pour pouvoir accorder les adjectifs qui le qualifient ou les pronoms qui le reprennent, vous avez seulement besoin de savoir si quand il indique l'origine singulière de quelque chose, il se terminera par **AE / I** , ou bien par **IS / VS**. Vous devez aussi savoir que ces terminaisons ne se prononcent pas, voire ne devraient pas s'écrire comme nous l'apprenons en France, parce que cela rend impossible la compréhension des phrases latines.

ABOUT LATIN DECLENSIONS.

Each Latin word ends with a **theme vowel**, to which a noun or verb ending is attached. For example NAVT**A**, the sailor (subject), which will give "naute" in French, will have its last A as a theme vowel. This theme vowel can disappear because the Latin, then the Romance, then the French (Spanish, Italian, English) speak quickly and easily forget to pronounce the end of their words, even the middle when this part of the word is not accentuated.

For example DOMIN**A**, the lady, will give "dame" in French: the final A becomes a "feminine" or silent "e", the IN just before it has been swallowed, because it does not carry the tonic accent in conversation, and the O has ended up with the French tonic accent, which makes it pronounce "a", and as a result, it is now written A.

T**he theme vowel and the masculine, feminine or neuter gender** allows all Latin words to be arranged according to their meaning, which is very practical. However, this can only be seen by arranging the words in the dictionary from their endings, which nobody usually does.

The endings after the theme vowel are used to indicate the meaning of nouns in relation to the verb or noun that follows: direct object, recipient of the object, provider (origin) of the object, means (cause) of the object.

Contrary to custom, you do not need to learn the declensions, i.e. the list of Latin endings: there are really only two: those words that have a singular provider (genitive) in **I or AE**, and those that make their singular provider in **IS or VS**. For example NAVTA, subject becomes NAVT**AE**, provider; OSTIVM subject becomes OSTI**I** provider; NAVIS, subject, becomes NAV**IS**, provider; CODEX subject becomes CODIC**IS**, provider.

As soon as you know the meaning of the noun, its theme vowel, its gender in order to be able to tune the adjectives that qualify it or the pronouns that take it up, you only need to know whether when it indicates the singular origin of something, it will end with **AE / I** , or with **IS / VS**. You also need to know that these endings are not pronounced, or even should not be written as we learn them in France, because this makes it impossible to understand Latin sentences.

Retrouvez les lettres de la main Philippe Ebly lui-même mise en ligne sur le site de **L'écrivain Philippe Ebly**.

http://philippe-ebly.e-monsite.com

PROMOTION

Complétez votre collection des ***Conquérants de l'Impossible***, des ***Évadés du Temps*** et des ***Patrouilleurs*** grâce aux pages d'Hervé.

http://haerveusites.free.fr/SitePhE/Sommaire.php

L'ÉTOILE TEMPORELLE

Pratiquez les langues avec un récit multilingue du domaine public à chaque ; en anglais, français et bientôt en stellaire, en latin, espagnol et italien, à télécharger gratuitement sur ***davblog.com*** *ici :* http://www.davblog.com/index.php/2521-l-etoile-temporelle-temporal-star-annee-2018

Déjà parus : ***Trois Nuits*** *de Guy de Maupassant ;* ***Le Maître de Moxon*** *de Ambrose Pierce ;* ***L'Histoire du Soldat*** *de Charles Ferdinand Ramuz ;* ***Les Trois Goules*** *rapporté par Paul Sébillot et Auguste Lemoine ;* ***L'homme à la Cervelle d'Or*** *(version originale) de Alphonse Daudet ;* ***Le Mannequin qui fit sa vie*** *de L. Frank Baum ;* ***Monsieur d'Outremort*** *de Maurice Renard ;* ***l'Histoire de Sigurd****, collecté par Andrew Lang ;* ***le Gobelin d'Adachi****, rapporté par Yei Theodora Ozaki ;* ***Dans la peau d'un autre****, de Alphonse Allais.*

Prochainement dix numéros de plus.